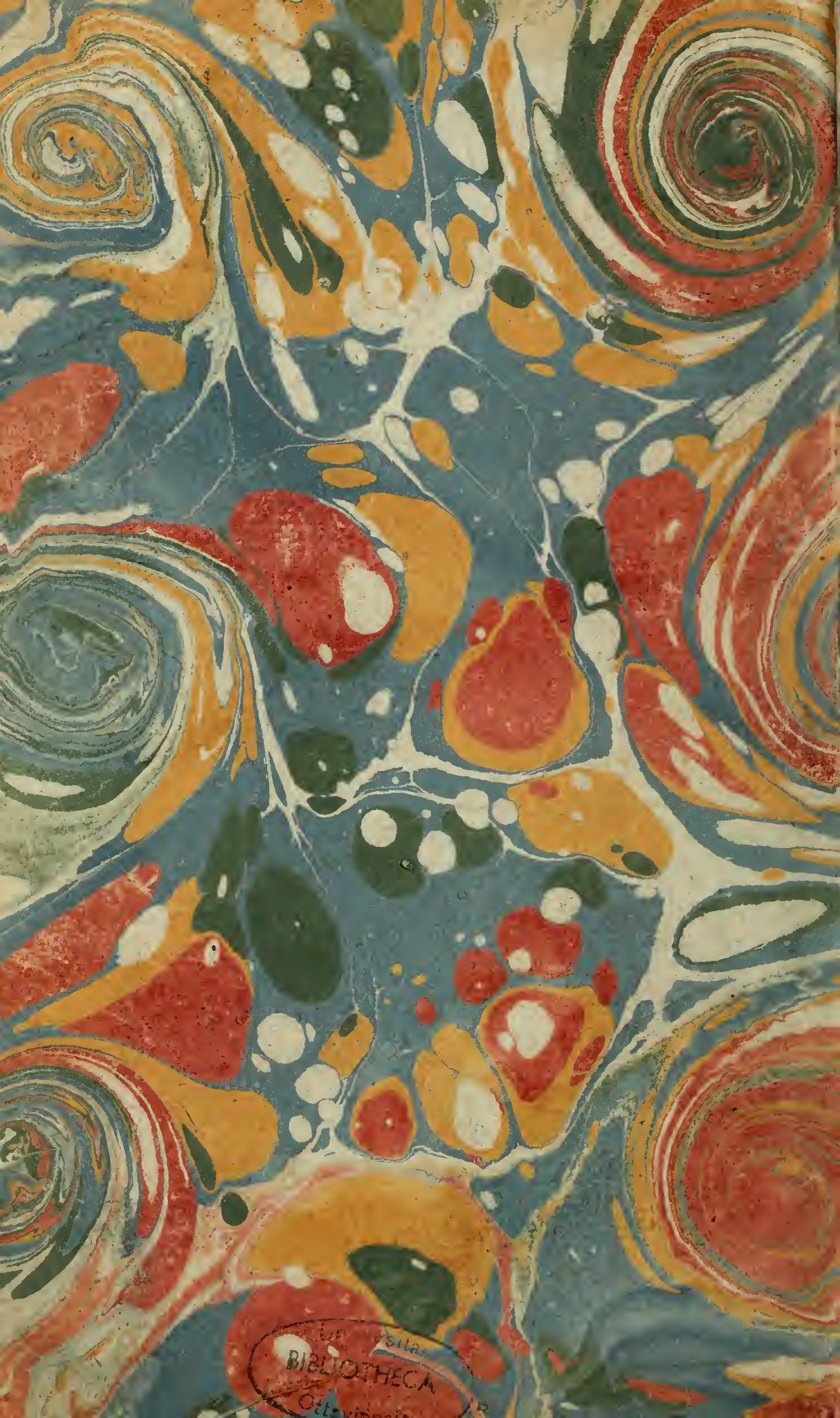

BIBLIOTHECA



Coll.
spéc.

[F^or le Gros]

ANALYSE DES OUVRAGES DE *J. J. ROUSSEAU*, *DE GENEVE*,

ET DE

M. COURT DE GEBELIN,

Auteur du Monde Primitif;

PAR UN SOLITAIRE.



A GENEVE,
Chez BARTHELEMY CHIROL, Libraire.
ET A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques;
au Temple du Goût.

1785.





ANALYSE DES OUVRAGES DE JJ. ROUSSEAU, *DE GENEVE*, ET DE M. COURT DE GEBELIN, AUTEUR DU MONDE PRIMITIF.

PRÉFACE.

RETIRÉ depuis plusieurs années à la campagne, je desirai m'y faire une occupation utile & agréable. J'avois une bibliotheque choisie. Elle étoit composée

des ouvrages qui ont eu le plus de célébrité dans ce ſiecle. Après en avoir parcouru la plus grande partie, je me fixai ſur ceux du Citoyen de Genève, & de l'Auteur du Monde Primitif. Ils charmoient plus que tous les autres les moments d'ennui, inſéparables d'une longue ſolitude : l'éloquence impétueuſe du premier, la vaſte érudition du ſecond, le ton ferme & confiant qu'ils prennent l'un & l'autre, me prévenoient en leur faveur. J'avois de la peine à quitter cette lecture. Souvent elle me paroiſſoit auſſi ſolide, auſſi inſtructive qu'amuſante.

Inſenſiblement je crus m'appercevoir que ces deux célebres Ecrivains exigeoient de moi quelque choſe de plus qu'un ſimple

aveu de leurs talents. Ils me parloient ſans ceſſe d'*évidence*, de *principes*, de *conſéquences*, de *ſyſtêmes*. Sans ceſſe ils inſiſtoient *ſur la félicité des premiers âges*, *ſur les préjugés*, *la corruption*, *les malheurs du monde actuel*, ſur la néceſſité indiſpenſable *d'une révolution*, *d'une réforme générale*. Ils appuyoient principalement ſur *la route du vrai bonheur*, dans laquelle ils me propoſoient d'entrer avec eux.

» Non, diſoit Jean-Jacques, Tom. XI.
» (car c'eſt le nom qu'il a lui- p.102.253.
» même adopté) non, je ne ſuis 376. 382.
» pas un livrier. Mes écrits ne
» ſont pas, comme le prétendent
» mes adverſaires, de faſtueuſes
» déclamations ornées de beau
» langage, mais découſues &
« pleines de contradictions. Ce

» ſont au contraire des choſes
» profondément penſées, qui tien-
» nent toutes *à un grand principe*,
» & qui forment *un ſyſtême lié.*
» Je n'ai fait des livres que pour
» montrer aux hommes *la route*
» *du vrai bonheur* ». M. Gebelin
tenoit à-peu-près le même lan-
Tom. I. plan. gén. p. 95. gage. » On trouve, dit-il, dans
» le Monde Primitif l'unité *dans*
» *le principe*, & la diverſité la plus
T. VIII. p. 70. » grande dans *les conſéquences.*
» C'eſt un tout étroitement lié,
» poſé ſur *des principes* très-ſim-
» ples, & dont toutes les parties
» ſe ſoutiennent mutuellement ».

A la lecture de ces textes & d'une infinité d'autres, je ne tardai pas à ſoupçonner que ces Ecrivains vouloient me gagner, & m'amener à leur ſentiment. Ce ſoupçon augmenta ma curio-

ſité. Il étoit naturel que je m'informaſſe de la route qu'ils prétendoient m'indiquer, & du terme auquel elle devoit aboutir. Je pris donc le parti de lire leurs écrits avec plus d'attention. Je ſentis que jamais je ne pénétrerois dans le fond de leur doctrine que par la voie d'une analyſe impartiale, exacte & raiſonnée.

Je m'attachai à cette idée d'autant plus volontiers, que ce genre de travail a toujours été de mon goût, que j'avois déjà analyſé pluſieurs ouvrages, ſoit anciens, ſoit modernes, & que prévenu en faveur du Citoyen de Genève & de l'Auteur du Monde Primitif, j'eſpérois faire, en les analyſant, des découvertes intéreſſantes qui me dédommageroient de mes peines.

Car il ne faut pas s'y tromper; analyser des ouvrages, sur-tout lorsqu'ils sont aussi volumineux que ceux dont il s'agit, ce n'est pas seulement en faire des extraits, quelque longs, quelque multipliés qu'ils puissent être. De simples extraits ne formeront jamais une analyse. Celle-ci demande un travail tout différent. Pour y réussir, il faut, selon moi, saisir le vrai but que l'Auteur se propose, les principes qu'il établit, les preuves sur lesquelles il appuie ses principes, les conséquences qu'il en tire, les degrés par lesquels il a été conduit à la découverte de son systême; il faut de plus ne lui rien prêter, ne rien retrancher de ce que ses principes & ses preuves peuvent avoir d'essentiel. Il faut enfin que tout

ſoit préſenté d'une maniere ſi claire, ſi naturelle, ſi ſuivie, que les plus zélés partiſans de l'Auteur ſoient forcés d'y reconnoître ſa doctrine. L'analyſe eſt un portrait en miniature; il doit être ſi reſſemblant, que quiconque a connu l'original, puiſſe s'écrier: *le voilà, c'eſt lui-même!*

C'eſt ce que demandoit Jean-Jacques lorſqu'il reprochoit à ſes adverſaires, » de n'avoir pas ſaiſi » le vrai but de ſes écrits, de » lui avoir prêté des vues qu'il » n'avoit pas, pour lui imputer » des contradictions & des incon- » ſéquences ». Pluſieurs critiques de M. Gebelin ont eſſuyé de ſa part les mêmes reproches. » Vous » aſſurez d'un ton d'oracle, leur » diſoit-il, que le Monde Primi- » tif n'eſt qu'un ſyſtême. Si vous

T. VI. p. 51.

T. VIII. vue gén. p. 70.

» voulez par cette aſſertion faire
» entendre qu'il ne porte ſur rien,
» que ſes principes ſont illuſoires,
» les faits mal vus, les conſéquen-
» ces nulles, alors il ne ſuffit pas
» de le dire, il faut le faire voir ».
Le moyen d'éviter ces reproches auroit été d'avoir recours à l'analyſe, faite ſelon les regles & les loix preſcrites par l'équité Sans cette précaution, on riſque de ne pas entendre un ouvrage, ou on l'entend mal.

On conviendra ſans doute que ce travail eſt pénible. Il exige du tems & de la patience. Il s'agit de combiner des textes, de les comparer, de les rapprocher, de revenir ſouvent ſur ſes pas, d'examiner ſcrupuleuſement d'où part un Ecrivain, & où il va. On eſt forcé de conférer, pour ainſi dire,

tête-à-tête avec lui, de remonter de conſéquences en conſéquences, de principes en principes. Il faut ne le pas perdre de vue un inſtant, ſe rendre compte des aſſertions qu'il avance, & de la raiſon pour laquelle il les avance. Quelquefois il eſt même néceſſaire de lui dérober un ſecret ſur lequel il ne lui plaît pas de s'expliquer nettement, de l'engager, par des rapprochements réfléchis, à nous confier le vrai ſens d'une aſſertion qu'il a cru ne devoir énoncer que d'une maniere énigmatique, de tirer de lui preſque malgré lui le vrai mot de l'énigme.

Mais ſi l'analyſe a ſes peines, elle a auſſi ſes agréments. Un lecteur qui s'y livre eſt aſſuré de poſſéder à fond la doctrine de l'Auteur qu'il médite. Il voit

clairement la chaîne de ſes idées, il parcourt aiſément tous les anneaux de cette chaîne, il pénetre ſon but, ſes principes, ſes preuves, ſes conſéquences ; il en ſent parfaiteme le fort & le foible. Avec l'analyſe, on ne court pas le riſque d'imputer à un Ecrivain des ſentiments qu'il n'a pas, ou de lui reprocher des contradictions dans leſquelles il ne tombe pas. Si le plan eſt bon, raiſonnable, utile à la patrie, à l'humanité, quelle ſatisfaction de réduire à dix ou douze pages une ſuite de vérités intéreſſantes, ſouvent éparſes dans un nombre conſidérable de volumes ! Si le ſyſtême au contraire eſt faux ou dangereux, l'analyſe ſeule ne ſuffit-elle pas pour garantir d'une lecture, à laquelle on perdroit un

tems précieux, & de laquelle il ne résulteroit aucune espece d'avantage?

Ne seroit-il pas à souhaiter qu'on eût donné, dans les siecles précédents, & qu'on donnât de nos jours de pareilles analyses sur tant d'ouvrages, qui, par la multitude des volumes, surchargent & les lecteurs & les bibliotheques? Ces écrits, dépouillés de la magie du style, des charmes de la diction, de la beauté du coloris, de tout ce que Jean-Jacques appelloit *le charlatanisme des Auteurs*, réduits à leurs premiers éléments, à leur juste valeur, pourroient alors être aisément appréciés. Décomposés par le moyen de l'analyse, on les verroit tels qu'ils sont réellement. Et souvent combien, parmi ces

prétendus immortels, n'y en auroit-il pas de condamnés au mépris & à l'oubli ? Combien d'admirateurs & de prôneurs, séduits par la montre & les apparences, feroient les premiers à rire de leur fimplicité ? Combien ne regretteroit-on pas l'encens prodigué devant des idoles bifarrement ridicules, qui n'attiroient les regards que par la pompe d'une vaine décoration ?

Quoi qu'il en foit, j'ofe garantir l'exactitude des deux analyfes que je donne au Public. Elles font rédigées conformément aux regles qui viennent d'être expofées; & je peux auffi répondre de la plus grande impartialité. Quoiqu'à raifon de mon âge j'euffe pu vivre avec MM. Rouffeau & Gebelin, je ne les ai connus que par

leurs ouvrages. J'ai porté, en les examinant, l'attention jusqu'au scrupule. Non content d'avoir lu & relu tous leurs écrits, la plume à la main, j'ai voulu encore discuter tout ce qui a été dit pour ou contre; & après avoir fini mon travail, j'en ai fait la vérification sur la portion de leurs ouvrages, qu'ils me donnoient eux-mêmes pour être la clef de tous les autres.

Ainsi, par rapport à Jean-Jacques, j'ai fait une étude particuliere de son premier discours, couronné en 1750 à Dijon; de son second discours composé en 1754, sur l'origine & les fondements de l'inégalité parmi les hommes; & de son Emile, donné en 1762, *lesquels trois ouvrages*, il dit, *être inséparables & former ensemble un même* T. XII. p. 249.

tout. Il en a été de même au ſujet de M. Gebelin : je ſuis revenu à pluſieurs repriſes ſur ſon Plan général & raiſonné, ſur ſa Récapitulation, & ſur l'ouvrage intitulé *Les Devoirs*, qui termine le huitieme volume, » ouvrage qu'il » adopte, dont il fait le plus » grand éloge, qu'il regarde » comme un ſupplément à ce qu'il » a dit lui-même, & qui rentre » parfaitement dans ſes principes » politiques & moraux ». J'ai cru devoir joindre à ces différents morceaux la Lettre ſur ſa guériſon, parce qu'il prétend que *la découverte de M. Meſmer tient aux temps primitifs.*

T. VIII. Diſc. prél. p. 14.

Lett. à ſes ſouſc. p. 44.

Renfermés dans un cercle plus étroit, nous avons fait ſur ce petit nombre d'ouvrages fondamentaux, les mêmes opérations

analytiques

analytiques déjà faites, ſur la tota-lité, & nous avons eu la ſatisfaction de voir que ce dernier travail produiſoit le même réſultat ; par-là nous nous ſommes convaincus que les deux analyſes préſentoient avec la plus grande préciſion la vraie doctrine de ces Ecrivains.

Peut-être ſera-t-on ſurpris que nous ayons pu reſſerrer dans un auſſi court eſpace le fond des quatorze volumes *in*-4° de Jean-Jacques, & des neufs volumes plus conſidérables encore du Monde Primitif. Mais il faut obſerver qu'en écartant toutes les propoſitions incidentes, toutes les deſcriptions plus curieuſes que néceſſaires, tous les morceaux pathétiques faits pour émouvoir, mais qui n'éclairent pas, en un mot, tous les hors-d'œuvres

qui grossissent & multiplient les volumes, sans donner plus de poids, plus de lumiere à la doctrine, on vient facilement à bout de réduire à une juste proportion les écrits les plus volumineux, sur-tout lorsqu'ils renferment des systêmes qui ne portent que sur un ou sur deux principes tout au plus.

Nous aurions pu multiplier les textes & les citations: l'ouvrage en seroit devenu plus long; auroit-il été plus utile? Il a donc fallu se borner. Lorsqu'il a été question de fixer le but de l'Auteur, d'exposer son principe fondamental, ses preuves, ses conséquences, nous avons eu soin de rapporter mot pour mot ses expressions, & de le faire parler lui-même, en citant le volume &

la page; pour le reste, qui ne nous a point paru de la même importance, nous n'avons pas été aussi scrupuleux; nous avons fait plus d'attention au sens des expressions qu'aux expressions mêmes: en fait d'analyse la chose est assez indifférente, parce que l'analyse se soutient par son propre poids. Toutes ses parties s'attirent nécessairement. Le but que se propose un Ecrivain amene après lui le principe qu'il emploie pour arriver à ce but. La preuve vient au secours du principe & le développe; de-là naissent naturellement toutes les conséquences. Si tout cela se suit, s'enchaîne, se lie, de sorte qu'il en résulte un tout, un ensemble, alors il est clair que l'analyse est juste, quand même chacune de ses parties ne

ſeroit appuyée que ſur un petit nombre de textes. Bien des perſonnes, après avoir lu, même avec réflexion, les écrits de Jean-Jacques & de M. Gebelin, ne ſe ſont peut-être jamais douté qu'ils euſſent un ſyſtême. La lecture de ces deux analyſes ſuffira pour les éclairer au point de n'avoir pas le moindre doute ſur cet objet.





ANALYSE
DES OUVRAGES
DE J.-J. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

Les écrits de Jean-Jacques forment une collection de quatorze volumes *in*-4°, imprimés à Genève en 1782, sous la direction & par les soins de ses amis.

On peut diviser cette collection en trois parties ; la premiere renferme les Romans, les Comédies, les Pieces de Vers, les Traductions, les écrits sur la Botanique & sur la Musique. La seconde est composée des ouvrages, publiés depuis 1750 jusqu'à la fin de 1762 ; tels que le Discours couronné

à Dijon en 1750, celui ſur l'Origine & les Fondemens de l'Inégalité parmi les Hommes en 1754, la Lettre ſur les Spectacles en 1758, la Nouvelle Héloïſe en 1760, l'Emile ou Traité ſur l'Education, avec le Contrat ſocial en 1762, auquel on doit ajouter quelques Lettres, quelques Diſſertations relatives aux mêmes objets. Dans la troiſieme partie, je comprends tout ce que Jean-Jacques a donné depuis 1762; ſavoir, ſa Lettre à M. de Beaumont, datée du 18 Novembre 1762, les neufs lettres écrites de la Montagne, ſon Projet de Légiſlation pour la Corſe en 1764, ſes Conſidérations ſur le Gouvernement de Pologne en 1772, ſes trois Dialogues de 1776, ſes Confeſſions, & en dernier lieu ſes rêveries en 1778, peu de tems avant ſa mort, arrivée le 30 Juillet de la même année.

Les écrits de la premiere partie n'entreront pas dans l'Analyſe dont il eſt ici queſtion; ils n'en ſont pas ſuſcep-

tibles. Quant à ceux des deux autres parties, ils y entrent naturellement, en observant néanmoins, d'après Jean-Jacques, » 1° que les trois » principaux de ses écrits, son premier » Discours, celui sur l'Inégalité, & » l'Emile, *sont inséparables & forment* » *ensemble un même tout*; 2° que ces » écrits marchent dans un certain ordre qu'il faut trouver, pour pouvoir saisir & suivre la chaîne des » idées qu'ils renferment; 3° que cet » ordre est rétrograde à celui de leur » publication, parce que remontant de » principes en principes, l'Auteur » n'atteint les premiers que dans ses » derniers écrits; 4° qu'ainsi il faut » d'abord s'attacher à l'Emile par lequel il a fini, les deux autres ouvrages qu'il a publiés depuis, ne faisant plus partie de son systême, & » n'étant destinés qu'à la défense personnelle de sa patrie & de son honneur ».

T. XII. p. 248.

T. XI. p. 380.

En suivant ces observations, il sera facile de se convaincre « que Jean-

T. VI. p. 7.

» Jacques n'a pas tort d'avancer qu'il
» a toujours écrit *dans les mêmes*
P. 151. » *principes*. Toujours même morale,
» même croyance, même maxime,
» mêmes opinions. On a cependant,
» ajoute-t-il, porté des jugemens op-
» posés de mes livres, faute d'en saisir
» le vrai but; on m'a prêté des vues
» que je n'avois pas, pour m'imputer
» des contradictions & des inconsé-
» quences ».

Rien en effet de plus opposé que les jugemens portés sur cet Ecrivain célebre. Les uns ne voyent dans ses livres *ni principe*, *ni doctrine*, y apperçoivent des *contradictions perpétuelles*. D'autres assurent que ses écrits immortels vont porter d'âge en âge l'empreinte & la leçon des vertus dont sa vie fut l'exemple & le modele; que s'il existoit en Europe un gouvernement dont les vues fussent vraiment utiles & saines, il eût rendu des honneurs publics à l'Auteur de l'Emile, *il lui eût élevé des statues*.

Ann. Litt. 1783, N°. 22, p. 110.

T. VI. p. 4.

Tom. 6. p. 113.

Dans cette oppoſition de ſentimens, quel moyen plus ſûr pour ſe décider, qu'une Analyſe exacte qui développe avec netteté le but que Jean-Jacques ſe propoſe, les principes ſur leſquels il s'appuye, les preuves qu'il donne de la ſolidité de ſes principes, les conſéquences qu'il en tire, le guide qu'il ſuit relativement à l'enſemble de ſa doctrine, & la maniere dont il eſt parvenu à la découverte de ſon ſyſtême.

1° Quant au but que Jean-Jacques ſe propoſe, il s'en explique ſi clairement qu'il n'eſt pas poſſible d'en douter. « Je ne ſuis point, dit-il, un li- T. XI. » vrier, je n'ai fait des livres que pour p. 102. » montrer aux hommes la route du » vrai bonheur ». C'étoit-là ſa paſſion dominante ; il vouloit être utile au genre humain. Depuis 1750 juſqu'en 1762, il n'a travaillé que dans cette vue. De-là ſa deviſe favorite *Vitam impendere vero.* Tom. I. p. 4. Il conſacra, dit un de ſes plus zelés partiſans, ſes talens, ſa

foudroyante éloquence, ſa vie entiere à rappeller ſes freres à la raiſon *& au bonheur.*

T. XI. p. 238. Auſſi Jean-Jacques répete-t-il ſans ceſſe, & dans tous ſes écrits, » que ſon » cœur échauffé par l'idée du bonheur » futur du genre humain & par l'hon- » neur d'y contribuer lui dictoit un » langage digne d'une ſi grande entre- » priſe; que ſa vive perſuaſion à ce » ſujet lui tenoit lieu d'éloquence; que » dans ſa véhémence il étoit inſpiré par » le ſeul amour du bien public ».

P. 239. Enflammé de la contemplation de ce grand objet, » il voyoit une révolution » s'opérer ſur la terre, un autre uni- » vers, un véritable âge d'or, des ſo- » ciétés d'hommes ſimples, ſages, heu- » reux. Il ſe flattoit de faire triompher » des préjugés & du menſonge, la raiſon, » la vérité, & de rendre les hommes » ſages en leur montrant leur véritable » intérêt. Il étonnoit, ajoute-t-il, l'Eu- » rope entiere par des productions dans » leſquelles les ames vulgaires ne

» voyoient que de l'éloquence & de » l'esprit, mais où celles qui habitent » nos régions éthérées reconnurent avec » joie une des leurs ».

C'est ainsi, c'est avec cet enthousiasme que Jean-Jacques parle de son but, de son vrai but. « Selon lui, montrer » aux hommes la route du vrai bon- » heur, en leur apprenant à distinguer » la réalité de l'apparence, l'homme » de la nature de l'homme factice, c'étoit » *édifier avec solidité*, dans un siecle où » la philosophie ne fait que détruire ». P. 102.

2° Quel est maintenant la route que Jean-Jacques propose à l'homme pour le conduire au vrai bonheur. Il commence par envisager l'espece humaine sous deux rapports qu'il est essentiel de faire connoître ; il la considere d'abord avant l'établissement des Sociétés, ou, ce qui revient au même, avant le développement des facultés intellectuelles & morales du genre humain, & il prétend démontrer que la route du vrai bonheur pour l'homme naturel & pri-

mitif, consiste uniquement à rester dans l'état où la nature l'a fait naître.

» Par rapport à l'homme civilisé, & » vivant dans la Société, c'est autre
Emil.T.II. p. 52. » chose, dit Jean-Jacques; autre est le » bonheur de l'homme naturel, autre » celui de l'homme moral. Celui-ci, » forcé de sortir de la nature, doit s'en » tenir néanmoins le plus près possible. » Car la route de la nature est à coup » sur la même que celle du bonheur. » Il doit vivre avec les hommes, sinon » comme eux, du moins avec eux ».

Il y a donc deux routes différentes du bonheur. Cette distinction, de même que celle que le citoyen de Genève établit entre les grands & les petits Etats, entre les Monarchies & les Républiques, est d'une conséquence infinie pour l'intelligence de son systême. « Elle méritoit » d'être faite, remarque-t-il lui-même,
T. XI. p. 376 & 382. » elle ne l'a pas été. Si l'on saisit cette » distinction, on trouve dans mes livres » une doctrine aussi simple que saine,

» qui, ſans épicuréiſme & ſans caffar-
» dage, ne tend qu'au bonheur du genre
» humain. On y voit des choſes pro-
» fondement penſées & formant un
» *ſyſtême lié* qui n'offre rien de con-
» tradictoire. Au lieu des mauvaiſes in-
» tentions qu'on me prête, on juge de
» mon vrai but, des véritables diſpoſi-
» tions de mon ame. Sans cette diſ-
» tinction, au contraire, je ſuis à leurs
» yeux un barbare parce qu'ils ne me
» comprennent pas. *Barbarus hîc ego* Epigr.
» *ſum, quia non intelligor illis* ».

Nous expoſerons en conſéquence ces deux routes ſéparément, telles que Jean-Jacques les annonce.

I.

Route du Bonheur pour l'Homme Naturel.

L'homme ſort des mains de la nature heureux & bon. Par conſéquent tant qu'il demeure tel que la nature l'a fait

naître, il eſt heureux & bon, il eſt dans la route du vrai bonheur.

T. XI. p.102.382. Que l'homme ſorte des mains de la nature bon & heureux; » c'eſt, dit » Jean-Jacques, mon grand principe, » fortement & fréquemment répété » dans tous mes écrits. On y voit par- » tout le développement de ce grand » principe, que la nature a fait l'homme » heureux & bon, mais que la ſociété » le déprave & le rend miſérable. L'E- » mile, en particulier, ce livre tant lu, » ſi peu entendu & ſi mal apprécié, » n'eſt qu'un traité de la bonté origi- » nelle de l'homme. On y fait voir l'eſ- » pece humaine meilleure, plus ſage » & plus heureuſe dans ſa conſtitution » primitive, aveugle, miſérable & mé- » chante à meſure qu'elle s'en éloigne ».

T. VI. p. 17. 18. 30. Jean-Jacques va plus loin; il enſeigne que ce principe eſt la baſe de la morale: » oui, dit-il, le principe fon- » damental de toute morale, ſur lequel » j'ai raiſonné dans tous mes écrits & » que j'ai développé dans ce dernier

» (l'Emile) avec toute la clarté dont
» j'étois capable, eſt que l'homme eſt
» un être naturellement bon, ainſi que
» je l'ai fait voir dans mon diſcours ſur
» l'inégalité. Si donc l'homme eſt bon
» par ſa nature, comme je crois l'avoir
» démontré, il s'enſuit qu'il demeure-
» ra tel, tant que rien d'étranger à lui
» ne l'altere, & que ſi l'homme devient
» méchant, ſa méchanceté lui vient
» d'ailleurs ».

Le Philoſophe de Genève ne ſe contente point d'avancer ce principe; il le prouve. Sa premiere preuve eſt priſe de l'homme primitif, exactement analyſé. » Qu'eſt-ce que l'homme » en effet, ſe demande-t-il, ſi l'on dé» mêle ce qu'il y a d'originaire dans ſa » conſtitution, ſi on le dépouille de tous » les dons ſurnaturels qu'il a pu rece» voir, & de toutes les facultés arti» ficielles qu'il n'a pu acquérir que par » de longs progrès? N'eſt-il pas évident » que l'homme, ainſi conſidéré, eſt un » être compoſé de deux ſubſtances,

Tom. I. p. 33.

» d'un corps plus avantageuſement or-
» ganiſé que les autres animaux, & d'une
» ame ſpirituelle, immortelle, libre,
» ſenſible, compatiſſante, intelligente;
» que cet être en ſortant des mains de
» la nature eſt *purement perfectible*,
» c'eſt-à-dire, qu'il n'a reçu ſes facultés
» intellectuelles & morales qu'*en puiſſan-*
» *ce*; qu'il a beſoin, pour perfectionner
» ſes facultés, du concours fortuit de
» pluſieurs cauſes qui peuvent ne ja-
» mais naître, & ſans leſquelles il de-
» meurera éternellement dans ſa conſti-
» tution primitive. L'homme dans cet
» état eſt donc ſans énergie, ſans ac-
» tivité, ſans aucun exercice de ſes fa-
» cultés, borné au ſeul inſtinct phyſi-
» que. Il ne connoît que lui, il ne
» compare rien, il ne hait ni n'aime
» rien; en lui la conſcience eſt nulle. C'eſt
» un être imbécile, ſtupide, & bête:
» eſt-il poſſible qu'un pareil être ſoit
» méchant & malheureux? N'eſt-il pas
» inconteſtable qu'il eſt, au contraire,
» bon & heureux, & qu'il demeurera
» tel,

» tel, tant qu'il demeurera dans cet » état où la nature l'a fait naître. L'hom- » me naturel & primitif eſt donc eſſen- » tiellement bon & heureux ». T. VI. p. 18.

A cette démonſtration Jean-Jacques en ajoute une ſeconde, puiſée dans l'hiſtoire du genre humain, hiſtoire qu'il prétend avoir appriſe de la nature elle-même, dont il ſe glorifie d'être *le peintre*, *l'apologiſte* & *l'hiſtorien*, & qu'il diviſe en trois époques; ſavoir, celle de l'enfance, celle de la jeuneſſe, & celle de la décrépitude de l'eſpece humaine. T. XI. p. 384.

Il la commence par cette apoſtrophe : » O! homme de quelque contrée » que tu ſois, quelles que ſoient tes » opinions, écoute; voici ton hiſtoire » telle que j'ai cru la lire, non dans » les livres de tes ſemblables qui ſont » menteurs, mais dans la nature qui » ne ment jamais ». Tom. I. p. 46.

Puis remontant au berceau du genre humain, il nous repréſente « les pre- » mieres générations, les premiers Tom. I. p. 46. 77. 84 & 85.

» hommes, ſortant des mains de la na-
» ture, placés dans des forêts immen-
» ſes, à de grandes diſtances les uns des
» autres, iſolés, nuds, ſans habitations,
» ſans liaiſons, ſans uſage de la parole,
» ſans aucun exercice de leurs facultés
» ſpirituelles & morales. Ces hommes
» n'éprouvent que les paſſions qui ti-
» rent leur origine des beſoins phyſi-
» ques. Privés de toutes ces inutilités
» que nous croyons ſi néceſſaires, ils
» ne connoiſſent dans l'univers d'autres
» biens que *la nourriture*, *une femelle*
» & *le repos*. Ils ſe raſſaſient ſous un
» chêne, ſe déſalterent au premier
» ruiſſeau, trouvant leurs lits au pied
» du même arbre qui leur a fourni leur
» repas. Parmi eux point de tien & de
» mien, point de commerce, point de
» démêlé. A peine ſe rencontrent ils
» une fois dans toute leur vie. Chaque
» individu trouve en lui-même un frein
» dans la commiſération, & ſe livre au
» premier ſentiment de l'humanité qui
» lui tient lieu de loi, de mœurs &

» de vertus. L'amour même n'a pour
» eux aucune impétuoſité. Le moral
» de l'amour étant un ſentiment factice,
» les hommes, bornés au ſeul phyſique,
» ſont paiſibles dans leurs amours, ſans
» jalouſie, ſans préférence. Un pen-
» chant aveugle, dépourvu de tout ſen-
» timent du cœur, les invite à perpé-
» tuer leur eſpece. Le beſoin phyſique
» & purement animal ſatisfait, les deux
» ſexes ne ſe reconnoiſſent plus; & l'en-
» fant n'eſt plus rien à la mere ſitôt
» qu'il peut ſe paſſer d'elle.

» Qui ne voit, reprend Jean-Jac- P. 71. 72.
» ques, que durant cette premiere
» époque qui a dû ſubſiſter pendant
» des milliers de ſiecles, les hommes
» ont été bons & heureux, qu'ils ont
» mené une vie douce, uniforme, in-
» dépendante, ſolitaire & tranquille,
» véritable image de l'âge d'or, des
» ſiecles du bonheur, de l'innocence
» & de la paix dont les anciens poëtes
» nous ont conſervé le ſouvenir?

» Je ſais qu'on répete ſans ceſſe que

» rien ne ſeroit ſi miſérable que l'homme
» dans cet état. Mais je voudrois bien
» qu'on m'expliquât quel peut être le
» genre de miſere d'un être libre dont
» le cœur eſt en paix, & le corps en
» ſanté. Je demande laquelle de la vie
» civile ou naturelle eſt la plus ſujette
» à devenir inſuportable à ceux qui en
» jouiſſent. Je demande ſi jamais on a
» oui dire qu'un ſauvage en liberté ait
» ſeulement ſongé à ſe plaindre de la
» vie & à ſe donner la mort. Qu'on
» juge donc avec moins d'orgueil de
» quel côté eſt la véritable miſere.

P. 88. De-là, paſſant à la ſeconde époque, à la jeuneſſe du genre humain, Jean-Jacques raconte avec la même confiance « que les hommes après des mil-
» liers de ſiecles, extrêmement multi-
» pliés, ne trouverent plus dans les pro-
» ductions ſpontanées de la terre une
» nourriture ſuffiſante; qu'alors le ger-
» me de leurs facultés engourdies juſ-
» qu'à ce moment, fut forcé de ſe dé-
» velopper. Ils devinrent induſtrieux;

» ils inventerent des hameçons, des » filets, des arcs, des fleches, s'occu» perent de la chasse & de la pêche; » un heureux hasard leur fit découvrir » le feu, leur apprit à le conserver, à » le reproduire, à s'en servir pour pré» parer les viandes.

» Peu-à-peu l'industrie se perfection» na; on fit des haches, on creusa la » terre, on coupa du bois, on construi» sit des hutes, on les couvrit de bran» chages, on les enduisit d'argile & de » boue. Les hommes les habiterent » avec leurs femmes: les premiers déve» loppemens du cœur furent l'effet de » cette nouvelle situation. Les maris » & les femmes, les peres & les enfans » contracterent l'habitude de vivre en» semble. Elle fit naître les plus doux » sentimens qui soient connus de l'es» pece humaine, l'amour conjugal, » l'amour paternel & filial. P. 89.

» Je parcours comme un trait, re» marque Jean-Jacques, *des multitu» des de siecles*. Plus les événements P. 90.

» étoient lents à se succéder, plus ils
» sont prompts à décrire. Alors chaque
» individu s'apperçut que la maniere
» de penser de ses semblables étoit con-
» forme à la sienne. Les hommes se
» réunirent dans les cas d'intérêt com-
» mun. Ils se formerent une idée gros-
» siere des engagements mutuels & de
P. 91. » l'avantage de les remplir. Un pareil
» commerce n'exigeoit pas un langage
» plus rafiné que celui des singes &
» des corneilles. Des cris inarticulés,
» des gestes, des bruits imitatifs com-
» poserent pendant long-temps la lan-
» gue universelle, à quoi joignant en-
» suite quelques sons articulés & con-
» ventionels, *dont il n'est pas trop facile*
» *d'expliquer l'institution*, on eut des
» langues particulieres, telles qu'en ont
» aujourd'hui diverses nations sauvages.

P. 94. » Ces premiers progrès mirent l'hom-
» me en état d'en faire de plus rapides.
» Bientôt il se procura des commodités
» qui dégénérerent en besoins. En cha-
» que contrée les nations se formerent,

» les langues se perfectionnerent ; on
» fit des comparaisons, on acquit des
» idées de mérite, de beauté; ces idées
» produisirent des sentiments de préfé-
» rence ; l'amour s'insinua dans l'ame,
» la jalousie s'éveilla avec l'amour ; on
» s'assembla ; chacun regarda & vou-
» lut être regardé ; l'estime publique
» eut un prix. De ces préférences na-
» quirent la vanité & le mépris, la honte
» & l'envie, les premiers pas vers l'iné-
» galité. De-là des haines, des ven-
» geances terribles ; les hommes devin-
» rent sanguinaires & cruels.

» Voilà, selon Jean-Jacques, le de- P. 96.
» gré où étoient parvenus la plupart
» des peuples sauvages, lorsque nous
» les avons découverts. Ils étoient
» comme on voit déjà bien loin du
» premier état de nature. On s'est hâté
» de conclure que l'homme étoit na-
» turellement cruel, qu'il a besoin de
» police pour l'adoucir. Fausse consé-
» quence : rien n'est si doux que l'hom-
» me dans sa constitution primitive.

P. 97. « Quoi qu'il en soit, il est certain, » conclut le citoyen de Genève, que ce » période du développement des facul- » tés humaines, tenant un juste milieu » entre l'indolence de l'état primitif & » la pétulante activité de notre amour » propre, dut être l'époque la plus » heureuse & la plus durable; que cet » état étoit le meilleur pour l'homme, » le moins sujet aux révolutions, la » véritable jeunesse du monde, & que » tous les progrès ultérieurs ont été » en apparence autant de pas vers la » perfection de l'individu, & en effet, » vers la décrépitude de l'espece ».

P. 97. Ici Jean-Jacques reprend le fil de notre histoire, & fait voir qu'à la troisieme époque tout change, tout se corrompt, tout devient malheureux. « Tant que les hommes, dit-il, ne » s'appliquerent qu'à des ouvrages » qu'un seul pouvoit faire, qu'à des » arts qui n'avoient pas besoin du con- » cours de plusieurs mains, ils vécurent » libres, sains, bons & heureux, autant

» qu'ils pouvoient l'être par leur na-
» ture. Mais dès l'inſtant qu'un homme
» eut beſoin du ſecours d'un autre
» homme, l'égalité diſparut, la propriété
» s'introduiſit, le travail devint néceſ-
» ſaire, les vaſtes forêts ſe changerent
» en des campagnes riantes qu'il fallut
» arroſer de la ſueur des hommes, &
» dans leſquelles on vit bientôt l'eſcla-
» vage & la miſere germer & croître
» avec les moiſſons.

» La métallurgie & l'agriculture P. 98.
» furent les deux arts dont l'invention
» produiſit cette grande révolution.
» Le fer & le bled civiliſerent les hom-
» mes & perdirent le genre humain.
» De la culture des terres s'enſuivit
» néceſſairement leur partage, & de
» la propriété une fois reconnue, les
» premieres regles de la juſtice, vin-
» rent enſuite avec l'invention ſuc-
» ceſſive des autres arts, le progrès
» des langues, l'épreuve & l'emploi
» des talents, l'inégalité des fortunes,
» l'uſage ou l'abus des richeſſes.

P. 101 & 102. » Bientôt toutes les facultés furent » développées ; la mémoire & l'ima- » gination furent mises en jeu. L'amour » propre fut intéressé, la raison rendue » active, l'esprit arriva presqu'au comble » de la perfection dont il est susceptible. Il fallut avoir les qualités qui » peuvent attirer de la considération » ou les affecter, se montrer autre que » ce qu'on étoit. Etre & paroître devin- » rent deux choses différentes. De cette » distinction sortirent le faste imposant, » la ruse trompeuse & tous les vices » qui en sont le cortége.

» Alors commencerent à naître par- » mi les hommes la domination & la » servitude, la violence & les rapines. » Les riches ne songerent qu'à subju- » guer leurs voisins. L'égalité rompue » fut suivie du plus affreux désordre. » Les usurpations des riches, le bri- » gandage des pauvres, les passions » effrénées de tous, étoufferent la pitié » naturelle ; les hommes devinrent ava- » res, cruels, ambitieux, méchants. La

» société naissante fit place au plus horrible état de guerre. Le genre humain avili & dégradé ne pouvant plus retourner sur ses pas, ni renoncer aux malheureuses acquisitions qu'il avoit faites, se mit lui-même à la veille de sa ruine.

» Les hommes firent enfin des ré- P. 105 &
» flexions sur une situation aussi misé- 107.
» rable. Le riche, sur-tout, conçut le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain. Ce fut d'engager ses voisins à rassembler leurs forces en un pouvoir suprême qui les gouvernât selon de sages loix, qui protégeât tous les membres de l'association, repoussât les ennemis communs, & maintînt tous les membres dans une concorde éternelle. Telle fut l'origine de la société civile & des loix, qui donnerent de nouvelles entraves au foible, & de nouvelles forces au riche, détruisirent sans retour la liberté naturelle, fixerent pour jamais la loi de la pro-

» priété, d'une adroite uſurpation firent » un droit irrévocable, &, pour le pro- » fit de quelques ambitieux, aſſujetti- » rent tout le genre humain au travail, » à la ſervitude, & à la miſere.

» L'établiſſement d'une ſeule ſociété » rendit indiſpenſable celui de toutes » les autres. La pitié naturelle perdit » de ſociété à ſociété preſque toute la » force qu'elle avoit d'homme à homme, » & ne réſida plus que dans quelques » *grandes ames coſmopolites*, qui fran- » chiſſent les barrieres imaginaires qui » ſéparent les peuples, & qui, à l'exem- » ple de l'être ſouverain qui les a créés, » embraſſent tout le genre humain dans » leur bienveillance.

» Les corps politiques reſterent en- » tre eux dans l'état de nature, ſe » reſſentirent bientôt des inconvénients » qui avoient forcé les particuliers d'en » ſortir; & cette ſituation devint en- » core plus funeſte entre les grands » corps, qu'elle ne l'avoit été aupara- » vant entre les individus dont ils

» étoient composés. De-là les guerres, » les batailles, les meurtres, les re- » présailles, ces préjugés horribles qui » placent au rang des vertus l'honneur » de répandre le sang humain; il se » commit plus de meurtres, en un seul » jour, qu'il ne s'en étoit commis dans » l'état de nature durant des siecles » entiers.

» Telle fut la marche de la société P. 129. » civile. Son premier pas fut l'établis- » sement des droits de propriété, qui » amena la distinction du riche & du » pauvre. Le second fut l'institution de » la magistrature ou du gouvernement » politique, qui décida la distinction & » du puissant & du foible. Le troisieme » fut le changement du pouvoir légiti- » me en pouvoir arbitraire, duquel est » venue la distinction de maître & d'es- » clave, dernier terme de l'état social, » qui renferme le despotisme après le- » quel il ne reste plus que la loi du plus » fort.

» Qu'on admire donc tant qu'on vou- P. 126 & 128.

» dra la société humaine, continue
» Jean-Jacques: il n'en eſt pas moins
» démontré qu'elle ſeule déprave l'hom-
» me, & le rend miſérable; que la ſo-
» ciété civile n'offre aux yeux du ſage
» qu'un aſſemblage d'hommes artifi-
» ciels, & de paſſions factices qui n'ont
» aucun fondement dans la nature; que
» l'homme originel & l'homme policé
» different par le fond du cœur & les
» inclinations. Le premier ne reſpire
» que le repos & la liberté; il ne veut
» que vivre & reſter oiſif. Le citoyen,
» toujours actif, ſue, s'agite, ſe tour-
» mente ſans ceſſe. Le ſauvage vit en
» lui-même; l'homme ſociable, toujours
» hors de lui, ne ſait vivre que dans
» les opinions des autres. Chez lui,
» tout ſe réduit aux apparences, tout
» eſt joué. Au milieu de tant de phi-
» loſophie, d'humanité, de politeſſes,
» & de maximes ſublimes, il n'a qu'un
» extérieur trompeur & frivole; de
» l'honneur ſans vertu, de la raiſon
» ſans ſageſſe, du plaiſir ſans bonheur.

» Tant il eſt vrai que le ſeul eſprit de
» la ſociété a changé, corrompu, al-
» téré toutes nos inclinations natu-
» relles.

» Qu'on compare ſans préjugés P. 144.
» l'état de l'homme civil avec celui de 148.
» l'homme naurel. Celui-ci quand il a
» dîné eſt en paix avec toute la nature,
» & l'ami de tous ſes ſemblables. Chez
» l'homme en ſociété ce ſont bien d'au-
» tres affaires; il s'agit premierement
» de pourvoir au néceſſaire, & puis au
» ſuperflu; enſuite viennent les délices,
» & puis les immenſes richeſſes, & puis
» des ſujets, & puis des eſclaves: il
» n'a pas de relâche. De la ſociété &
» du luxe qu'elle engendre naiſſent les
» arts libéraux & méchaniques, le com-
» merce, les lettres, & toutes ces inu-
» tilités qui font fleurir l'induſtrie, en-
» richiſſent & perdent les Etats. Ne di-
» roit-on pas que toutes ces grandes
» choſes ont été inventées comme une
» peſte ſalutaire pour prévenir l'exceſ-
» ſive multiplication de l'eſpece, de peur

» que le monde ne devînt à la fin trop
» petit pour ses habitants ?

» Et que feroit-ce, ajoute J. J., si
T. XII. » j'entrois dans le détail de toutes les
p. 249. » institutions de la société ? Avec quelle
» force n'en exposerois-je pas tous les
» abus ? Avec quelle clarté ne ferois-je
» pas voir toutes les contradictions du
» système social ? Avec quelle simplicité
» ne démontrerois-je pas que les hom-
» mes étant naturellement bons, c'est
» par les institutions seules qu'ils de-
» viennent méchants ?

» On verroit que les arts, les lettres,
» les sciences, ont corrompu les mœurs,
» ont été la source de mille dérégle-
» ments ; que la science n'est pas faite
» pour l'homme, qu'il a l'esprit trop
» borné pour y faire de grands progrès,
» & trop de passions dans le cœur pour
» n'en pas faire un mauvais usage ; que
» la philosophie elle-même, cette scien-
» ce à la mode, n'est qu'une mer d'in-
» certitudes & de doutes ; que l'admi-
» ration stupide que nous donnons

» à

» à des talents pernicieux, aux instru-
» ments de nos miseres, est un prestige
« d'illusion qu'il est tems de corriger &
» de détruire.

» On verroit que la plupart des gou- Tom. I. p. 120. 129.
» vernements sont évidemment contre
» le vœu de la nature, que l'homme
» libre & indépendant par sa constitu-
» tion primitive, n'est pas fait pour être
» assujetti à un autre homme, qu'il est
» contraire au droit naturel qu'un enfant
» commande à un vieillard, qu'un imbé-
» cile conduise un homme sage, & qu'une
» poignée de gens regorge de superflui-
» tés, tandis que la multitude affamée
» manque du nécessaire; qu'il est ab-
» surde de restreindre à une portion mer-
» cénaire du peuple, l'honneur de dé-
» fendre la cause commune, de mettre
» les prétendus defenseurs de la patrie
» dans le cas d'en devenir tôt ou tard
» les ennemis, prêts à tenir sans cesse
» le poignard levé sur leurs conci-
» toyens.

» On verroit qu'à l'exception de la T. XI. p. 102.

» religion naturelle, la ſeule que le ſage
» Hebreu ait annoncée aux hommes,
» toutes les autres religions ſont égale-
» ment oppoſées à l'état de nature,
» toutes factices & fantaſtiques; reli-
» gions à ſymboles & à formules, in-
P. 376. » ventions purement humaines, pleines
» de caffardages, de choſes incroyables
» qui répugnent à la raiſon, qu'on prend
» en dégoût lorſqu'on a de la Divinité
» les hautes idées qu'on doit en avoir;
» que toutes les formules en matiere
» de foi ſont autant de chaînes d'iniquité,
» de fauſſeté, d'hipocriſie, de tyrannie;
T. XII. » que toutes les religions ont toujours
p. 127. » ſervi d'inſtruments à la politique, ont
» contribué plus que tout le reſte à
» retirer l'homme de ſa bonté & de ſa
» ſimplicité originelle, à le rendre ſu-
» perſtitieux, caffard, cruel, faux,
» méchant & malheureux.

» En faut-il davantage, demande le
» citoyen de Genève, pour conclure
» que les hommes ſont par leur natu-
» re heureux & bons, qu'ils ont été

» tels durant l'enfance & la jeunesse
» du genre humain ? Que s'ils sont
» aujourd'hui méchants & malheureux,
» au point qu'une triste & continuelle
» expérience dispense de la preuve,
» ils en sont uniquement redevables
» à l'état social, qui seul les a dépravés
» & les a rendus misérables.

Arrêtons-nous maintenant, avec Jean-Jacques, aux conséquences qu'il tire *de son grand principe*. Puisque les hommes, avant le développement de leurs facultés, n'ayant encore l'usage ni de la raison, ni de la parole, absolument bruts & stupides, ont été néanmoins durant tant de siecles heureux & bons :

» 1° N'y a-t-il pas lieu de douter si Tom. I, p. 152.
» divers animaux antropoformes, tels
» que les orangs-outans, pongos, en-
» jokos, beggos, mandrilles, &c. ne
» sont pas en effet de véritables hom-
» mes, dont la race, dispersée ancien-
» nement dans les bois, n'auroit pas
» eu occasion de développer ses fa-

» cultés, & ſe trouveroit encore dans
» l'état primitif de nature? Les Voya-
» geurs modernes en font ſans façon
» des bêtes, tandis que les anciens en
» faiſoient des divinités ſous les noms
» de Satyres, Faunes, Sylvains. Ils ſont,
» dira-t-on, ſtupides, & ne parlent pas:
» raiſon foible pour ceux qui ſavent
» que, quoique l'organe de la parole
» ſoit naturel à l'homme, la parole
» elle-même ne lui eſt pourtant pas
» naturelle, & qui connoiſſent juſqu'à
» quel point *la perfectibilité* peut avoir
» élevé l'homme civil au-deſſus de ſon
» état naturel. Nos ancêtres étoient
» auſſi ſtupides, & ne parloient pas
» davantage. En un mot, quand des
» Obſervateurs, vraiment philoſophes,
» affirmeront d'un tel animal que c'eſt
» un homme, & d'un autre que c'eſt
» une bête, il faudra les en croire.
» Mais ce ſeroit une grande ſimplicité
» de s'en rapporter là-deſſus à des
» Voyageurs groſſiers ou remplis de
» préjugés, tels que des Marins;

» des Marchands, des Soldats, des
» Miſſionnaires.

» 2° Les hommes ont donc été pen- T. XII. p. 116.
» dant des milliers de ſiecles ſans con-
» noître la Divinité, quoi qu'elle ſe ſoit
» ſuffiſamment revélée, & par ſes œu-
» vres, & dans le cœur; leur ignorance
» à cet égard, ainſi que par rapport
» au bien & au mal moral, dont ils ne
» pouvoient avoir aucune idée, étoit
» donc abſolument invincible; ils ne
» pouvoient donc offenſer Dieu; ils
» ne ſont donc pas punis dans l'autre
» vie; ils ſont donc, après avoir été
» heureux dans cette vie, également
» heureux dans l'autre. Je plaide donc
» dans mon ſyſtême la cauſe du genre
» humain contre lui-même.

» 3° Si l'homme eſt naturellement Tom. I. p. 58 & 59.
» bon & heureux, il eſt donc vrai de
» dire que ſa perfectibilité, cette fa-
» culté diſtinctive de l'eſpece humaine,
» eſt la ſource de tous ſes malheurs;
» que c'eſt elle qui le tire à force de
» tems de cette condition originaire,

» dans laquelle il couleroit des jours » tranquilles & innocents; que c'eſt » elle qui, faiſant éclore avec les ſiecles » ſes lumieres & ſes erreurs, ſes vices » & ſes vertus, le rend à la longue le » tyran de lui-même & de la nature; » que par conſéquent on ſeroit tenté » de louer, comme un être bienfaiſant, » celui qui le premier ſuggéra à l'habi- » tant des rives de l'Orenoque, l'uſage » de ces ais qu'il applique ſur les tem- » pes de ſes enfants, & qui leur aſſure » du moins une partie de leur imbé- » cilité & de leur bonheur originel.

T. XII. p. 94. » 4° Pendant l'enfance & la jeuneſſe » de l'eſpece humaine, les hommes » n'étant pas ſuſceptibles du mal moral, » n'étoient donc expoſés qu'au mal » phyſique. Or les maux phyſiques » étoient alors bien moins cruels que » ceux dont nous nous plaignons au- » jourd'hui, qui, pour la plus grande Tom. I. p. 46, 77. » partie, ſont notre ouvrage, ils n'a- » voient à craindre que la douleur & » la faim. Ils ne craignoient pas la mort;

» jamais l'animal ne ſaura ce que c'eſt » que mourir. La ſomme des maux » étoit donc pour eux infiniment moins » conſidérable que celle des biens; il » leur étoit donc plus avantageux » d'être que de n'être pas: la nature » eſt donc dans ce ſyſtême évidemment » juſtifiée.

» 5° Si l'homme eſt bon & heureux » par ſa nature, ſi la ſociété ſeule le » déprave & le rend miſérable, il doit » donc, pour rentrer dans la route du » bonheur, renoncer abſolument à » l'état ſocial, & à toutes ſes inſtitu- » tions. Sans doute, répond Jean-Jac- » ques, ſi l'eſpece humaine le peut & » le veut. O vous! s'écrie-t-il, à qui » la voix céleſte ne s'eſt point fait en- » tendre, & qui ne reconnoiſſez pour » votre eſpece d'autre deſtination que » celle d'achever en paix cette courte » vie; vous, qui pouvez laiſſer au milieu » des villes vos funeſtes acquiſitions, » vos eſprits inquiets, vos cœurs cor- » rompus, & vos deſirs effrénés, re-

Tom. I. p. 150.

» prenez, puiſqu'il dépend de vous, » votre antique & premiere innocence; » allez dans les bois perdre la vue & » la mémoire des crimes de vos con- » temporains, & ne craignez pas d'a- » vilir votre eſpece, en renonçant à ſes » lumieres pour renoncer à ſes vices.

T. XI. p. 382. » Mais, ajoute Jean-Jacques, peu » d'hommes ſont capables d'une pareille » réſolution. La nature humaine ne » rétrograde pas. Je l'ai dit. C'eſt en- » core un des principes ſur lequel j'ai » le plus inſiſté. Jamais on ne remonte » vers les tems d'innocence & d'éga- » lité, quand une fois on s'en eſt

T. VII. p. 58 & 60. » éloigné. Jamais on n'a vu de peuple, » une fois corrompu, revenir à la » vertu. Il n'y a donc plus de remede, » à moins de quelque grande révolu- » tion. La ſeule reſſource qui nous » reſte, c'eſt d'imiter la prudence du » Médecin. Si le mal eſt incurable, il » applique des palliatifs, il propor- » tionne les remedes moins aux be- » ſoins qu'au tempérament du malade,

» On doit ſuivre l'exemple de Solon,
» qui, ne pouvant approprier à une
» nation corrompue la plus excellente
» police, lui donnoit du moins la meil-
» leure qu'elle pût comporter ». Et
c'eſt ce que le Philoſophe de Genève
ſe propoſe, en indiquant une route du
bonheur, moins capable d'effaroucher
la délicateſſe d'un homme malheureux
& corrompu.

II.

Route du bonheur pour l'homme en ſociété.

» La route du bonheur pour l'homme T. XI. p. 288.
» naturel, eſt très-ſimple. Elle eſt tracée
» par les mains de la nature, qui ſeule
» en fait tous les frais. La ſanté, la li-
» berté, le néceſſaire, conſtituent le
» bonheur de l'homme qui n'a pas en-
» core développé ſes facultés intellec-
» tuelles & morales.

» Il n'en pas de même pour l'homme Emil. T. II. p. 52. 157 & 339.
» civiliſé. Enfermé dans le tourbillon

» ſocial, forcé de ſortir de la nature, » il n'a, s'il veut être heureux, d'autre » reſſource que celle de ſe tenir au » moins le plus près poſſible de la na- » ture; car la ſeule route du bonheur » eſt la route de la nature ».

T. XI. p. 319. Or, comment l'homme civiliſé pourra-t-il, dans l'état ſocial, ſe tenir près de la nature, puiſqu'il eſt démontré, ſelon Jean-Jacques, » que toutes » nos inſtitutions ſont abſurdes, dérai- » ſonables, contradictoires, contraires » à la nature, qu'elles méritent toutes » le plus ſouverain mépris? Oui, dit » ce Philoſophe, j'ai toujours marqué » le plus grand mépris pour tout cet » ordre ſocial prétendu, qui couvre en » effet les plus cruels déſordres ».

Le remede que Jean Jacques a trouvé aux inconvénients de notre ſyſtême ſocial, eſt d'en modifier, corriger, réformer toutes les parties, ou plutôt de leur ſubſtituer un nouveau plan de gouvernement, de religion, d'éducation. On peut dire que cette ſubſti-

tution eſt l'unique objet de la plupart de ſes écrits philoſophiques, politiques & moraux. C'eſt ce qu'il appelle » *édi-* T. XI.
» *fier avec ſolidité*, dans un ſiecle où p. 102.
» la philoſophie ne fait que détruire ».

1° Son Contrat Social eſt ſpéciale- Tom. I.
ment deſtiné à la formation d'un p. 192.
nouveau gouvernement politique. Il y poſe d'abord en principe, » que force » ne fait pas droit; qu'on n'eſt obligé » d'obéir qu'aux puiſſances légitimes; » qu'aucun homme n'a une autorité na- » turelle ſur ſon ſemblable; qu'aucun ne » peut renoncer à ſa liberté, parce que » ce ſeroit renoncer à ſa qualité d'hom- » me, aux droits de l'humanité, même » à ſes devoirs; que l'homme étant » libre & indépendant par ſa nature, » n'eſt fait ni pour aſſervir ni pour être » aſſervi par un autre homme; que les » enfants eux-mêmes ne reſtent liés au » pere qu'auſſi longtems qu'ils ont » beſoin de lui pour ſe conſerver; ſitôt » que ce beſoin ceſſe, le lien naturel » ſe diſſout; ils rentrent dans l'indé-

» pendance ; qu'enfin le droit d'eſcla-
» vage eſt nul, illégitime, abſurde ; que
» ces mots, *eſclavage* & *droit* ſont contra-
» dictoires & s'excluent mutuellement.
» De-là, il ſuit que d'un nombre quel-
» conque d'individus, il ne peut jamais
» ſe former un peuple que par une
» aſſociation libre & volontaire, par une
» convention faite, non-ſeulement à la
» pluralité des ſuffrages, mais unanime,
» en conſéquence de laquelle chaque
» aſſocié s'aliene totalement avec tous
» ſes droits, toute ſa puiſſance,
» toute ſa force. Chacun ſe donnant
» tout entier, la condition eſt égale
» pour tous ; & la condition étant égale
» pour tous, nul n'a intérêt de la rendre
» onéreuſe aux autres. De plus, l'alié-
» nation ſe faiſant ſans réſerve, l'union
» eſt auſſi parfaite qu'elle peut l'être, &
» nul aſſocié n'a plus rien à réclamer.
P. 204. » Cette aſſociation libre, cette con-
» vention unanime eſt exactement
» ce qui forme le pacte ſocial, le con-
» trat ſocial, baſe de toute ſociété

» civile. Sans ce contrat, il n'y a pas, » il ne peut y avoir de *puiſſance légi-* » *time.* En vertu de ce contrat, le » peuple aſſocié eſt ſeul puiſſance légi- » time, ſeul ſouverain, ſeul en droit » de ſe donner des loix, ou d'adopter » celles qui lui conviennent. Ce contrat » conſiſte eſſentiellement en ce que » chacun des aſſociés met ſa perſonne » & toute ſa puiſſance ſous la ſuprême » direction de la volonté générale, & » reçoit en corps chaque membre » comme partie indiviſible du tout.

» A l'inſtant, par l'acte d'aſſociation, P. 205. » par le contrat ſocial, eſt produit un » corps moral & collectif, compoſé » d'autant de membres que l'aſſemblée » a de voix, lequel reçoit de ce même » acte ſon unité, ſon moi commun, ſa » vie, ſa volonté. Cette perſonne pu- » blique, qui ſe forme ainſi par l'union » de toutes les autres, prend le nom de » République, ou de Corps Politique, » lequel eſt appellé par ſes membres » *Etat*, quand il eſt paſſif; *Souverain*,

» quand il est actif; *Puissance*, en le » comparant à ses semblables. A l'é- » gard des associés, ils prennent col- » lectivement le nom de *Peuple*, & » s'appellent en particulier *Citoyens*, » comme participants à l'autorité sou- » veraine, & *Sujets*, comme soumis » aux loix de l'Etat.

» Dans un corps ainsi constitué, il » faut nécessairement un *Gouvernement*, » c'est-à-dire une puissance exécutive, » un agent qui réunisse & mette en » œuvre la force publique, selon les » directions de la volonté générale; un
P. 253. » être intermédiaire établi entre les su- » jets & le souverain pour leur mutuelle » correspondance. Le gouvernement » n'est pas & ne peut être le souverain. » Chargé de l'exécution des loix & du » maintien de la liberté tant civile que » politique, il est le ministre du souve- » rain ou du peuple; on appelle Prince, » Roi ou Magistrat l'homme ou le corps, » auquel est confiée cette administra- » tion.

» Comme le peuple eſt ſeul ſouve-
» rain, ſeul légiſlateur, il eſt clair qu'il
» peut ſeul ſtatuer par une loi quelle
» ſera la nature de ſon gouvernement.
» Il peut ſeul décider ſi l'on élira pour P. 254.
» le gouvernement un ou pluſieurs
» chefs, magiſtrats, rois ou gouver-
» neurs, & quelle ſera la forme de l'é-
» lection. D'où il réſulte que l'acte par
» lequel un peuple ſe ſoumet à des
» chefs n'eſt pas un contrat. Ce n'eſt
» abſolument qu'une *commiſſion*, *un*
» *emploi* dans lequel, ſimples officiers
» du peuple, ils exercent en ſon nom
» le pouvoir dont il les a fait dépoſi-
» taires; encore ce pouvoir, le peu-
» ple a-t-il le droit inaliénable de le
» limiter, le modifier, & le reprendre
» quand il lui plaît. L'aliénation d'un
» tel droit, étant incompatible avec la
» nature du corps ſocial, eſt contraire
» au but de l'aſſociation.

» Des individus ne peuvent s'aſſo-
» cier & convenir de former une ſo- P. 235.
» ciété politique qu'à certaines condi-

» tions. Les loix ne ſont que les condi-
» tions de l'aſſociation civile. Il n'ap-
» partient qu'à ceux qui s'aſſocient de
» régler les conditions de la ſociété.
» Comment les régleront-ils? ſera-ce
» d'un commun accord, comme par inſ-
» piration ſubite? Non; car il n'eſt pas
» d'entrepriſe auſſi grande qu'un ſyſtême
» de légiſlation. De-là vient la néceſ-
» ſité d'un légiſlateur, & plus encore
» la néceſſité dans laquelle ſe ſont trou-
» vés tous les peres des nations, de
» recourir à l'intervention du ciel, afin
» que les peuples, ſoumis aux loix de
» l'Etat comme à celles de la nature,
» obéiſſent avec liberté & portaſſent
» docilement le joug de la félicité pu-
» blique. La grande ame du légiſlateur
» eſt le vrai miracle qui doit prouver
» ſa miſſion. La loi Judaïque toujours
» ſubſiſtante, celle de l'enfant d'Iſmaël,
» annoncent encore aujourd'hui les
» Grands Hommes qui les ont dictées;
» & tandis que l'orgueilleuſe philoſo-
» phie, ou l'aveugle eſprit de parti,
» ne

» ne voit en eux que d'heureux im-
» posteurs, le vrai Politique admire
» dans leurs institutions ce grand &
» puissant génie qui préside aux établis-
» sements durables.

» Le sage législateur, content de ré- P. 239.
» diger de bonnes loix en elles-mêmes,
» doit sur-tout examiner si le peuple
» auquel il les destine est propre à les
» supporter; s'il est assez mûr pour se
» soumettre à des loix; car tel peu-
» ple est disciplinable en naissant, tel
» autre ne l'est pas au bout de dix
» siecles. Jamais les Russes ne seront
» vraiment policés, parce qu'ils l'ont
» été trop tôt. Ils voudront subjuguer
» l'Europe, ils le seront eux-mêmes
» par les Tartares, qui deviendront leurs
» maîtres & les nôtres. Cette révolu-
» tion me paroît infaillible. L'isle de
» Corse, au contraire, est capable de
» législation. Elle mérite que quel-
» qu'homme sage lui apprenne à con-
» server sa liberté. J'ai *quelque pres-*

» *ſentiment* qu'un jour elle étonnera
» l'Europe.

Tom. I. p. 240. » De ces principes il ſuit, 1° qu'un
» Etat ne doit être ni trop grand pour
» pouvoir être bien gouverné, ni trop
» petit pour pouvoir ſe maintenir par
» lui-même. Plus le lien ſocial s'étend,
» plus il ſe relâche. En général, un pe-
» tit Etat eſt proportionnellement plus
P. 230. » fort qu'un grand. 2° Que tout corps
» politique ainſi conſtitué, n'eſt, à pro-
» prement parler, ni démocratie ni ariſ-
» tocratie, ni monarchie. C'eſt une
» république ſous quelque forme d'ad-
» miniſtration que ce puiſſe être, parce
» qu'alors ſeulement l'intérêt public
» gouverne, tout eſt guidé par la vo-
» lonté générale qui eſt la loi; & c'eſt
» la ſeule conſtitution *légitime*. 3° Que
» ſi le genre humain adoptoit ce plan, il
» ſeroit entierement partagé en répu-
» bliques peu conſidérables, telles que
» Sparte, Athenes, Rome dans les pre-
» miers tems. Toute autre conſtitution

» politique seroit bannie de dessus la » terre.

» Malgré ces précautions, demande » Jean-Jacques, ne vaudroit-il pas » encore mieux qu'il n'y eut point au » monde de société civile que d'y en » avoir plusieurs? Il paroît en effet que » ces républiques, gardant entre elles » l'indépendance de la nature, s'offen- » seroient souvent, s'attaqueroient, se » détruiroient, feroient plus de misé- » rables, ôteroient la vie à plus d'hom- » mes que s'ils avoient tous gardé leur » premiere liberté; en un mot, que » les individus resteroient exposés aux » maux & de l'état de nature & de l'é- » tat civil, sans en avoir les avantages. » Le remede à cet inconvénient, ré- » pond Jean Jacques, seroit une bonne » association fédérative entre tous les » Etats, pourvu qu'elle ne nuisit pas » à la souveraineté de chaque peuple » confédéré; mais, ajoute-t-il, ce dé- » veloppement qui comprendroit le » droit des gens, le commerce, le

Emile, T. V.

Tom. I. p. 356.

» droit de la guerre & les conquêtes,
» le droit public, les ligues, les négo-
» ciations, les traités, &c. formeroit
» un nouvel objet trop vaste pour
» ma courte vue : j'aurois dû la fixer
» toujours plus près de moi.

Tom. I. p. 354. » 2° Quoi qu'il en soit, continue
» Jean-Jacques, il est de toute néces-
» sité que nos républiques adoptent
» une religion. Car jamais Etat ne fut
» fondé que la religion ne lui servît
» de base. Il importe, en effet, à l'E-
» tat que chaque citoyen ait une reli-
» gion qui lui fasse aimer ses devoirs.
» Mais il faut que cette religion soit
» purement civile, & que le souverain
» seul ait le droit d'en fixer les articles.
» Ces articles ne seront pas précisé-
» ment des dogmes de religion, mais
» des sentiments de sociabilité, sans
» lesquels il est impossible d'être bon
» citoyen & sujet fidele. Il faut que les
» dogmes de cette religion civile soient
» simples, en petit nombre, énoncés
» avec précision, sans explications ni

» commentaires. *L'existence de la Divinité puissante, intelligente, prévoyante & pourvoyante; la vie à venir; le bonheur des justes, le châtiment des méchants, la sainteté du contrat social & des loix.* Quiconque » ne croit pas ces dogmes, doit être » banni de l'Etat, non comme impie, » mais comme insociable, comme incapable d'aimer sincérement les loix, » & d'immoler au besoin sa vie à son » devoir. Si quelqu'un, après avoir » publiquement reconnu ces mêmes » dogmes, se conduit comme ne les » croyant pas, *qu'il soit puni de mort.* » Il a commis le plus grand des crimes, il a menti devant les loix. Il » faut de plus tolérer toutes les religions qui tolerent les autres, autant » que leurs dogmes n'ont rien de contraire au devoir du citoyen. Mais » quiconque ose dire, hors de l'Eglise » point de salut, doit être chassé de » l'Etat.

» Qu'on laisse donc les Juifs, les T. VI, p. 76.

» Chrétiens, les Turcs honorer les
» fondateurs de leurs cultes refpectifs.
» Que chacun rende au fien ce qu'il
» croit lui devoir, mais qu'il ne mé-
» prife pas ceux des autres. Ils ont eu
» de grands génies & de grandes ver-
» tus; quand ils fe feroient dit les en-
» voyés de Dieu, ne l'étant pas, il ne
» faut point pour cela les traiter fi lé-
» gerement d'impofteurs. Qui fait juf-
» qu'où les méditations fur la Divinité,
» jufqu'où l'enthoufiafme de la vertu,
» ont pu, dans leurs fublimes ames, trou-
» bler l'ordre didactique & rempant des
» idées vulgaires? Dans une trop grande
» élévation, la tête tourne, & l'on ne
» voit plus les chofes comme elles font.
» Socrate a cru avoir un efprit familier,
» & l'on n'a point ofé pour cela l'accu-
» fer d'être un fourbe. Traiterons-nous
» les fondateurs des peuples, les bien-
» faiteurs des nations avec moins d'é-
» gard qu'un particulier?

T. VIII. p. 24. » 3° Il n'en eft pas des Arts, des
» Lettres & des Sciences, comme de

» la Religion. Que chez un peuple
» corrompu on entretienne avec ſoin
» les Académies, les Colleges, les
» Univerſités, les Bibliotheques, les
» Spectacles & tous les autres amuſe-
» ments qui peuvent faire quelques
» diverſions à la méchanceté des hom-
» mes, & les empêcher d'occuper leur
» oiſiveté à des choſes plus dangereu-
» ſes; à la bonne heure. Quoique les
» Sciences, les Arts & les Lettres aient
» fait beaucoup de mal à la Société,
» il eſt très-eſſentiel de s'en ſervir au-
» jourd'hui comme d'une médecine au
» mal qu'elles ont cauſé, ou comme
» de ces animaux mal-faiſants qu'il faut
» écraſer ſur la morſure. Mais un peu-
» ple qui a des mœurs, qui reſpecte
» ſes loix, qui veut ſe tenir près de
» la nature, doit ſe garantir des ſcien-
» ces & ſur-tout des ſavants. La ſcien-
» ce n'eſt pas faite pour l'homme en
» général. L'étude corrompt ſes mœurs,
» altere ſa ſanté, détruit ſon tempé-
» rament & gâte ſouvent ſa raiſon. Il

» y a néanmoins quelques génies ſubli-
» mes, quelques ames privilégiées, ca-
» pables de réſiſter à la bêtiſe de la
» vanité, à la baſſe jalouſie, & aux
» autres paſſions qu'engendre le goût
» des Lettres. C'eſt à eux ſeuls qu'il
» convient, pour le bien de tous, de
» s'exercer à l'étude. Une ignorance
» modeſte eſt le partage de tous les
» autres ».

Emile. T. IV. 4° Il n'eſt pas poſſible que dans des
Etats qui n'admettent ni ſcience ni ſa-
vants, on laiſſe ſubſiſter une éducation
telle que la nôtre. Auſſi Jean-Jacques
» a-t-il grand ſoin d'étendre ſon plan de
» réforme ſur l'éducation actuelle. Il
» rejette celle de ces riſibles établiſſe-
» ments qu'on appelle Colléges, auſſi
» bien que celle qu'on reçoit dans le
» monde, parce qu'elle n'eſt propre
» qu'à faire des hommes doubles. Il
Emile. T. II. p. 52. 157. 339. » veut qu'un éleve de la nature, fait
» pour habiter les villes, ſache y
» trouver ſon néceſſaire, tirer parti de
» leurs habitants, vivre, ſinon comme

» eux, du moins avec eux; qu'enfer-
» mé dans le tourbillon ſocial, il ne
» s'y laiſſe entraîner ni par les paſſions,
» ni par les opinions des hommes, qu'il
» voie par ſes yeux, qu'il ſente par
» ſon cœur, qu'aucune autorité ne le
» gouverne hors celle de ſa propre
» raiſon; en un mot que, forcé de
» ſortir de la nature, il s'en tienne
» néanmoins le plus près poſſible.

» En conſéquence, point d'éducation T. VI. p. 20. 30.
» poſitive qui tende à former l'eſprit
» avant l'âge, à donner à un enfant la
» connoiſſance des devoirs de l'homme.
» Toute éducation, au contraire, doit
» être *négative*; c'eſt la meilleure ou
» plutôt la ſeule bonne. Elle conſiſte
» à perfectionner les organes, inſtru-
» ments de nos connoiſſances; avant de
» nous donner les connoiſſances, elle
» prépare à la raiſon par l'exercice des
» ſens: cette éducation n'eſt pas oiſive.
» Tant s'en faut. Elle ne donne pas
» les vertus; mais elle prévient les
» vices. Elle n'apprend pas la vérité; P. 31.

» mais elle préserve de l'erreur. Elle
» dispose l'enfant à tout ce qui peut le
» mener au vrai, quand il est en état
» de l'entendre, & au bien, quand il est
» en état de l'aimer. L'homme en effet
» étant bon par sa nature, demeure tel
» tant que rien d'étranger à lui ne l'al-
» tere; la méchanceté des hommes leur
» vient d'ailleurs: ainsi le cœur humain
» sera toujours bon, pourvu qu'on fer-
» me l'entrée au vice.

P. 33. » Il faut donc laisser les enfants
» dans l'ignorance, jusqu'à ce que leur
» jugement, qui ne se forme que par
» degrés, soit développé, & retarder
» le plus longtems qu'il est possible le
» développement des passions. Plutôt,
« les leçons de la sagesse ne signifient
» rien pour l'enfant, hors d'état d'y
» prendre intérêt & de les entendre;
» plus tard, elles ne prennent plus sur
» un cœur déjà livré aux passions. On
» doit donc différer de leur parler de
» religion, de Dieu, de son existence,
» des preuves de son existence, &c.

» parce que l'eſprit de l'homme ſans » culture, tel qu'il ſort des mains de » la nature, n'eſt pas en état de s'éle- » ver lui-même aux ſublimes notions » de la Divinité. Ces notions ſe pré- » ſentent à nous à meſure que notre eſ- » prit ſe cultive, & cette culture eſt » très-lente, parce que l'une des acqui- » ſitions de l'homme, & même des plus » lentes, eſt la raiſon. P. 41.

» L'éducation, pour être convenable » à des éleves de la nature, deſtinés à » vivre non dans les forêts, mais dans » les villes, doit par conſéquent être » naturelle. Ils ne doivent prendre » pour guide ni la raiſon qui égare, » ni l'autorité qui aveugle, mais la na- » ture *qui ne ment jamais*, c'eſt-à-dire, » le ſens intime, le ſens moral, la » conſcience. Alors ils verront que » l'homme doit être propre à toutes » les conditions humaines, que chaque » individu, membre d'une ſociété, doit » avoir un talent, apprendre un métier; » qu'on peut être homme ſans être ſa- Emile. T. III. IV. & V.

» vant; qu'on peut être délivré de cet
» effrayant appareil de philoſophie,
» diſpenſé de conſumer ſa vie à l'étude
» de la morale; qu'il ne faut que ſavoir
» reconnoître ſon guide, le ſuivre,
» rappeller le ſentiment intérieur, ce
» ſentiment exquis qui parle la langue
» de la nature, qui aime la retraite &
» la paix, qui fuit ou ſe tait devant les
» préjugés, qui médite ou s'éleve aux
» plus ſublimes contemplations. Ils ver-
» ront que Dieu a tout dit à nos yeux,
» à notre conſcience, à notre juge-
» ment; que dans le grand livre de la
» nature ouvert à tous les hommes, on
» apprend à ſervir & adorer Dieu; que
» ce livre, parlant une langue intelli-
» gible à tous les eſprits, nul être rai-
» ſonnable n'eſt excuſable de n'y pas lire,
» que par conſéquent tous les autres
» livres ſont inutiles, ne font que dé-
» grader la Divinité, ne diſent rien de
» plus que le Théiſme ou la religion
» naturelle, & que ſi l'on n'eut écouté
» que ce que Dieu dit au cœur de

» l'homme, il n'y auroit eu qu'une reli-
» gion ſur la terre.

» Ils y verront avec la même évi- T. XII, p. 131.
» dence qu'on doit éviter les Scepti-
» ques, les Athées, les faux interprêtes
» de la nature, qui, ſous prétexte d'ex-
» pliquer la nature, ſement dans les
» cœurs de déſolantes doctrines, don-
» nent pour les vrais principes des
» choſes, les inintelligibles ſyſtêmes
» qu'ils ont bâtis dans leur imagination,
» ôtent aux affligés la derniere conſo-
» lation de leur miſere; aux puiſſants
» & aux riches le ſeul frein de leurs
» paſſions; & qui, ſe vantant d'être les
» bienfaiteurs du genre humain, fini-
» roient par nous faire oublier les de-
» voirs auxquels la ſainte & bienfai-
» ſante voix de la conſcience nous ra-
» mene ſans ceſſe.

» Enfin, l'Emile, cet ouvrage indigne- Tom. X. 3e prom.
» ment proſtitué & profané dans la gé-
» nération préſente, mais qui peut faire
» un jour révolution parmi les hom-
» mes, ſi jamais il y renaît du bon ſens

» & de la bonne foi, l'Emile ſera pour
» les éleves de la nature vivants en ſo-
» ciété, le livre élémentaire, la regle
» de leur conduite.

Tel eſt, en peu de mots, le ſyſtême de Jean-Jacques ſur la route que doivent ſuivre, pour être heureux, l'homme naturel & l'homme civil. Hors de cette route, il n'y a point de bonheur à eſpérer dans cette vie, ni pour l'un ni pour l'autre. Je dis dans cette vie; car perſuadé qu'à la longue & après quelques épreuves expiatoires, preſque tous les hommes jouiront de la préſence de Dieu, Jean-Jacques ne s'occupe, dans ſes écrits, que de la route du bonheur pour la vie préſente.

T. XII. p. 127. Je n'ai pas cru devoir faire entrer dans cette Analyſe quelques opinions particulieres, qui n'ont aucun rapport avec la route du bonheur: par exemple, ce Philoſophe, convaincu qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, admet néanmoins l'éternité de la matiere. » J'ai

» toujours eu l'opinion de la coexiſtence » éternelle de deux principes ; l'un ac- » tif qui eſt Dieu, l'autre paſſif, qui eſt » la matiere, que l'être actif combine » & modifie avec une pleine puiſſance, » mais pourtant ſans l'avoir créée, & » ſans la pouvoir anéantir.

Il croit à la Providence, « elle eſt P. 105. » pour lui un grand & conſolant dogme ; » mais il penſe que les événements par- » ticuliers ne ſont rien aux yeux du » maître de l'univers, que ſa provi- » dence eſt ſeulement univerſelle & » générale, qu'il ſe contente de con- » ſerver les genres & les eſpeces, & » de préſider au tout.

» Il ſent, il croit, il veut, il eſpere, P. 107. » il ne doute pas un moment de l'im- » mortalité de l'ame. Il la défendra juſ- » qu'au dernier ſoupir. Cependant, P. 206. » comme l'éternité des peines ne s'ac- » corde, ſelon lui, ni avec la foibleſſe » de l'homme, ni avec la juſtice de » Dieu, cela lui fait ſoupçonner que » les ames des méchants, *les ames*

» *noires* pourroient bien être anéanties
» à leur mort ».

P. 405. Malgré ſon attachement pour ſon maître Calvin & pour ſa réforme, il penſe néanmoins très-avantageuſement des principes de l'Egliſe Catholique. » Si j'étois né catholique, je demeure-
» rois catholique, ſachant bien que
» cette Egliſe met un frein très-ſalutaire
» aux écarts de la raiſon humaine, qui
» ne trouve ni fond ni rive, quand
» elle veut ſonder l'abîme des choſes.
Il parle de même du Clergé de France. » J'aime naturellement le Clergé de
» France autant que je hais le nôtre.
» J'y ai beaucoup d'amis & j'ai toujours
» très-bien vécu avec eux ».

P. 98. » Quoiqu'il improuve le ſuicide en
» général, il eſt pourtant d'avis que
» le ſage peut quelquefois déloger vo-
» lontairement, ſans murmure & ſans
» déſeſpoir, quand la nature ou la for-
» tune lui porte bien diſtinctement l'or-
» dre de mourir ».

T. XII. p. 206. On demande quel eſt le guide que Jean-

Jean-Jacques a ſuivi. « Ce n'eſt, dit il, » ni la raiſon qui égare, ni l'autorité » qui aveugle. J'ai laiſſé la raiſon, & » j'ai conſulté la nature, c'eſt-à-dire, » le ſentiment intérieur. C'eſt lui qui » dirige ma croyance indépendamment » de ma raiſon.

La raiſon étoit, ſelon Jean-Jacques, un mauvais guide. » Elle engendre l'a- » mour-propre, le fortifie, le préci- » pite dans l'égoïſme. Les paſſions ſé- » duiſent la raiſon, l'aveuglent, l'en- » traînent. La nature ſeule, c'eſt-à-dire, » la conſcience, eſt un juge infaillible, » un guide qui jamais ne nous égare. T. XI. p. 384.

» Il s'en tenoit à la nature, au grand » livre de la nature ouvert à tous les » hommes, & plus encore au ſens mo- » ral, au ſentiment intérieur, à ce » ſentiment exquis du vrai, du beau, » du juſte, en un mot, à la conſcience » qui ſouvent dément dans le fond du » cœur la raiſon elle-même. O con- » ſcience! s'écrie-t-il, inſtinct divin, » immortelle & céleſte voix, guide aſſuré T. XII. p. 653. Emile. T.

» d'un être ignorant & borné, mais in-
» telligent & libre, juge infaillible du
» bien & du mal, qui rend l'homme
» ſemblable à Dieu. C'eſt toi qui fais
» l'excellence de la nature & la mora-
» lité de ſes actions. Sans toi, je ne ſens
» rien en moi qui m'éleve au-deſſus
» des bêtes, que le triſte privilége de
» m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide
» d'un entendement ſans regle & d'une
» raiſon ſans principe.

Emile. T. IV & V.

» Le ſeul maître de Jean-Jacques a
» donc été, non pas ſa raiſon, mais ſa con-
» ſcience : il n'a conſulté ni les Philo-
» ſophes anciens, ni les modernes. Tous
» les livres, tant ſacrés que profanes,
» étoient à ſes yeux pour le moins
» inutiles. Dieu avoit tout dit à ſon
» cœur ». Puiſqu'il n'a eu ni modeles ni
maître, on doit donc le regarder
comme l'auteur & l'inventeur de ſon
ſyſtême, comme le fondateur d'une
nouvelle école, d'une nouvelle ſecte;
comme un réformateur qui, mécon-
tent de toutes les inſtitutions ſo-

ciales, les améliore toutes, ſous prétexte de conduire le genre humain dans la route du bonheur. Comment, en quel tems, à quelle occaſion Jean-Jacques a-t-il fait cette découverte? Queſtion curieuſe & intéreſſante, qui exige une connoiſſance détaillée de ſa vie, & qui terminera cette Analyſe.

HISTOIRE

De Jean-Jacques & de ſa découverte.

» Jean-Jacques Rouſſeau, fils d'un » horloger, né à Genève en 1712, lit » pendant ſon enfance un grand nom» bre de romans qui lui donnent de la » vie humaine *des notions biſarres &* » *romaneſques*; enſuite les hommes il» luſtres de Plutarque, qui lui forment » *un eſprit libre & républicain, un ca*» *ractere indomptable & fier, impatient de* » *joug & de ſervitude*. Il prend de bonne » heure, avec une de ſes tantes, *le goût* » *ou la paſſion pour la muſique*, eſt mis » en penſion à la campagne, chez un Tom. X. Conf. L. 1.

» Miniſtre proteſtant, pour y apprendre » *avec le latin, tout le même fatras* » dont on l'accompagne ſous le nom » d'éducation; *n'y apprend pas beau-* » *coup de choſes*, quitte la penſion, » retourne à Genève, vit avec une » tante *dévote, un peu piétiſte, perd à* » *peu-près ſon tems*, fait des marion- » nettes, des comédies, des ſermons, » devient *amoureux* de deux jeunes de- » moiſelles, entre chez le greffier de la » ville, qui le renvoie *à raiſon de ſon inep-* » *tie*, en le déclarant *un âne, qui n'eſt bon* » *qu'à mener la lime*. Jean-Jacques eſt » en conſéquence placé chez un gra- » veur, *oublie* dans cet apprentiſſage, » latin, antiquité, hiſtoire, *vole* des » aſperges, devient friand & *fripon*, re- » prend par ennui le goût de la lecture » avec fureur, s'apperçoit qu'à force » de coups & de lectures dérobées, » *ſa tête commence à s'altérer*, vit en » vrai loup-garou, taciturne, ſauvage, » ſe fait un état fictif qui lui fait perdre » de vue ſon état réel; de-là ſon goût

» pour la ſolitude, ſon amour pour *les*
» *objets imaginaires*, la facilité de s'en
» occuper ; enfin, *inquiet & mécontent*
» *de tout*, il quitte à l'âge de ſeize ans Liv. 2.
» maître, gravûre, état, patrie, fa-
» mille, & va courir le pays.

» Après quelques jours de marche,
» Jean-Jacques arrive à deux lieues de
» Genève, chez un Curé catholique,
» qui lui donne à dîner, le queſtionne
» ſur ſes projets, ſa patrie, ſa religion;
» & l'adreſſe avec une lettre de re-
» commandation à une jeune veuve
» d'Anneci, nouvelle convertie, mais qui
» s'étoit laiſſée ſéduire, ſous tout rap-
» port, par un partiſan de la philoſophie
» moderne. Cette Dame, d'ailleurs fort
» aimable, & d'un caractère très-hu-
» main, reçoit avec bonté le jeune Ge-
» nevois, le garde chez elle depuis le jour
» des rameaux 1728, juſqu'au mercredi
» ſaint, le fait enſuite partir pour Tu-
» rin; Jean-Jacques eſt reçu à l'hoſpice Liv. 3.
» des cathécumenes, dans lequel, après
» pluſieurs mois d'inſtructions, il fait

» abjuration ſolemnelle du Calviniſme.
» Il ſort de l'hoſpice avec vingt livres
» dans la poche, ſe promene dans Turin,
» fait la connoiſſance d'une jolie mar-
» chande dont il devient amoureux fou,
» eſt chaſſé par le mari, entre laquais chez
» une Comteſſe, paſſe trois mois au-
» près d'elle, eſt témoin de ſa mort;
» vole un ruban dans la maiſon, accuſe
» la Cuiſiniere de ce vol, eſt renvoyé,
» rencontre un jeune précepteur qui
» lui donne des leçons de morale, de
» religion & de vertus, trouve une
» nouvelle condition, s'attache au fils
» de la maiſon qui lui montre le latin,
» ſe fait chaſſer parce qu'il s'eſt engoué
» d'un jeune Génevois avec lequel il part
» de Turin, n'ayant pour toute reſſource
» qu'une petite fontaine de héron, *&*
» *commence la vie d'un vrai vagabond.*

» Le Voyage ne fut pas long: au-
» près d'Anneci, Jean-Jacques ſe ſé-
» pare de ſon compagnon, ſe préſente
» à la veuve ſa bienfaitrice, qui lui
» donne chez elle le logement & la ta-

» ble. Il en devient éperduement amou-
» reux, & *paſſe le tems à des poliſſoneries;*
» un parent de *cette dame le juge garçon*
» *de peu d'eſprit, ſans idées, ſans acquit,*
» *très-borné à tous égards.* Il entre au
» ſéminaire pour y apprendre le latin,
» n'y fait aucun progrès, s'y livre à la
» muſique, dégoûte l'Evêque qui s'é-
» toit chargé de payer ſa penſion, re-
» bute le Supérieur Lazariſte, & eſt
» rendu à ſa protectrice, *comme un ſu-*
» *jet incapable d'entrer dans l'état ecclé-*
» *ſiaſtique.* Elle imagine d'en faire un Mu-
» ſicien, & le place chez le Maître de Mu-
» ſique de la Cathédrale; mais il ne réuſſit
» point davantage dans cet art, parce
» qu'*un ſentiment* (l'amour) *abſorbant*
» *toutes ſes facultés, le mettoit hors*
» *d'état de rien apprendre, pas même la*
» *muſique, bien qu'il y fit tous ſes ef-*
» *forts.* Il va conduire à Lyon ſon Maître
» de muſique, revient à Anneci, n'y re-
» trouve plus la jeune veuve, qui avoit
» été obligée de ſe rendre à Paris pour
» affaires.

Liv. 4. » Durant cette abſence, Jean-Jacques vit & loge avec un *aimable débauche*, ſe prend d'une belle paſſion pour deux demoiſelles d'Anneci, conduit à Fribourg la femme-de-chambre de ſa protectrice, vient à Lauſane ſans argent, ſe dit Maître de Muſique de Paris, oſe, ſans ſavoir un mot de compoſition, donner un concert de ſa façon, le fait exécuter, & s'attire les huées de toute la ville. Il ſe retire à Neuf-Châtel, y paſſe l'hiver, apprend inſenſiblement la muſique en la montrant, rencontre dans un cabaret un Archimandrite grec, auquel il ſert d'interprete, & qu'il accompagne à Fribourg, à Berne, à Soleure, où le Prélat & l'interprete ſont arrêtés par ordre de M. le Marquis de Bonac, Ambaſſadeur de France. Jean-Jacques ſe jette aux pieds de l'Ambaſſadeur, lui raconte ſon hiſtoire, paſſe quelque tems dans ſon hôtel, reçoit cent francs pour faire le voyage de Paris, eſt adreſſé à un

» Colonel Suisse qui veut le placer
» auprès de son neveu; mais dégoûté
» de la capitale, mécontent du Colo-
» nel contre lequel il compose une sa-
» tyre, apprenant que sa bienfaitrice
» est partie depuis deux mois de Paris,
» il se détermine à la suivre, & prend
» la route de Lyon. Il *s'enfonce*, en voya-
» geant à pied, *dans le pays des chi-*
» *meres*; passe à Lyon plusieurs nuits
» dans la rue, faute d'avoir de quoi
» payer son gîte, rencontre un Antonin
» qui lui fait copier de la musique, se
» passionne pour une demoiselle, re-
» çoit des nouvelles & de l'argent de
» sa protectrice, & va la rejoindre à
» Chambéri.

En 1732, Jean-Jacques, âgé de près Liv. 5.
» de vingt-un ans, commence pour la
» premiere fois de gagner son pain
» avec honneur, travaille pour le cadas-
» tre en qualité d'Ecrivain, apprend
» dans le bureau l'arithmétique prati-
» que; toujours occupé néanmoins de
» ses visions romanesques, il se dégoûte

» de ſon emploi, le quitte, & ſe dévoue
» pour la vie à l'état de Maître de Muſi-
» que. Rouſſeau trouve à Chambéri plus
» d'écolieres qu'il ne lui en faut pour rem-
» placer les appointements de ſon em-
» ploi; il a la tentation d'herboriſer avec
» *Anet*, qu'il dit avoir été en même
» tems, le laquais, le Jardinier & le
» galant de la dame ſa bienfaitrice; il
» n'eſt pas long-tems lui-même ſans
» partager avec Anet ſes faveurs, &
» devient peu après, par la mort d'Anet,
» ſeul favori. Alors chef de la maiſon,
» il prend des maîtres de danſe, des
» maîtres en fait d'armes, tout cela,
» dit-il, peine perdue, *parce qu'il*
» *s'obſtine* follement à chercher ſa for-
» tune dans la muſique; *il croit devenir*
» *un Orphée moderne, dont les ſons*
» *doivent attirer tout l'argent du Pérou.*
» Il vole à Beſançon pour apprendre
» la compoſition, mais ſans ſuccès:
» revient à Chambéri, étudie Rameau,
» parvient à l'entendre, refuſe la di-
» rection du concert public, voyage,

» passe quelques années entre la musi-
» que, les magisteres, les projets de
» fortune, lit par occasion les lettres
» philosophiques de Voltaire, *prenant*
» *plutôt le jargon des livres que la con-*
» *noissance de leur contenu*, & tombe
» malade.

» *L'épée use le foureau*, remarque ici Liv. 6.
« Jean-Jacques, *mes passions m'ont tué.*
» Quelles passions, dira-t-on? *Des*
» *riens. D'abord les femmes, j'étois*
» *brûlant d'amour*. Ensuite j'étois tour-
» menté du mauvais état de nos affai-
» res. *La musique* étoit pour moi une
» autre passion non moins consumante.
» En un instant, *me voilà* forcené pour les
» échecs. J'en devins maigre, jaune,
» presque hébêté. Que sais-je? Toutes
» les folies, les goûts fugitifs d'un seul
» jour, un voyage, un concert, un
» souper, une promenade, un rôman,
» une comédie, tout devenoit pour moi
« une passion violente. Les vapeurs
» succéderent aux passions. Je pleurois,
» je soupirois à propos de rien. A force

» de ſoins, on me ſauva; un reſte de
» fievre duroit toujours. On m'ordonna
» le lait. On voulut que je le priſſe à la
» campagne. Nous nous fixâmes aux
» Charmettes, à la porte de Chambéri.
» Nous en prîmes poſſeſſion en 1736.
» En y entrant je dis, *ce ſejour eſt celui*
» *du bonheur & de l'innocence*; ſi nous
» ne les trouvons pas ici l'un avec l'au-
» tre, il ne faut les chercher nulle part.

» Cependant l'air de la campagne ne
» rend pas à Jean-Jacques la ſanté, il
» quitte le lait, ſe met à l'eau, dépérit
» à vue d'œil, s'occupe de religion; ſa
» maitreſſe, qu'il nomme toujours ſa ma-
» man, lui eſt *beaucoup plus utile pour*
» *cet objet que tous les Théologiens ne*
» *lui auroient été*; il lit des livres de l'O-
» ratoire, en fait uſage *d'une maniere*
» *moins propre à l'inſtruire qu'à l'acca-*
» *bler*; s'accable en effet au point de
» ne pouvoir plus ni rien voir, ni rien
» ſavoir, forme le chimérique projet
» d'accorder Loke, Mallebranche,
» Leibnitz, Deſcartes, & *ſe brouille*

» *la tête de plus en plus* ; malgré ſon
» défaut de capacité, car il eſt certain,
» dit-il, que j'en eus toujours fort peu
» pour l'étude, il ſe livre à la géomé-
» trie, à l'algebre, au calcul, au latin,
» à l'hiſtoire, à la géographie, à la chro-
» nologie, à l'aſtronomie : il a de plus la
» manie de vouloir tout apprendre par
» cœur, ce qui le rend *comme hébêté*. Jean-
» Jacques va demander à Genève le bien
» de ſa mere, n'éprouve aucune difficulté
» ſur ſon changement de religion, re-
» çoit ſon argent, l'apporte aux Char-
» mettes, a de nouvelles vapeurs, étu-
» die l'anatomie, s'imagine d'après cette
» étude que la baſe de ſon mal eſt un
» polipe au cœur, prend une chaiſe à
» Grenoble, & court à Montpellier
» dans le deſſein de conſulter M. Fitzes.
» Je trouve dans la route, dit Jean-
» Jacques, le médecin qu'il me falloit,
» je rencontre une brillante compagnie.
» Voilà une très-aimable femme qui
» m'entreprend, & adieu le pauvre
» Jean-Jacques, ou plutôt, adieu la fie-

» vre, les vapeurs, le polipe, tout part
» auprès d'elle. Je puis dire que durant
» tout le voyage, je m'enivrai des
» plus douces voluptés, & que je lui
» dois de ne pas mourir ſans avoir
» connu le plaiſir. Après la ſéparation,
» & ſix ſemaines de ſéjour à Montpel-
» lier, Jean-Jacques de retour aux Char-
» mettes, trouve ſa place priſe par un
» beau garçon perruquier. Déſolé, au
» déſeſpoir, il refuſe d'avilir ſa mai-
» treſſe en partageant ſes faveurs avec
» le nouveau venu, quitte la maiſon,
» ſe rend à Lyon, eſt pendant un an
» Précepteur des enfans de M. de Ma-
» bli, ſe paſſionne à l'ordinaire pour
» la maîtreſſe de la maiſon, vole du vin
» d'Arbois, eſt découvert : privé de
» la direction de la cave, il ſe dégoûte
» d'un métier auquel il n'étoit pas pro-
» pre, quitte ſes deux diſciples, con-
» vaincu qu'il ne parviendroit jamais *à*
» *les bien élever*; retourne aux Char-
» mettes, y eſt froidement accueilli,
» prévoit la ruine prochaine de *ſa chere*

» *maman*, &, revenant à ſes anciennes » idées, le voilà bâtiſſant de nouveaux » châteaux en eſpagne, pour titer cette » pauvre dame des extrémités cruelles » où il la voit prête à tomber.

» Je ne me ſentois pas, ajoute-t-il, » vers la fin de ſes Confeſſions, aſſez » ſavant, *& ne me croyois pas aſſez* » d'eſprit pour briller dans la républi- » que des lettres, & faire une fortune » par cette voie. Je rêvai avec ſuccès » ſur la muſique. Je parvins à noter » quelque muſique que ce fût par mes » chiffres. Dès ce moment je crus ma » fortune faite. Je ne ſongeai qu'à partir » pour Paris, ne doutant pas qu'en » préſentant mon projet à l'Académie, » je ne fiſſe une *révolution*. Plein d'idées » magnifiques & toujours le même dans « tous les tems, je partis de Savoie, » avec mon ſyſtême de muſique, com- » me autrefois j'étois parti de Turin » avec ma fontaine de héron. Liv. 6.

C'eſt ainſi que Jean-Jacques termine ſes Confeſſions : » en 1740, il arrive à T. XII. p. 166.

» Paris, copie, pour gagner ſa vie, de
» la muſique & des cahiers de philo-
» ſophie, préſente à l'Académie des
» Sciences, en 1742, ſon projet con-
» cernant de nouveaux ſignes pour la
» muſique, ne fait pas la révolution
» dont il s'étoit flatté, donne en 1743,
» une diſſertation ſur la muſique mo-
» derne, part la même année pour
T. VI. p. 195. » Veniſe, en qualité, dit-il, de pre-
» mier Secrétaire de l'Ambaſſadeur, &
» emploie dans cette ville une maniere
» de ſort aſſez étrange. De retour à
T. XI. p. 4. » Paris, il vit avec la fille de ſa gou-
» vernante, dont il a pluſieurs enfans,
Tom. X. » qu'il expoſe à la porte d'un hôpital;
» & parvient juſqu'à l'année 1750, *plein*
Tom. X. 3[e] prom. » *de vices d'habitude, vivant au ha-*
» *ſard, ſans principes bien décidés,*
» *fréquentant des Philoſophes modernes,*
» *ardents miſſionnaires d'athéiſme*, qui
» avoient ébranlé toutes les certitudes
« qu'il croyoit avoir ſur les points les
» plus importants, contre leſquels il ſe
» défendoit aſſez foiblement *par peu de*
talents,

» *talents* pour ſoutenir la diſpute ;
» mais *ſon cœur leur répondoit mieux*
» *que ſa raiſon*, & il s'accuſoit *moins*
» *d'erreur que d'ineptie.*

Il faut l'avouer. Juſqu'ici rien n'annonce dans Jean-Jacques, un Philoſophe. D'après ſes Confeſſions écrites par lui-même, on ne voit en lui qu'un jeune débauché, un libertin, une eſpece d'entouſiaſte qui ſe livre avec une imagination ardente *& romaneſque*, aux plans les plus *biſares, les plus enfantins, les plus fous*; qui fonde, à l'âge de dix-neuf ans, *ſur une phiole vuide, la ſubſiſtance du reſte de ſes jours*; qui, à 25 ans, *ne doute point de ſon ſalut, parce qu'en lançant une pierre de fort près, il a frappé un très-gros arbre au beau milieu*; qui, à trente ans, compte faire fortune & *opérer une révolution avec ſon ſyſtême de muſique*; d'ailleurs *toujours enfoncé dans le pays des chimeres*, ſans acquit, ſans étude, &, de ſon propre aveu, *ſans eſprit, ſans jugement, ſans*

T. X. Conf. L. 3. 6.

talents, & ſans diſpoſition pour en acquérir.

Comment, par quelle métamorphoſe, ce jeune voluptueux invente-t-il tout-à-coup un ſyſtême, ſinon ſolide, du moins profond, & profondément penſé ? Comment ſe fait-il qu'il développe ce ſyſtéme avec une éloquence ſi méthodique, ſi touchante, ſi perſuaſive & ſi ſéduiſante, que peu s'en eſt fallu qu'il n'ait formé dans l'Europe une ſecte auſſi entouſiaſte qu'il l'étoit lui-même ? Ce phénomene eſt ſans doute très-ſingulier. Jean-Jacques ſeul peut en donner l'explication. Voici comme il raconte le fait dans une lettre du 12 Janvier 1762.

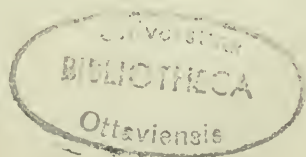
T. XII. p. 248. » Après avoir paſſé quarante ans de » ma vie, mécontent de moi-même & » des autres, tout-à coup un heureux » haſard vint *m'éclairer*. Je voudrois » pouvoir peindre ce moment qui me » ſera toujours préſent.

« J'allois voir Diderot, alors priſon- » nier à Vincennes. J'avois dans ma

» poche un Mercure de France, que
» je me mis à feuilleter le long du che-
» min. Je tombe ſur la queſtion de
» l'Académie de Dijon qui a donné
» lieu à mon premier écrit.

» Si jamais quelque choſe a reſſemblé
» à une *inſpiration* ſubite, c'eſt le mou-
» vement qui ſe fit en moi à cette lec-
» ture. *Tout-à-coup* je me ſens l'eſprit
» ébloui de *mille lumieres*; des foules
» d'idées ſe préſentent à la fois; je me
» ſens *la tête priſe* par un étourdiſſe-
» ment ſemblable *à l'ivreſſe*; une vio-
» lente palpitation m'oppreſſe, ſouleve
» ma poitrine; ne pouvant plus reſpi-
» rer en marchant, je me laiſſe tom-
» ber ſous un des arbres de l'avenue,
» & j'y paſſe une demi-heure dans une
» telle *agitation*, qu'en me relevant,
» j'apperçus tout le devant de ma veſte
» mouillé de mes larmes, ſans avoir ſenti
» que j'en répandois.

» Oh! Monſieur, ſi j'avois pu écrire
» le quart de ce que j'ai vu & ſenti ſous
» cet arbre, avec quelle clarté j'aurois



» fait voir toutes les contradictions du
» système social ! avec quelle force
» j'aurois exposé tous les abus de nos
» institutions ! avec quelle simplicité
» j'aurois démontré que l'homme *est*
» *bon naturellement* , & que c'est par
» ces institutions seules que les hommes
» deviennent méchants.

» Tout ce que j'ai pu retenir de ces
» foules de grandes vérités, qui dans
» un quart-d'heure *m'illuminerent* sous
» cet arbre, a été foiblement épars
» dans les *trois principaux* de mes
» écrits, savoir ; ce premier discours ,
» celui sur l'inégalité, & le traité de
» l'éducation , lesquels trois ouvrages
» sont *inséparables* & forment ensemble
» un *même tout*. Tout le reste a été
» perdu.

» Voilà comment , lorsque j'y pensois
» le moins, je devins Auteur presque
» *malgré moi*. Il est aisé de concevoir
» comment l'attrait d'un premier succès,
» & les critiques *des barbouilleurs* me
» jetterent tout de bon dans la carriere.

» Avois je quelques talents pour écri-
» re ? Je ne ſais. Une vive perſuaſion
» m'a toujours tenu lieu d'éloquence,
» & j'ai toujours écrit lâchement & mal
» quand je n'ai pas été fortement per-
» ſuadé. Ainſi c'eſt peut-être un retour
» caché d'amour propre qui m'a ſi paſ-
» ſionnément attaché à la vérité, ou
» *à tout ce que j'ai pris pour elle.*

Cette même anecdote, Jean-Jacques la répete, preſque mot pour mot, dans pluſieurs de ſes écrits poſtérieurs à la lettre qui vient d'être citée, notamment dans celle à M. de Beaumont, du 18 Novembre 1762; dans ſes Dialogues compoſés en 1776, & dans ſes Rêveries du Promeneur Solitaire, écrites en 1778, peu de tems avant ſa mort.

T. VI. p. 6.

T. XI. p. 238. 445.

Tom. X.

Jean-Jacques eſt donc exactement & à la lettre, le Philoſophe *malgré lui. En un quart-d'heure, & comme par inſpiration ſubite*, il a vu, non-ſeulement la vraie route du bonheur, mais les principes, les preuves, les conſéquences, & tout l'enſemble de ſon ſyſ-

Tom. XI. p. 253. 238.

tême. A l'aſpect de *cette foule de grandes vérités*, *fortement* perſuadé qu'il lui eſt réſervé de *réformer* le genre humain, & d'opérer ſur la terre une grande *révolution*, « il prend la plume » pour dire aux hommes des choſes » *grandes*, *neuves*, *néceſſaires*. De la » vive effervefcence qui ſe fait alors » dans ſon ame, ſortent des étincelles » de genie qu'on voit briller dans ſes » écrits, durant dix ans de fievre & » de délire; car, c'eſt ainſi qu'il s'en » explique lui-même, & il ajoute que » les ames vulgaires ne voient dans ſes » productions que de l'éloquence & de » l'eſprit, tandis que celles qui habi- » tent *nos régions éthérées*, y recon- » noiſſent avec joie une des leurs.

En effet, à peine Jean-Jacques a-t-il eſſuyé ſes larmes & quitté l'arbre de Vincennes, qu'il donne dès la même année 1750, ſon Diſcours ſur l'abus des Arts, des Lettres & des Sciences; en 1754, le Diſcours ſur l'inégalité; en 1758, la Lettre ſur les Spectacles; en

1760, la Nouvelle Héloïse; en 1762, le Traité sur l'éducation, & le Contrat Social. Toutes ces productions se succedent avec une rapidité incroyable, & se répandent avec un succès qui ne l'est guere moins.

Ce n'est pas tout, il se determine à prêcher d'exemple, & vole en 1754, à Genève; là, renonçant à l'Eglise Catholique, il se reconcilie avec sa patrie, & avec la religion de ses peres, se retire, le 9 Avril 1756, à Montmorenci, déclare qu'il ne commence à vivre que depuis cette époque, imagine dans sa solitude *un autre univers, un nouveau monde moral, un véritable âge d'or, la terre couverte d'hommes simples, bons, sages & heureux.* T. XII. p. 172 & 253. Tom. X. 3e prom.

« A cette époque, une grande révo- » lution se fait en lui; il quitte le monde » & ses pompes, renonce à toute pa- » rure; plus d'épée, plus de montre, » plus de bas blancs, de dorures, de » coîffure; une perruque toute simple, Tom. VI. p. 87.

» un bon gros habit de drap. Il dé» racine de ſon cœur les convoitiſes » qui donnent du prix à tout ce qu'il » quitte, ſe met à copier de la muſique » à tant la page; ne borne pas ſa ré» forme aux choſes extérieures, ſe » compoſe une doctrine auſſi ſaine que » ſimple, qui fait craindre Dieu & ai» mer les hommes, qui ſans épicuréiſ» me ni cafardage, ne tend qu'au bon» heur du genre humain, telle à-peu» près que celle qu'il a conſignée dans » la profeſſion de foi du Vicaire Sa» voyard; ſe promet, à raiſon de cette » réforme, une vie heureuſe & tran» quille, le vrai bonheur, la paix in» térieure & extérieure ».

Mais, ô vanité des vanités! tout-à-coup Jean-Jacques ſe voit aſſailli de toutes parts. Ses écrits ſont condamnés, flétris, cenſurés à Paris, le 9 Juin 1762; il eſt lui-même décreté de priſe-de-corps, obligé de quitter ſa ſolitude & de fuir hors de France. Genève, ſa patrie, le traite avec plus de rigueur

encore ; errant de pays en pays, il est presque lapidé à Moitiers-Travers. En-vain pour se justifier, adresse-t-il au public sa Lettre contre Monseigneur l'Archevêque de Paris, & ses neufs Lettres de la Montagne. Tous ses efforts sont inutiles ; on persiste à le juger coupable ; ne trouvant d'asyle nulle part, il est réduit à demander qu'on l'enferme, & ne pouvant obtenir cette faveur, il prend le parti de se retirer en Angleterre, sous la sauve-garde & dans la compagnie du Docteur Hume. Là, pour comble de disgrace, il se brouille avec ce Philosophe, & n'éprouve, pendant son séjour dans cette Isle, que chagrins, dégoûts, mortifications & mépris.

Ce n'est pas que durant le cours de cet orage, il n'ait vu luire quelques rayons d'espérance. En 1764, Paoli, Général de la nation Corse, lui fait demander *une bonne législation*, le fait prier d'être *le Législateur des Corses.* La négociation s'entame par l'entre-

T. XII. p. 413.

miſe d'un Officier de diſtinction. L'eſpoir de contribuer au bonheur d'un peuple dont Jean-Jacques avoit dit du bien dans ſon Contrat ſocial, *lui eleve l'ame & le tranſporte.* Il trace auſſitôt le plan d'un ſyſtême politique, proteſte qu'il ne ſera plus occupé que de la Corſe, projette même de paſſer dans cette Iſle & de s'y établir. Tout étoit diſpoſé pour le départ, lorſqu'il apprend que les Troupes Françoiſes ſont entrées dans la Corſe & en ont pris poſſeſſion. A cette triſte nouvelle la correſpondance ceſſe, les flatteuſes eſpérances du futur Légiſlateur s'évanouiſſent.

Tom. I. p.417 538. Vers l'an 1772, on propoſe à Jean-Jacques *une refonte* du gouvernement de Pologne. Il s'y livre avec la plus grande ardeur. Il compoſe à cette occaſion un grand ouvrage intitulé : *Conſidérations ſur le Gouvernement de Pologne & ſur ſa réformation, projettée par Jean-Jacques Rouſſeau.* Il y renouvelle les mêmes principes qu'il

avoit établi en 1762 dans le Contrat ſocial, & conclut cet écrit par ces paroles remarquables. « Peut-être tout » ceci n'eſt-il qu'*un tas de chimeres*; » mais voilà mes idées. Ce n'eſt pas ma » faute ſi elles reſſemblent ſi peu à celles » des autres hommes. » Ce travail, au reſte, n'a eu aucune ſuite ni pour la Pologne, ni pour ſon réformateur.

« Enfin, le malheureux Jean-Jac- » ques ſans appui, ſans défenſeur ſur » la terre, outragé, moqué, diffamé, » trahi de toute une génération, chargé » depuis quinze ans de traitements » pires que la mort, & d'indignités » inouies juſqu'ici parmi les humains, » imagine de faire paſſer au Roi ſa juſtification; compoſe à cet effet un gros volume intitulé *Rouſſeau juge de Jean-Jacques*, en trois Dialogues qui forment le onzieme volume de ſa collection; il ſe met en tête d'aller lui-même le placer, le 24 Février 1776, ſur le grand autel du chœur de Notre-Dame, eſpérant que l'éclat d'une démarche

Tom. XI. p. 443.

aussi solemnelle feroit parvenir son manuscrit jusques sous les yeux du Roi ; *ce qui étoit*, dit-il, *tout ce que j'avois à desirer de plus favorable*. La tentative ne réussit pas. Alors confus, désespéré, hors de lui-même, il prend le parti de se livrer uniquement à la Providence, de ne plus s'occuper que de botanique & de promenades champêtres, & de se séquestrer de tout le genre humain : de-là sa retraite à Ermenonville, de-là *ses Rêveries du promeneur solitaire*, suivies bientôt après de sa mort, arrivée le quatre Juillet 1778, à l'âge de 66 ans. Après avoir tant écrit sur la route du bonheur, il meurt le plus malheureux des hommes.

Passons maintenant à M. Gebelin, donnons l'Analyse de ses ouvrages. Ces deux écrivains ont plus de rapport entr'eux qu'on ne l'a imaginé jusqu'à présent.



ANALYSE

DES OUVRAGES

DE M. COURT DE GEBELIN.

M. Court de Gebelin a donné, depuis 1773 jusqu'en 1782, neufs volumes *in*-4° intitulés : *Le Monde primitif analysé & comparé avec le Monde moderne, ou Recherches sur les antiquités du Monde.* Tom. I, plan gén. p. 7.

Il a de plus publié, en 1783, une Lettre à ses Souscripteurs sur sa guérison par le Magnétisme animal, dans laquelle il prétend que la découverte de M. Mesmer *tient aux tems primitifs.* Lett. p. 44.

Le Monde primitif est divisé en deux parties. Dans la premiere, l'auteur « considere le Monde primitif relativement *aux mots*, & se propose, après » avoir recherché l'*origine* du langage Tom. I. plan gén. p. 7.

» & de l'écriture, de donner une Grammaire universelle, un Dictionnaire de la langue primitive, quatre Dictionnaires des langues latine, françoise, grecque & hébraïque, avec un Dictionnaire étymologique des noms propres, de lieux, &c. & une Bibliotheque ou notice des auteurs qui ont traité de ces objets ».

P. 65. Dans la seconde partie, il envisage le Monde primitif relativement *aux choses*, & la divise en deux branches ; savoir, « *l'Antiquité allégorique* & *l'Antiquité historique*. Sur l'Antiquité allégorique il explique, 1° le Génie symbolique de l'antiquité ; 2° sa Mytologie & ses Fables sacrées ; 3° les Cosmogonies & Théogonies de tous les Peuples ; 4° les Peintures sacrées de l'antiquité, ses Emblêmes, son Blason, ses Symboles ; 5° la Doctrine symbolique des nombres & comment la Doctrine de Pythagore, celle de Platon, la cabale des Juifs, &c. en sont sorties ; 6° il annonce en outre

» un Dictionnaire hyerogliphique de
» l'Antiquité avec ses, figures.

» Par rapport à l'*Antiquité histori-* P. 76.
» *que*, persuadé que l'Histoire ne con-
» siste pas à raconter de simples faits,
» mais à juger les faits par des *princi-*
» *pes antérieurs & certains* ; il exami-
» ne, 1° la Géographie du Monde pri-
» mitif; 2° sa Chronologie ; 3° ses Tra-
» ditions ou son Histoire ; 4° ses Usa-
» ges ou ses Mœurs ; 5° ses Dogmes ;
» 6° ses Loix agricoles ; 7° son Calen-
» drier, ses Fêtes & son Astronomie ;
» 8° ses Arts, tels que sa Poésie, sa
» Peinture, sa Sculpture, sa Musique,
» &c. »

Telle est la division générale que M. Gebelin fait de son Monde primitif. Sur quoi il est bon d'observer ; 1° qu'il s'en faut beaucoup que ce plan soit exactement rempli dans les neufs volumes que cet Ecrivain nous a laissés. Vingt volumes de plus n'auroient pas été suffisants pour terminer *ce qui lui restoit à faire* ; 2° il n'a pas suivi dans

la diſtribution de ſes neufs volumes l'ordre qu'il vient d'annoncer. Il entremêle, avec une confuſion qui paroît réfléchie, toutes ſortes de matieres, & croit

T. VIII. vue gén. p. 28. s'en juſtifier, en diſant « qu'il n'auroit » pas intéreſſé ſes lecteurs, s'il avoit » commencé par le Dictionnaire primitif, » & que, d'ailleurs, il a voulu partir » du connu pour arriver de conſéquen- » ce en conſéquence à l'inconnu, qui ſe » trouve ainſi démontré au moment » où on parvient juſqu'à lui. Il faut » encore remarquer que le Monde » primitif, quel qu'immenſe qu'il ſoit » dans ſes détails, eſt néanmoins, com-

P. 70. » me le dit M. Gebelin, un tout étroi- » tement lié, poſé ſur des principes » très-ſimples, dans le plus petit nom-

Tom. I. plan gén. p. 95. » bre poſſible; que même on y trouve » par-tout *l'unité* dans le principe, & » la *diverſité* la plus grande dans les

P. 93. » conſéquences ».

En effet, M. Gebelin ne ſe propoſe qu'un ſeul but, qui eſt de montrer aux hommes la vraie route du bonheur.

Il

Il s'en explique clairement dans toutes les parties de ſon ouvrage. Je me contente de deux ou trois textes très-précis. « En ramenant, dit-il, par nos » recherches les connoiſſances humai-» nes aux *beſoins* des hommes & à » *l'ordre naturel* qui décide impérieuſe-» ment du ſort des peuples, ils y ap-» perçoivent *la vraie route* de leur fé-» licité, *la ſource du bonheur*, la regle » de leur conduite, les vrais principes » de la félicité publique, la baſe im-» muable de la proſpérité des Etats ».

Ailleurs il ajoute : » Puiſſent ces re-» cherches être agréables à nos lec-» teurs ! Heureux nous-mêmes, *ſi en* » *amuſant* nos contemporains, nous » pouvons leur devenir utiles, en fixant » leurs idées ſur des vérités d'une » toute autre importance que la con-» noiſſance de l'antiquité & de ſes al-» légories, ſi nous pouvons les rap-» procher de leur véritable but, qui » eſt la connoiſſance *de l'ordre* qui pré-» ſide *au bonheur* des peuples, & celle

Tom. I. gen. all. p. 161.

» des moyens propres à le faire fleurir ».

Rien de plus formel : dans tout ce que M. Gebelin dit ſur les Allégories, les Antiquités, les Origines, les Etymologies, les Mythologies, les Langues, &c. il ſe propoſe d'*amuſer* ſes lecteurs, il cherche à les *inſtruire*; mais *ſon véritable but* eſt de leur faire connoître l'*ordre*, qui ſeul peut conduire *au bonheur*.

Tom. I. plan gén. p. 93. Il ne ſe borne pas même au bonheur des individus, il travaille pour la proſpérité des Empires & de ceux qui les gouvernent, il veut fixer à jamais la baſe immuable de leur proſpérité. « En » ramenant tout à l'ordre & aux be- » ſoins, on verra, dit-il, s'élever ſur » une baſe immuable cette proſpérité » des Etats, qu'on s'imaginoit ſi mal » à propos être aſſujettie irrévocable- » ment aux viciſſitudes humaines, & » dépérir néceſſairement après être » parvenue au plus haut degré de la » grandeur & de la gloire; préjugé » auſſi vain, auſſi abſurde & plus per-

» nicieux encore qu'aucun de ceux
» que nous combattons dans ces re-
» cherches. Les Nations ne ſeront plus
» expoſées à être effacées de deſſus la
» face de la terre ».

Le vrai but de M. Gebelin eſt donc de tracer, pour les Rois & pour les Sujets, une route qui les fixe à jamais dans la poſition la plus heureuſe. Auſſi ne regarde-t-il pas ſon Monde Primitif comme un ouvrage de *ſimple curioſité*. P. 91.
« Non ; c'eſt *un écrit inſtructif*, c'eſt une
» tâche à laquelle il eſt appellé par la
» Providence, c'eſt un monument qu'il
» éleve pour la conſolation de tous les
» hommes, ſes freres & ſes amis ; il ſe
» croiroit coupable envers la Providen-
» ce, envers ſes ſemblables, envers *le* T. VIII.
» *grand ordre*, s'il ſe relâchoit un ſeul vue gén. P. 58. 19.
» inſtant dans ſon travail. Si l'humanité 52. 68.
» entiere a paru, dès ſon début, jetter ſur T. VIII. p. 581.
» lui un regard ſecourable, c'eſt qu'elle
» a deviné ſes intentions ; en un mot,
» après avoir élevé un pareil monu-

» ment, il s'endormira avec confiance » dans le ſein de ſes peres ».

T. VIII. p. 581. M. Gebelin va encore plus loin : « il » déclare, il eſt convaincu qu'il a *une* » *miſſion* particuliere pour éclairer le » genre humain à travers les brouil- » lards des Allégories, des Antiqui- » tés, des Origines, des Fictions, & » pour le ramener au ſimple, aux voies » de la nature, hors deſquelles les » hommes tenterent toujours de mar- » cher & toujours à leur dommage ».

Mais en quoi M. Gebelin fait-il conſiſter la route du bonheur? Il la ré- T. VIII. vue gén. p. 19. duit à ces deux mots, *ordre* & *beſoin*. Auſſi dans les paſſages qui viennent d'être cités, a-t-il ſoin de ramener toutes ſes recherches, *à l'ordre* & *au beſoin*; c'eſt-à-dire, à l'attention que les hommes doivent avoir de choiſir, ſous la direction du grand ordre, *les moyens les plus propres à pourvoir au beſoin phyſique de l'humanité*; car, c'eſt dans l'*obéiſſance* à *ce grand ordre* que conſiſte

uniquement la route du bonheur. Elle est le seul moyen qui soit donné aux hommes pour s'élever au-dessus de leur état primitif, pour arriver à la plus grande perfection physique & morale. En un mot l'obéissance à l'ordre, au grand ordre, est l'unique principe de M. Gebelin, « la seule route du » bonheur, *hors de laquelle n'est de* » *droit & de gauche que desordre, con-* » *fusion, anarchie & chaos, & sans* » *laquelle point de salut* ».

De-là, les éloges pompeux qu'il fait de l'ordre, du grand ordre dans toutes les pages de son Monde Primitif. Selon lui, « c'est le grand ordre qui » dirige tout d'une maniere aussi ad- » mirable que constante. Le grand or- » dre regle tout, amene tout, hors » de lui rien n'est bien. Le grand ordre » est établi par la Providence pour » diriger l'homme dans le choix des » moyens les plus propres à pourvoir » à ses besoins. L'*ordre* & *le besoin* ont » développé dès les premiers instants

Tom. I. gen. all. p. 157. 158. 159.

P. 98.

T. III. p. 280.

» le germe de tous les talents, de tous
» les arts, de toutes les connoiſſances.
» Le grand ordre harmonique peut ſeul
» conduire les hommes, &c., &c. »

T. VIII. vue gén. d. 19. De-là, ſes vœux ardents pour le rétabliſſement de l'ordre. « Qu'on rentre dans l'ordre, dit-il, la paix, l'abondance, la juſtice, le bonheur reviendront conſoler & réjouir l'Univers. Que l'humanité ſera heureuſe lorſque l'ordre ſera rétabli ! Qu'on ſera fier d'être homme ! Puiſſe ma Patrie, puiſſe l'Empire magnanime des lys contribuer au retour de l'ordre, en donner le premier exemple à l'Univers ! Heureux moi-même, ſi je puis affoiblir les préjugés terribles qui empêchent les peuples d'être ſenſibles à la voix des hérauts de l'ordre & de la félicité publique » !

De-là enfin, cette ſuperbe & magnifique deſcription de l'ordre, que M. Gebelin exprime dans des termes un peu énigmatiques, mais qui s'éclairciront par la ſuite.

« Il exiſte un ordre éternel & immuable qui unit le ciel & la terre, » le corps & l'ame, la vie phyſique & » la vie morale ; les hommes, les ſociétés, les empires, les générations » qui paſſent, celles qui exiſtent, celles » qui arrivent ; qui ſe fait connoître » par une ſeule parole, par un ſeul » langage, par une ſeule eſpece de » gouvernement, par une ſeule religion, par un ſeul culte, par une ſeule » conduite ; hors de laquelle de droite » & de gauche n'eſt que déſordre, confuſion, anarchie & chaos, ſans laquelle rien ne s'explique, & avec » laquelle tous les tems, tous les langages, toutes les allégories, tous les » faits ſe développent, ſe caſent, s'expliquent avec une certitude & une » évidence irréſiſtibles, dignes de la lumiere éternelle ſans laquelle il n'y a » point de vérité, & qui eſt elle-même » la vérité faite pour tous les hommes, » & ſans laquelle point de ſalut». P. 19.

Pour développer le ſyſtême du grand

ordre & ſon influence immenſe ſur le bonheur du genre humain, M. Gebelin enviſage d'abord l'homme en lui-même & dans ſon état primitif.

T. VIII. p.570.573. 578. « L'homme ſous ce rapport eſt, ſelon » lui, une *creature privilegiee*, pourvue » d'un inſtinct *perfectible*, *ſuſceptible* » *de perfectibilite*. Cet inſtinct n'eſt mis » en activité que par le beſoin phyſi- » que toujours preſſant, toujours re- » naiſſant; parce que Dieu veut que » la création phyſique & ſes reſſorts » devant être le moyen de la perfec- » tibilité de l'homme, l'inſtinct primi- » tif ſoit mis en œuvre par les néceſ- » ſités phyſiques, & ne puiſſe ſe per- » fectionner, devenir induſtrie, parve- » nir à l'intelligence, s'élever à la plus » grande perfection phyſique & morale, » que par *le beſoin* ».

Tom. I. plan gén. p.78. Le beſoin phyſique eſt donc le vrai, l'unique reſſort de notre eſpece, le premier mobile, le ſeul principe de toutes les opérations humaines. *Tout eſt né du beſoin.* « C'eſt le premier germe,

» placé par le Créateur au-dedans de
» nous avec une telle force, qu'il nous
» eſt impoſſible de nous y refuſer ».

Indépendamment de l'inſtinct primitif & du beſoin phyſique qui ſont *dans l'homme*, qui lui ſont *intérieurs*, » la Providence a placé *autour de lui*, » avec une profuſion admirable, toutes » les reſſources, tous les moyens néceſſaires pour la ſatisfaction pleine & » entiere de tous ſes beſoins. Au milieu des richeſſes de la nature, de » cette multitude immenſe d'êtres phyſiques deſtinés à ſatisfaire ſes beſoins, » l'homme peut choiſir & peut *ſe tromper dans ſon choix*; il peut par indolence, ou autrement, ſe contenter des » productions ſpontanées de la terre, » de la chaſſe, de la pêche, en un » mot, il peut choiſir les moyens les » moins propres à pourvoir aux beſoins » de l'humanité. Ce qui feroit pour » l'eſpèce humaine d'un préjudice infini, parce qu'alors elle ne feroit » preſque en rien ſupérieure au reſte

P. 3. 5.

Tom. I. all. ori. p. 36.

» des animaux ; elle ne feroit que vé-
» géter, l'homme ne feroit qu'un ani-
» mal féroce de plus fur la terre ».

Tom. I. plan. gén. p. 80. Dans la vue de prévenir ce malheur, & d'en empêcher les fuites funeftes, » Dieu, qui veut le bonheur du genre » humain, a établi dans l'univers *un* » *ordre naturel*, au moyen duquel » l'homme confidérant ce qui eft au- » tour de lui, connoît à l'inftant *la* » *route* qu'il doit tenir pour tendre à » fa perfection & à *fon bonheur*; un or- » dre admirable, *un grand ordre* deftiné » à diriger l'efpece humaine dans le » choix des moyens les plus propres à » pourvoir à fes befoins.

T. VIII. p. 107. Non-feulement la Providence a établi ce grand ordre pour fournir aux hommes un modele qu'ils puiffent imiter, » elle a encore pris foin de le met- » tre fous leurs yeux, de le leur mani- » fefter, de les y ramener de tems à » autre, de le préfenter dans toute fa » beauté & avec fes développemens, » auffi majeftueux que confolants.

Tom. I. plan. gén. p. 80.

Voilà ce qu'eſt l'eſpece humaine exactement analyſée. Voilà quelles ſont *ſes reſſources.* Elle eſt pourvue d'un *inſtinct* perfectible, & d'un grand nombre de *beſoins*, toujours preſſans, toujours renaiſſans, qui forcent l'inſtinct d'agir, qui le mettent néceſſairement en jeu, en mouvement, en activité ; elle a de plus ſous les yeux une multitude infinie d'êtres phyſiques, ſuffiſans pour remplir tous ſes beſoins; &, ce qui eſt incomparablement plus précieux, elle voit regner parmi tous les êtres un ordre admirable, un ordre bienfaiſant, un grand ordre, dont la toute-puiſſance divine fait ſeule tous les frais.

T. VIII. p. 572.

Or, cela poſé, n'eſt-il pas évident que ſi l'homme, ainſi conſtitué, obſerve, compare, rapproche les êtres phyſiques qui l'environnent; s'il conſulte & imite la nature, s'il prend pour modele le grand ordre qui préſide à la nature, s'il écoute & ſuit ſes leçons, n'eſt-il pas évident qu'alors l'inſtinct

Tom. I. plan gén. p. 4.

P. 79. perfectible par sa nature se perfectionnera réellement; que le goût pour la perfection, dont la Providence a fait présent aux hommes en les rendant susceptibles de perfectibilité, se développera; que l'homme saisira avec une rapidité incroyable les moyens les plus propres à pourvoir à ses besoins, qu'il s'élevera sans cesse au-dessus de son état primitif; » fera dès les premiers instans les pas les plus rapides vers sa » perfection physique & morale; y » procédera sans peine, sans gêne, par » l'impulsion du sentiment; se montrera ce qu'il est, très-supérieur aux » autres êtres, à tous les animaux; qu'il » sera conduit à tous les arts, à toutes » les connoissances, par la route la » plus prompte & la plus sûre, par le » besoin sous la direction du grand » ordre »?

T. VIII. vue gén. p. 24.

T. VIII. p. 573. N'est il pas également évident que si l'homme ne consulte pas la nature, s'il n'obéit pas au grand ordre pour satisfaire à tous ses besoins, » alors l'hom-

» me n'eſt plus qu'un être iſolé, dé-
» pourvu de tout, en proie à ſes be-
» ſoins, une brute craintive & farou-
» che? Alors l'inſtinct ne ſe perfectionne
» pas; le goût pour la perfection ne ſe
» développe pas; jamais l'eſpece hu- Tom. I.
» maine ne connoîtra cette abondance, all. or. p.
» qui eſt la ſource des peuples & la 36.
» force des empires; les ſociétés hu-
» maines ne feront que végéter, ne
» formeront que des peuplades peu
» nombreuſes, toujours pauvres &
» ſans force.

Il eſt donc démontré que dans notre eſpece, tout ſe réduit, tout ſe ramene *à l'ordre* & *au beſoin*; au beſoin comme principe, cauſe, mobile unique, à l'ordre comme directeur & modele de toutes les opérations humaines. Sans le beſoin, l'homme n'agiroit pas; il n'auroit ni reſſort ni activité. Sans l'ordre, ſans l'obéiſſance au grand ordre, il agiroit mal; il n'y auroit ſur la terre que mal phyſique & mal moral. » Car il T. VIII.
» eſt certain que de la nature bien ou p. 570.

» ou mal obſervée, de l'obéiſſance ou » de la déſobéiſſance au grand ordre, » réſultent néceſſairement le bien & le » mal phyſique, ſource & principe du « bien & du mal moral ».

Concluons que l'obéiſſance au grand ordre eſt la ſeule route de la perfection & du bonheur, & que la déſobéiſſance eſt inévitablement la route de la dépravation, de l'ignorance & de la miſere.

Il eſt vrai, que dans cet enchaînement d'idées ſur la nature de l'eſpece humaine & ſur la conſtitution de l'homme primitif, on ne voit rien de ſpirituel. Tout au contraire eſt phyſique. *Inſtinct primitif, beſoin, grand ordre*; tout rentre dans la ſphere des choſes matérielles. Tout eſt matiere & reſſort purement méchanique.

M. Gebelin n'en diſconvient pas; mais loin de s'effrayer de cette difficulté, il nous raſſure en diſant, 1° » que les » hommes du monde primitif méconnoiſſoient toute diſcuſſion métaphyſi-

Tom. I. plan gén. p. 68.

» que, n'avoient ni la volonté ni le
» tems de s'y livrer; la connoiſſance
» exacte qu'ils avoient de l'ordre leur
» rendant toute diſcuſſion inutile à cet
» égard. 2° Que ſur la nature de l'ame, Tom. III. diſc. prél. p. 6.
» & en quoi l'homme differe des ani-
» maux, il s'en rapporte au *Docteur*
» *Queſnay*, Philoſophe profond, qui
» traite cette queſtion dans ſon Econo-
» mie animale, ouvrage trop peu con-
» nu malgré ſa célébrité. 3° Que d'ail- T. VIII. vue gén. p. 27. 19. &c.
» leurs ſes principes ſont ſi clairs, qu'a-
» vec eux, il eſt invulnérable, comme
» Achille; que ces principes reſſem-
» blent à ces rocs contre leſquels vien-
» nent ſe briſer les vagues de la mer;
» qu'il répandent le plus grand jour ſur
» les objets qu'on croyoit les plus obſ-
» curs, les moins explicables; qu'il
» eſt plus digne des Sçavans de s'en
» pénétrer, que de chercher à les ren-
» verſer; que le tems n'eſt pas loin où
» l'on ſera fort étonné qu'il ait été dans
» le cas de prouver la vérité de ces
» principes; qu'en un mot, ſi l'on ne

remonte à un principe antérieur & certain, tel qu'eſt l'ordre & le beſoin, tout, dans l'eſpece humaine, devient incompréhenſible » au lieu qu'avec ce » principe unique, tout ſe caſe, tout » ſe lie, tout s'explique avec une certi» tude & une évidence irréſiſtibles.

Tom. I. plan gén. p. 95.

» 4° Que la rapidité de ſa marche, la » multitude de ſes découvertes, l'har» monie qui regne entre toutes les » parties de ſes recherches, quelque » diſparates qu'elles paroiſſent, la ma» niere dont elles s'appuient mutuelle» ment, la facilité avec laquelle le » lecteur les ſuit à travers les recher» ches les plus capables d'effrayer, » l'attrait qu'il y trouve, la ſatisfac» tion qu'il goûte à la vue du ſpecta» cle qu'elles lui offrent, ſon deſir » que ſes explications ſoient vraies, » lors même qu'il craint le plus de ſe » faire illuſion, toutes ces conſidéra» tions réunies le tranquiliſent ſur la » certitude du ſuccès, & lui perſuadent » qu'il eſt dans le chemin du vrai.

5°

5° Mais ce qui raſſure entièrement M. Gebelin ſur la ſolidité de ſon grand principe, c'eſt ſa prodigieuſe fécondité. P. 3. Il le juge *auſſi fécond que ſolide*. Il trouve dans l'ordre & le beſoin, dans » l'obéiſſance au grand ordre, une P. 95. » ſource inépuiſable de conſéquences » qui s'étendent ſans ceſſe, & devien- » nent toujours plus nombreuſes & plus » intéreſſantes ».

Il faut en effet en convenir; lorſqu'on ſuit avec attention l'Ouvrage de M. Gebelin, on apperçoit aiſément que par le ſeul principe de l'obéiſſance au grand ordre, il explique tout, il rend raiſon de tout, il développe la cauſe & l'origine de tout; & cela ſans avoir recours, ni au haſard, ni au caprice, ni aux conventions humaines, ni à aucune autre cauſe intermédiaire.

Avec cet unique principe, il embraſſe l'hiſtoire du genre humain, toutes les parties, toutes les diviſions de cette grande Hiſtoire, celle du Monde

primitif, celle du Monde moderne, celle du Monde actuel. Il démontre, ou du moins prétend démontrer, que le Monde primitif a été bon & heureux à raiſon de ſon obéiſſance ; que le Monde moderne a été malheureux, dépravé, par ſa déſobéiſſance ; & que le Monde actuel eſt prêt à rentrer dans la route du bonheur, parce qu'il ſe diſpoſe à rentrer dans celle de l'obéiſſance au grand ordre. Suivons ces trois époques, & commençons par le Monde primitif.

I.

Monde Primitif.

» Perſuadé que pour l'hiſtoire des » tems primitifs, l'inſpection des mo- » numens ſeuls eſt un mauvais guide, » parce que ces monumens nous mon- » trent à la vérité ce que les hommes » des premiers ſiecles ont fait, mais ne » nous éclairent pas ſur les motifs » qui les ont dirigés, M. Gebelin s'a-

Tom. I. plan gén. p. 3. 6.

» dresse à la nature dont les réponses, » dit-il, dès qu'on l'interroge, sont net- » tes, précises, innombrables. La na- » ture, toujours la même, est donc le fil » incorruptible qui le conduit dans la » route droite & facile, qu'il propose » à ses Lecteurs de parcourir avec » lui.

» Or la nature lui apprend que le » monde primitif s'est élevé au plus » haut dégré de gloire & de splen- » deur, par son obéissance aux loix » de l'ordre ; que le genre humain » s'est répandu sur la surface de la » terre, par les effets nécessaires de cette » obéissance ; qu'il s'est ensuite divisé » en plusieurs peuples & en plusieurs » langues, dont les uns ont continué » de se perfectionner, tandis que les » connoissances primitives se sont alté- » rées chez les autres, par une suite » naturelle de leur conduite opposée ; » que le monde primitif fut entierement » fondé sur la nature & sur l'ordre gé- » néral qui gouverne toutes choses,

P. 80.

» sans lequel rien ne peut subsister, & » auquel devra nécessairement revenir » tout gouvernement qui voudra prospérer ; que pendant la durée du » monde primitif, qui fut le siecle d'or, » l'Empire d'Astrée & de la justice, les » nations se multiplierent, les sciences » naquirent & se propagerent, les » peuples furent heureux; qu'enfin tous » les Peuples anciens, Chinois, Indiens, Egyptiens, Perses, Chaldéens, » &c. ne sont devenus florissans qu'autant qu'ils ont été attentifs à la voix » de l'ordre, & dociles à ses leçons; » qu'aucun législateur n'a été utile à » ses contemporains qu'autant qu'il a » connu l'ordre, & qu'il a su en rapprocher ses loix ».

T. VIII. vue gén. p. 59. 67.

De ces vues générales, puisées dans la nature, M. Gebelin descend dans les plus grands détails sur le monde primitif, & prétend expliquer, conformément à son plan, *les mots* & *les choses*, les langues & les faits; c'est-à-dire, 1° toutes les origines sans exception,

2° toutes les antiquités allégoriques, 3° toutes les antiquités historiques. Suivons-le dans ces détails, qui sont aussi curieux qu'intéressans.

1° Prenons d'abord avec lui le genre humain *au berceau*; représentons-nous les premiers hommes sortant des mains du Créateur, pourvus d'un instinct perfectible, pressés par des besoins toujours renaissans, répandus dans les forêts à quelque distance les uns des autres : n'est-il pas évident qu'ayant sous les yeux le grand ordre de la nature, attentifs à sa voix, ils dûrent se mettre en mouvement & en activité pour chercher de quoi satisfaire à leurs besoins; qu'après quelques courses, convaincus de leur *insuffisance individuelle* pour la satisfaction de ces besoins, ils dûrent se rencontrer, se rapprocher, se réunir? « Que feroient, demande M. » Gebelin, ceux qui se trouveroient pla- » cés dans des circonstances pareilles? » Qu'eussions-nous fait alors? Ce que » nous supposons que nous ferions, est

Tom. I. plan gén. p. 4.

P. 90.

» précisément ce qu'ils firent en effet, parce qu'ils le firent & que nous » le ferions nécessairement. Ce fut donc » l'insuffisance individuelle qui réunit les » hommes. De-là l'origine de la so- » ciété ».

T. VIII. p. 571. La société elle-même produisit dans ces premiers hommes une autre révolution infiniment avantageuse. Elle fit que leur instinct, qui n'étoit qu'*industrie d'abord*, devint intelligence, que l'ac- » tion qui n'étoit qu'*animale* devint so- » ciale, que l'homme devint par son » intérêt présent & journalier, le com- » pagnon & l'ami de ses semblables ».

Tom. I. plan gén. p. 4. 6. La société une fois établie ne dut-elle pas faire sentir aux hommes, « la » nécessité de faire connoître les besoins » individuels, & d'indiquer les moyens » d'assistance, qui pouvoient ou af- » foiblir ou faire cesser ces besoins?

P. 4. » De-là une langue primitive ; & de » la formation de cette langue la né- » cessité qu'elle se soit transmise d'âge « en âge, & qu'elle se soit conservée

» toute entiere, malgré la ſéparation
» des peuples & leurs migrations.

» De-là pareillement l'origine de la » Grammaire, de la langue figurée, » du langage allégorique, de la ſcience » étymologique, de l'écriture qui peint » aux yeux ce que le langage peint à » l'oreille, enfin de tout ce qui eſt re- » latif aux mots.

» Le langage articulé fut donc l'effet » naturel de l'organiſation de l'inſtru- » ment vocal. Dès le premier moment, » les hommes prononcerent tous les » mots primitifs, repréſentatifs par » leur nature des objets des ſenſations » & des idées. Ainſi, remarque M. » Gebelin, dès qu'il y eut deux per- » ſonnes ſur la terre, elles purent » parler, & elles le firent en effet ; il » ne fallut pour cela aucun effort, au- » cun travail. On n'attendit pas les re- » gles du mouvement pour ſe mouvoir » & marcher : on marcha parce qu'il » le falloit, & parce qu'on étoit fait » pour marcher. De même l'homme en- P. 10.

» traîné par l'impétuoſité du ſentiment, » ouvrit la bouche, & il rendit des » ſons articulés. Ces ſons articulés pei- » gnirent ſes ſentiments. Sa compagne » l'entendit, elle lui répondit, & il » l'entendit à ſon tour ; & par cette » réciprocité de ſons, leurs ames ſe dé- » voilerent l'une à l'autre ».

Telle fut l'origine de la parole, de la
P. 11. langue primitive, & de toutes les langues qui ſont nées de la premiere. Tel eſt auſſi le principe dont part M. Gebelin, pour donner le développement de la Grammaire, des Dictionnaires ; & de tout ce qui compoſe la premiere partie de ſon monde primitif. « Cette langue, » dit M. Gebelin, forma une langue » complette, ſuffiſante pour devenir » la racine de tous les mots poſſibles, » capable de ſe prêter à tous les beſoins, » au développement de toutes les con- » noiſſances, à toutes les idées ; de » ſorte qu'à tous égards nos langues mo- » dernes n'ont nulle ſupériorité ſur » celle-là ».

N'eſt-il pas également évident, continue M. Gebelin, « que les hommes réunis en ſociété, parlant la même langue, voyant leur foibleſſe individuelle changée en force & en grandeur, comprirent que le premier *droit* de toute ſociété étant de ſe conſerver, ſon premier *devoir* étoit de s'aſſurer la reproduction des ſubſiſtances? P. 90. T. VIII. p. 571.

De-là l'origine de l'agriculture, de cet art admirable qui diſtingue l'homme des autres êtres auſſi eſſentiellement que la parole. Alors on vit changer en campagnes fertiles, une terre couverte d'eaux & de forêts. On vit renaître ſans ceſſe les ſubſiſtances, naître des générations & des reproductions, qui ſe ſuccédèrent avec autant d'ordre que de continuité ». Tom. I. plan gén. p. 90.

Ces premiers hommes dûrent encore naturellement comprendre « que le *ſecond droit* d'une ſociété naiſſante étoit de tendre à ſon bonheur, que par conſéquent le ſecond de *ſes devoirs* étoit de rendre l'agriculture auſſi prof- T. VIII. p. 571. &c.

» pere, qu'il étoit possible, de faire pour » cet effet des avances annuelles primi- » tives & foncieres. De-là l'origine du » *produit net*, source unique de la pros- » périté des sociétés, principe fonda- » mental de toute la science économi- » que.

» Par l'agriculture & pour elle, » naquirent le commerce, la naviga- » tion, tous les arts utiles, l'art de » défricher les forêts, de dessecher les » marais, de faire la guerre aux ani- » maux destructeurs, d'arpenter les ter- » res, d'observer les astres, de diviser » les tems & les saisons, de composer » des calendriers, &c. De-là encore » tous les arts agréables, tels que la poé- » sie, le blason, les danses sacrées, la » musique, la peinture, l'architecture, » la sculpture, les chifres, qui tous fu- » rent l'effet naturel & nécessaire de » l'ordre & du besoin ».

Les premiers hommes allèrent encore plus loin. » Presque tous cultivateurs, » ils eurent nécessairement, en consé-

T. VIII. vue gén. p. 17.

» quence de leurs avances, de gros » fonds sur la terre & sous le ciel; ils » dûrent par conséquent flotter sans cesse » entre l'espérance & la crainte, les » deux grands mobiles naturels & insé- » parables de toute action raisonnée; » ils dûrent connoître les droits du ciel » sur eux, & leurs devoirs envers le » ciel, sentir le besoin continuel qu'ils » avoient d'un appui supérieur, d'un pro- » tecteur & d'un patron ».

De-là l'origine de la religion & du culte qui en est la suite: « Religion » primitive, essentiellement une & agri- » cole, qui reconnoissoit un Dieu su- » prême & qui l'honoroit dans le so- » leil, dans la lune, dans l'armée des » astres, ainsi que dans les éléments, » sur-tout dans le feu & dans les eaux; » culte pareillement agricole dont tou- » tes les fêtes étoient dirigées vers l'a- » griculture. Fêtes de reconnoissance » pour les biens que l'homme recevoit » de la Divinité, fêtes de prieres pour » implorer sa bénédiction sur les tra-

Essai d'hist. ori. p. 3.

Tom. I. génie all. p. 147.

» vaux de chaque ſaiſon, fêtes toutes
» relatives aux laboureurs, aux ſemail-
» les, aux prémices des fruits, aux
» moiſſons, aux vendanges, au re-
» pos qui chaque année interrompt le
» travail du laboureur. L'agriculture
» en effet eſt un art ſi pénible, qu'il
» devenoit eſſentiel, pour la proſpérité
» des nations, de relever la gloire de
» l'agriculteur à ſes propres yeux, de
» lui faire ſentir tout ce qu'il valoit
» & de lui rendre cette occupation
» douce & agréable par les fêtes, les
» ſpectacles & les plaiſirs dont on l'ac-
» compagnoit. C'eſt en ſa faveur que
» l'on fit entrer la danſe, la muſique
» & la poéſie dans les fêtes agricoles ».

A la ſuite des fêtes vinrent naturel-
T. VIII. lement les temples, les ſacrifices, les
p. 75 1.580. cérémonies, les hymnes, les cantiques, les danſes ſacrées, les proceſſions, l'inſtitution des prêtres, deſtinés à diriger tout ce qui concernoit la religion & le culte divin. « Ce fut alors qu'il
» s'ouvrit une heureuſe correſpondance

» entre le ciel & la terre ; que la di-
» vinité fut honorée ; que se resserrerent
» les nœuds si sacrés & si doux du ma-
» riage ; que l'instinct, qui n'étoit encore
» qu'intelligence, s'éleva *par le bien
» être*, jusqu'à la spiritualité, & que
» l'homme devint, par obéissance,
» amour & résignation, l'ami de Dieu.

» Les premiers hommes, sortis *véri-* T. VIII.
» *tablement hommes* de la main du vue gén. p. 16.
» Créateur, commencerent par vivre
» en famille & en société, d'où se for-
» merent avec le tems des états agrico-
» les, source de la splendeur des anciens
» empires. Ces sociétés & ces empires
» qui n'avoient qu'une seule langue,
» une seule écriture, une seule grammai-
» re, une seule religion, un seul culte,
» dûrent nécessairement être dirigés
» par un seul gouvernement, un seul
» code, une seule morale.

» Le gouvernement fut naturelle- T. VIII. p. 576.
» ment composé d'un seul Souverain,
» pere de la famille, de notables Con-
» seillers nés du Souverain, de grands

» propriétaires, de cultivateurs & de
» ſalariés. Dans cette eſpece de gou-
» vernement agricole, fondé ſur la na-
» ture, le Souverain n'ordonnoit rien,
» parce que tous les droits & tous
» les devoirs ſont preſcrits par la
» nature même. Il n'exerçoit la poli-
» ce que dans les villes, rendez-
» vous d'une population entaſſée, &
» non à la campagne, où la paix &
» le bonheur font la police la plus
» ſûre; il n'avoit beſoin, ni de plénipo-
» tentiaires, parce que ne faiſant la
» guerre qu'en cas de défenſe, il
» n'employoit que les geſtes de con-
» corde & d'équité, ſans jamais ſe
» diſpenſer des formalités; ni de trou-
» pes ſoldées, parce que ne ſe battant
» pas avec de l'argent, mais avec des
» hommes, il étoit chef de la milice,
» hommes d'élites, toujours diſponi-
» bles, prêts à ſe porter au premier
» ordre par-tout où la défenſe l'exi-
» geoit, &c.

Le Code primitif étoit également

agricole ; les loix qui le composoient l'étoient aussi. » Ce fut à ces loix que » les premieres sociétés furent redeva- » bles de leur prospérité & de leur » gloire ; selon ce Code, dont celui » qui subsiste encore chez les peuples » les plus anciens de l'Asie, n'est qu'une » descendance, les hommes dévoués à » l'agriculture tenoient dans la société » le rang parfaitement conforme à ce » qu'exigeoit *l'ordre naturel* ».

Tom. I. plan gén. p. 84.

Il en fut de même de la politique & de la morale de ces premiers tems. « La vraie base en étoit la nature ; elles » étoient parfaitement assorties au plan » & aux leçons de la nature. Elles » consistoient principalement à discerner » le bien & le mal physique, source & » principe du bien & mal moral, à rap- » procher les hommes, à leur faire con- » noître leurs droits, leurs devoirs, les » moyens de les remplir, à mettre sous » leurs yeux les vrais principes de la » science économique, les avantages de » l'amour universel, du support mutuel,

Lett. aux souſc. p. 16.

» du bien général, les funeſtes effets » de la guerre, le mépris & l'horreur » qu'on doit avoir pour les conquêtes » & les conquérants, &c.

Tom. I. génie all. p. 81.

» Enfin, ces premieres ſociétés encore » toutes neuves, & que rien ne lioit » par le préjugé, uniquement occu- » pées de pourvoir aux beſoins phy- » ſiques, dûrent naturellement obſer- » ver la nature, en étudier les phé- » nomenes, en combiner les différents » êtres ».

Lett. aux ſouſcrip. p. 16. 45. &c.

De-là l'origine des ſciences, & principalement de la phyſique, la plus belle & la plus intéreſſante de toutes les ſciences. » De-là les développements, » les principes généraux de la phyſi- » que ſur le feu, la lumiere, les cou- » leurs, la réproduction des êtres. De- » là les ſublimes découvertes de l'élec- » tricité & de ſon coup ſoudroyant, » ſi connue dans la haute antiquité, » tombée depuis dans l'oubli, retrou- » vée dans ce ſiecle & qu'on eſſaye

» d'employer

» d'employer à la guérison des mala-
» dies.

« De-là aussi la découverte plus pré-
» cieuse encore de ce fluide universel,
» de cet agent qui embrasse, pénetre,
» lie toutes les parties de l'univers,
» connu de nos jours sous le nom de
» *magnétisme animal*, au moyen du-
» quel tout se tient dans la nature;
» tous les êtres influent les uns sur les
» autres, suivant des loix constantes
» dont les anciens sages avoient une
» connoissance profonde, d'après la-
» quelle ils avoient élevé des systêmes
» infiniment utiles au genre humain.

» C'est par la connoissance de ces
» loix, qu'ils possédoient au degré le
» plus éminent la divination, l'art d'in-
» terpréter les songes, de consulter les
» tableaux sacrés, tous les secrets de
» l'astrologie judiciaire, dont, malgré les
» abus, on n'a jamais pu démontrer ni
» l'incertitude, ni l'inutilité.

» C'est par les mêmes connoissances T. VIII.
» que les Mages, les Hiérophantes, p. 97. 405.

» les Bramines, les Gymnoſophiſtes, les
» Druides, &c. ces compagnies ſi ré-
» vérées dans l'antiquité & ſur-tout
» dans l'Orient, dont les chefs étoient
» à la fois prêtres & rois, ſe vantoient
» d'opérer des merveilles avec des ver-
Lett. aux ſouſc. p. 46. » ges, des bâtons, des fleches; de faire
» éprouver de fortes ſenſations, d'oc-
» caſionner de la douleur, guérir les
» maladies par un ſimple attouchement,
» une ſimple direction de la main, un
» ſimple regard; de prolonger les jours,
» de les rendre auſſi longs & auſſi heu-
» reux qu'ils l'étoient dans les généra-
» tions primitives; en un mot, de pro-
» duire tant d'effets merveilleux, ſi
» vantés dans l'hiſtoire, mais auxquels
» on ne croit plus aujourd'hui, parce
» qu'on en a oublié l'origine, parce
» qu'on en ignore la cauſe, parce qu'on
» juge mal à propos qu'ils ne ſont ap-
» puyés que ſur l'ignorance, la crédu-
» lité & la ſuperſtition.

T. VIII. vue gén. p. 10. » Qu'on ne diſpute donc plus ſur les
» origines, remarque M. Gebelin; il

» eſt vrai que juſqu'à préſent les ſavants » n'ont rien ſu de poſitif ſur l'origine » des peuples & ſur celle des ſociétés ; » qu'ils ont ſoutenu, à cet égard, » avec la même vraiſemblance, le pour » & le contre ; qu'ils n'ont pas ſu un » mot de l'origine des langues, ne ſe » ſont pas même douté de l'origine de » la parole, encore moins de celle de » l'écriture, que toutes les origines ont P. 13.
» été abſolument ignorées. Mais grace » à notre *grand principe*, *tout eſt né* » *de l'ordre & du beſoin*, il eſt aujour-» d'hui démontré que rien n'a été l'effet » du haſard, que tout a ſa cauſe & ſa » raiſon » ; que le Monde Primitif, par ſon obéiſſance au grand ordre, a tout inventé, tout découvert ; que l'Etat ſocial, la Parole, la Langue primitive, l'Ecriture, l'Agriculture, ſon produit net, la Religion, le Culte, le Gouvernement politique, les Loix, la Morale, les Arts, les Sciences, tout, en un mot, eſt l'effet naturel & néceſſaire de l'attention que les premiers hommes

K 2

ont eue de consulter & d'imiter la nature, de saisir, sous la direction du grand ordre, les moyens les plus propres à pourvoir aux besoins de l'humanité.

2° M. Gebelin explique avec la même facilité les Antiquités & les Monuments du Monde primitf. L'ordre avec le besoin a produit tous ces Monuments. L'ordre avec le besoin suffit pour les expliquer.

Tom. I. génie all. p. 98. &c.

« N'est-il pas évident, en effet, que » les premieres sociétés ayant été uniquement occupées du soin de pourvoir à leurs besoins essentiels, les » Instituteurs de ces sociétés dûrent » naturellement leur donner des instructions relatives à ces besoins. Ces » instructions ne pouvoient encore rien » faire qui fût digne de l'histoire; & » d'ailleurs on étoit encore dans » le cycle allégorique ou mythologique des dieux & demi-dieux ou héros, lequel s'ouvre par le chaos & » finit par l'embrâsement de Troyes; » ces instructions furent donc nécessai-

» rement allégoriques. Rien n'eſt plus » dans la nature. Rien n'eſt plus con» forme à ce grand ordre qui dirige » tout, qui regle tout, qui amene tout. » Dans notre enfance, nos nourrices » forment notre eſprit & notre cœur » par des Contes & des Fables : de » même les peuples, encore enfants, » n'ont ni Philoſophes ni Hiſtoriens, » ils n'ont que des Poëtes & des Ro» manciers ».

La Fable a donc naturellement précédé l'Hiſtoire. Les monuments allégoriques ſont donc antérieurs aux monuments hiſtoriques. « C'eſt ainſi qu'en » ſuivant la nature, on n'eſt plus ex» poſé à confondre la Fable avec l'Hiſ» toire; & l'Hiſtoire, dégagée des Fables, » devient infiniment plus certaine.

Tom. I. plan gén. p. 65.

» D'où il réſulte que les fragments » de Sanchoniathon, d'Orphée, de » Linus, de Muſée, de Nonnus, de » Thimoetès, de Panphos, d'Eumolpe, » les Ecrits d'Héſiode & d'Homere, les » Coſmogonies, Théogonies, Mytho-

Tom. I. génie all. p. 72. &c.

» logies, les Fables ſacrées des anciens
» Egyptiens, Phéniciens, Athlantes,
» Chaldéens, Indiens, Chinois, Peu-
» ples du Nord, étant purement allé-
» goriques, ne contiennent que des fic-
» tions & des Fables charmantes, uti-
» les à tous les peuples, à tous les
» âges; que ces Allégories portent ſur
» les grands objets de la Nature, de
» la Morale & de la Religion; qu'elles
» ſont toutes relatives à l'Agriculture,
» cet art admirable, ſans lequel les
» hommes forcés de parcourir des fo-
» rêts immenſes pour trouver quelques
» chétifs aliments, ne ſeroient preſque
Tom. I. all. ori. p. 2. » en rien ſupérieurs aux animaux; que
» les guerres, chantées par ces hommes
» divins, ne ſont point des guerres de
» nation ou de particulier, mais les
« combats des éléments & de la na-
» ture, ceux du travail contre l'oiſive-
» té, de l'induſtrie contre l'indolence,
» de la vertu contre le vice; que tou-
» tes ces allégories n'ont rapport qu'à
» l'invention des Arts de premier be-

» ſoin ; Saturne eſt l'inventeur de l'A- Lett. à un anon. p.64.
» griculture, Mercure du Calendrier &
» de l'Aſtronomie, Hercule des Défri-
» chements & Deſſechements, les Dioſ-
» cures de la Navigation & du Com-
» merce, Poſeidon de la Pêche, Diane
» de la Chaſſe, Bacchus de la Ven-
» dange, Minerve des Manufactures &
» des Fabriques, Eſculape de la Mé-
» decine ; qu'il n'eſt rien, dans cet amas
» de fictions, qui ne ſoit fondé ſur les
» beſoins des hommes & ſur l'ordre
» qu'ils doivent ſuivre pour ſatisfaire
» à ces beſoins ».

On n'exigera pas, ſans doute, que nous ſuivions M. Gebelin dans l'explication de tous les anciens monuments qu'il dit être allégoriques. Sans entrer dans les détails, qu'il nous ſuffiſe d'avoir mis le Lecteur ſur la voie, en l'avertiſſant que cette partie du Monde Primitif, qui traite des *Antiquités allégoriques*, eſt inconteſtablement la plus curieuſe, la plus in-
» téreſſante & la mieux travaillée ; auſſi

l'Auteur convient-il de l'avoir principalement destinée à l'*amusement* de ses Contemporains. Qu'on lise son Plan général, ses Allégories orientales, le Génie allégorique des Anciens, on trouvera dans ces trois morceaux des développements très-ingénieux. On verra qu'il ne s'écarte jamais de son grand principe, *l'ordre & le besoin*, & qu'il explique toute cette classe d'antiquités par *nos besoins* & *nos ressources*.

3° L'explication des Monuments historiques, qui nous restent de l'Antiquité, ne coûte pas plus à M. Gebelin que celle des Monuments allégoriques. Il commence par retrancher du nombre de ces Monuments les matériaux informes qui nous viennent des Grecs & des Romains. « Ces peuples, T. VIII. vue gén. p. 56.
» dit-il, sont venus trop tard; ils n'ont » eu ni assez de critique, ni assez de » connoissance des langues pour éclair» cir l'Histoire Ancienne; dans leurs » écrits tout étonne l'imagination, & » rien n'y parle à la raison. On voit

» de grands empires ſans origine, de
» grandes révolutions ſans cauſes, de
» grandes connoiſſances ſans principes,
» ſans commencement; des armées in-
» nombrables ſans ſubſiſtances, des dé-
» penſes énormes ſans finance; comme
» dans les Romans faits pour amuſer
» les Lecteurs, tout y eſt en ſcenes,
» en preſtiges, & on ne voit jamais ce
» qui les amene. Les hommes ſem-
» blent ſortir de deſſous la terre ou
» tomber du ciel, ſans que rien ait
» préparé cette population immenſe,
» ou ait amené leurs exploits, leurs
» vertus, leur ſageſſe, ou leurs
» vices ».

Ces retranchements faits, M. Gebelin diviſe les tems primitifs en deux claſſes, « tems communs à tous les » peuples, tems propres à chacun, & » il aſſure que dans les tems communs » les hommes furent parfaitement d'ac- » cord entr'eux, tinrent le même lan- » gage, vécurent dans la plus parfaite » *harmonie*; que par rapport aux tems

Tom. I, plan gén p. 82.

» propres à chaque peuple, ces tems » ne renferment rien qui contredise » l'*harmonie* primitive & qui n'en soit » une conséquence ».

T. VIII. vue gén. p. 59. Il annonce ensuite une histoire complette des tems primitifs. « Sous notre » plume, dit-il, cette histoire prendra » une nouvelle forme. Elle sera plutôt l'Histoire de l'Humanité que celle » des hommes; l'Histoire de l'Univers » que celle des Nations isolées. On y » donnera l'intelligence des Monuments » historiques, qu'on n'entendoit plus » ou qu'on entendoit mal; on s'élé- » vera au-dessus de ce cahos d'actions » antiques dont on ne voyoit jamais la » cause, on remontera au principe » même de l'Histoire, c'est-à-dire, au » besoin cause de tout & à l'ordre qui » dirige tout.

T. VIII. disc. prél. p. 19. » Mais cette Histoire, ajoute M. Ge- » belin, terminera nos travaux, parce » que ceux-ci seuls peuvent en être la » base; sans cela elle seroit prématu- » rée, elle ne pourroit offrir que des

» objets isolés, le vide des déserts, un
» roman, des fragments incohérents.
» Il faut se donner le tems de rassem-
» bler toutes les connoissances néces-
» saires, de réunir tous les faits, tou-
» tes les traditions, tous les monu-
» ments; il faut s'être mis en état de
» démêler le vrai du faux, le figuré
» du propre, l'allégorique de l'histo-
» rique, s'être armé d'une critique sage
» & modérée, qui sache ne se faire que
» des *principes lumineux* qui ne puis-
» sent jamais tromper, qui puissent
» sur-tout concilier toutes les vérités ».

D'après cette observation, il est visible que M. Gebelin n'étoit pas près de donner son Histoire complette des tems primitifs. Elle devoit, selon lui, *terminer ses travaux*; & ses travaux étoient encore bien loin de leur terme: on peut cependant, en rapprochant différents traits épars dans ses écrits, se faire une idée de son plan & des principes sur lesquels il comp-

toit expliquer les monuments hiſtoriques de l'antiquité.

Il vient de nous dire, en effet, que pendant toute la durée du monde primitif, qu'il prétend avoir ſubſiſté juſque vers l'an 800, avant l'ere chrétienne, » les hommes, ſoit avant, ſoit » après leur diſperſion, furent parfaite» ment d'accord entre eux, vécurent » dans la plus parfaite harmonie ». Ailleurs il répete ſouvent, & établit même comme une grande vérité, d'après laquelle il lui ſera aiſé de tracer l'Hiſtoire du Monde Primitif; » que ce » monde fut entierement fondé ſur la » nature & ſur l'ordre général qui gou» verne toutes choſes; que les hommes » qui parlerent la langue primitive, ſe » conformerent parfaitement au grand » ordre qui les fit parvenir, en peu de » tems, à un haut degré de perfection; » que le grand ordre s'eſt fait particu» lierement connoître par une ſeule » parole, par un ſeul langage, par une

T. VIII. vue gén. p. 66.

Tom. I. plan gén. p. 80.

T. VIII. vue gén. p. 19.

» seule espece de gouvernement, par
» une seule Religion, par un seul cul-
» te, par une seule conduite. Il ajoute
» que le Monde Primitif eut toujours
» de sages Instituteurs, Prêtres, Rois,
» Législateurs, Poétes & Musiciens
» sublimes, qui ne cessoient d'encou-
» rager les hommes au travail, de re-
» lever à leurs yeux les avantages im-
» menses de l'agriculture & de la vie
» champêtre; qui, pour frapper leur
» imagination, employoient des allé-
» gories ingénieuses, des peintures,
» des fictions, des énigmes charman-
» tes.

» Ces sages, animés d'un feu divin, T. VIII. p. 17 & 55.
» leur parloient avec enthousiasme &
» dans le style le plus sublime de l'U-
» nivers, de la création, du déluge,
» du renouvellement de la terre, de
» celui du soleil & de la lune, de leur
» révolution salutaire, des saisons où
« l'on seme, où l'on recueille, où l'on
» danse, où l'on boit ensemble, à côté
» de ses gerbes ».

De-là, M. Gebelin conclut & a raison de conclure, que l'Hiſtoire du Monde Primitif prendra ſous ſa plume une nouvelle forme. Elle doit en effet ſe réduire à nous apprendre que durant cette longue époque, » tous les » hommes formerent une ſociété de » freres, liée par les mêmes droits, » ſoutenue par les mêmes devoirs, » heureuſe par les mêmes jouiſſances; » que ces heureux tems furent pour » l'eſpece humaine un véritable âge » d'or, le ſiecle de la juſtice, du bon» heur, de l'abondance & de la paix.

T. VIII. vue gén. p. 18. 61.

P. 67.

Que pouvoit-il en effet manquer alors au bonheur du genre humain? » Dirigé » par le grand ordre, il s'étoit élevé à » la connoiſſance de tout ce qui pou» voit l'intéreſſer, au plus haut degré » de gloire, de ſplendeur & de félicité. » Les nations ſe multiplioient, les ſcien» ces ſe propageoient, les individus » & les peuples étoient parfaitement » heureux.

P. 67.

» Alors le genre humain étoit à la

Tom. I. allég. ori. p. 85.

» source des richesses les plus précieu-
» ses, d'une population immense, d'un
» état stable & tranquille. Alors na-
» quirent *propriété*, *liberté*, *sureté*.
» Propriété des richesses que l'on faisoit
» naître. Liberté pleine & entiere de
» jouir de ces richesses. Sureté pour leur
» conservation, parce que tous ceux du
» dedans en étoient pourvus & ne cher-
» choient pas à en priver les autres,
» & qu'on étoit assez fort pour résis-
» ter à ceux du dehors qui eussent voulu
» s'en emparer.

» Alors chaque morceau de terre
» cultivée fut *un paradis* terrestre, il
» se couvrit de fruits & de biens de
» toute espece; ses possesseurs y éle-
» verent des demeures commodes &
» agréables; là habiterent avec eux
» l'abondance & la joie : qu'est-ce qui
» pouvoit manquer alors au bonheur
» du genre humain?

» Et qu'on ne croye pas que les
» hommes eussent à craindre les cas
» fortuits qui attaquent la subsistance

Tom. I. génie all. p. 154.

» dans sa racine. Non ; l'ordre donnoit » les moyens de résistance & rendoit » l'homme capable de prodiges en ce » genre. L'humanité combinée a des » forces presques divines, tandis que » l'homme seul ne peut rien. On n'a- » voit rien non plus à craindre des » passions humaines. Ces passions ne » sont que ce qu'on les fait être. L'a- » mour, par exemple, dans les socié- » tés simples & agricoles tourne en » estime & en amitié ; il est corruption, » débauche, crapule, dans les socié- » tés oisives & dépravées ».

T. VIII. p. 55 & 571.

Le seul inconvénient de ce précis est qu'il n'y est question ni des Monuments, ni des Antiquités historiques du Peuple Hébreu, ni de la Révélation Mosaïque. Il ne paroît pas même possible d'y faire entrer ces objets, encore moins de les ramener à l'ordre, au besoin & à la nature, parce qu'ils sont réputés d'un ordre infiniment supérieur.

Cette difficulté n'arrête pas M. Gebelin ;

belin : par le moyen d'une *critique modérée*, de quelques *principes lumineux*, il ſait *concilier* la révélation, ſes miracles, ſes prophéties, ſes myſteres, ſes monuments avec ſa maxime fondamentale : *tout eſt né de l'ordre & du beſoin.*

Pour y réuſſir, il avance « que la » révélation elle-même n'eſt qu'une » *nouvelle ſanction*, une nouvelle pro- » mulgation du grand ordre, deſtinée » à ramener les hommes à l'ordre na- » turel qu'ils avoient oublié & né- » gligé ». T. VIII. p. 18.

D'où il réſulte que les monuments qui contiennent la révélation moſaïque doivent être expliqués dans ce ſens ; « que Moyſe, Légiſlateur des Hébreux » eſt, à la vérité, un Poëte ſublime, » un Hiſtorien profond, un très-habile » Géographe, qui (n'eût-il été qu'un » homme ordinaire) auroit droit de » nous étonner par ſes connoiſſances » dans les Arts & dans les Sciences ; » mais que ſes livres étant très-anciens Tom. IX. diſc. prél. p. 161.

» tiennent néceſſairement à la Langue
» primitive, au Génie allégorique de
» l'antiquité, à l'Hiſtoire des premiers
» tems; que même ſouvent, ce grand
Tom. I. plan gén. p. 83. 87. » Ecrivain a tranſcrit en langue vulgaire
» nombre de choſes tranſmiſes par ſes
» prédéceſſeurs ſous la forme de ta-
» bleaux ſymboliques, a fait alluſion aux
» choſes connues de ſon tems, a em-
» ployé le ſtyle allégorique; qu'ainſi
» pour entendre ces Ouvrages & les
» autres livres ſacrés des Hébreux,
» tels que ceux de Daniel, Jérémie,
» Eſéchiel, Baruch, pour les rendre
» d'une maniere *ſimple & naturelle*, il
» faut poſſéder la Langue primitive,
» connoître à fond le Génie allégori-
» que & ſymbolique de l'antiquité,
» avoir une idée nette des connoiſſan-
» ces phyſiques, civiles, hieroglyphi-
» ques, que les anciens ſages avoient
» portées à un ſi haut degré de perfec-
» tion; ſaiſir ſur-tout la liaiſon étroite
» qui régna toujours entre les connoiſ-
» ſances des Hébreux & celles des

» Peuples voiſins, Egyptiens, Phéni-
» ciens, Chaldéens; ſavoir de plus
» prendre au figuré les termes phyſi-
» ques dont le ſens ſeroit en oppoſition
» aux connoiſſances fondamentales.

» Sans ces différentes clefs, remar-
» que M. Gebelin, il eſt abſolument
» impoſſible de pénétrer dans les an-
» ciens écrits; auſſi les Septantes, les
» Traducteurs & Commentateurs qui
» ſont venus depuis, n'ayant eu aucun
» uſage de ces clefs, ne les ayant ſeu-
» lement pas connues, il n'eſt pas ſur-
» prenant qu'ils aient mal rendu ces
» monuments, auſſi précieux, auſſi au-
» thentiques qu'ils ſont anciens. Pour
» nous, continue-t-il, nous ſommes
» en état d'aller beaucoup plus loin.
» Par l'enſemble de nos recherches,
» par notre marche, nous eſpérons ré-
» pandre de grandes lumieres ſur ces
» Ouvrages, traduire d'une maniere
» ſimple & naturelle nombre de mor-
» ceaux de ces livres, & démontrer Lett. à ſes
» que tout ce qu'ils renferment de mer- ſouſcrip. p. 45.

« veilleux eſt l'effet de la nature, dont
» cette étonnante antiquité avoit péné-
» tré les plus profonds ſecrets ».

Ici M. Gebelin montre par différents exemples l'uſage qu'on peut faire de ces clefs, pour parvenir à une traduc-
T. VIII. p. 97. tion *ſimple & naturelle* de nos livres ſacrés. « Qu'on prenne, dit-il, l'Hiſ-
» toire des ſonges interprétés par Jo-
» ſeph en Egypte, & par Daniel en
P. 405. » Chaldée. Ces faits ſont inconteſta-
» bles. L'habileté de ces grands hom-
» mes valut au premier le gouverne-
» ment d'un grand peuple, & à l'autre
» la vice-royauté de la Suſiane. Rien
» néanmoins qui doive ſurprendre. Par-
T. VIII. p. 406. » mi les Egyptiens & les Chaldéens,
» l'interprétation des ſonges étoit un
» art ſublime, une ſcience ſacrée,
» réſervée aux Miniſtres des Autels.
» Tel étoit le goût oriental; il ſe plai-
» ſoit dans les préſages, dans les ſon-
» ges, dans les viſions, dans la ſcien-
» ce aſtrologique. Expliquer les ſon-
» ges, nous paroît, à nous occidentaux,

» de grandes rêveries. Il n'en étoit pas » de même en Orient. Les noms de » *Jannes* & de *Mambrés* étoient fa- » meux en Egypte. *Jannes* ſignifioit » l'*Explicateur*, *Mambrés* le *Permu-* » *tateur*. Celui-ci opéroit des miracles, » des prodiges, des merveilles avec des » verges ou bâtons. Celui-là cherchoit » l'interprétation des ſonges dans le » livre des ſorts, dans les tableaux » ſacrés. Il n'eſt pas ſi difficile qu'on » l'imagine de trouver l'interprétation » du ſonge des ſept vaches graſſes & » des ſept vaches maigres, dont Joſeph » eut ſeul la gloire de découvrir le » ſens. Il paroît que le jeu des tarots, » livre Egyptien de la plus haute an- » tiquité, & d'une ſageſſe exquiſe, » ſervoit à cet uſage ». M. Gebelin fait lui-même l'application de cette méthode, t. 8. p. 365, juſqu'à la page 410, & conclut que Joſeph & Daniel étoient infiniment plus habiles que les ſages de leur tems dans l'art d'interpréter les ſonges.

P. 99. Par rapport aux prophéties, la chose est également naturelle aux yeux de M. Gebelin. « Daniel, dit-il, étoit un » homme divin, dont jamais aucun » mortel n'approcha. Outre qu'il étoit » très-habile dans l'explication des son- » ges, il étoit encore très-profond dans » la connoissance de la nature astrono- » mique. Juifs & Chrétiens ont tou- » jours reconnu l'authenticité de ses
P. 102. » livres. Il est vrai qu'ils les admettent » aussi comme prophétiques; de nos » jours, on nie qu'il puisse avoir existé » des prophéties. Donc, si ce livre en » paroît contenir, ou on y voit ce qui » n'y est pas, ou il a été altéré après » coup. Ce qui est certain, c'est que la » divination étoit alors un art sublime » qui a occupé les plus Grands-Hom- » mes, les plus savants Philosophes; » que l'art de prédir l'avenir étoit une » grande portion de la sagesse des an- » ciens; que les sages se servoient de » tableaux sacrés pour annoncer les » événements futurs, lors même qu'ils

» n'avoient aucune indication qui pût » les leur faire présumer. On voit parmi eux une divination par la coupe; » ils consultoient les Talismans ou les » Pierres gravées ; ils devinoient les » choses futures par le moyen d'épées, » de fleches, de haches ; ils lisoient l'avenir dans les *Théraphim*, les » *Urim*, & les *Hummim*. Daniel avoit » d'ailleurs un ascendant prodigieux » dans les Cours de l'Orient ; il conserva cet ascendant pendant un siecle » entier ; il n'annonça jamais que des » malheurs ; il n'en faudroit pas tant » de nos jours pour faire enfermer » quelqu'un aux Petites Maisons : mais » après tout, c'étoit un Grand-Homme ; » & l'histoire d'un Grand-Homme, » *fût-il un imposteur*, doit tenir nécessairement une grande place dans » les fastes de l'esprit humain & de ses » révolutions ». P.96 & 98.

Si la profonde sagesse des anciens suffit pour rendre une raison naturelle de l'art qu'ils avoient d'annoncer l'a- T. VIII. p. 145.

venir & d'interpréter les ſonges, la Langue primitive & le Génie allégorique ſont deux autres clefs, capables de faire entrer dans le vrai ſens d'une infinité d'autres faits non moins étonnants. « On lit, par exemple, dans le » livre de Joſué, que ce général arrêta » le ſoleil & la lune. Le fait eſt vrai » & très-vrai, pourvu qu'on prenne au » figuré les termes phyſiques, dont le » ſens ſeroit en oppoſition avec les » connoiſſances fondamentales. *Movere* » *arma*, dit M. Gebelin, *mouvoir les* » *armes*, expreſſion peu connue, & » dont on n'a pas tiré les conſéquen- » ces qui en réſultent : ſi les armoiries » ou les étendarts repréſentoient un » ſoleil, un croiſſant, on diſoit qu'on » avoit mu ou ébranlé le croiſſant, le » ſoleil. S'en rendre maître, c'étoit les » *arrêter* ; car on ne les portoit plus » à la tête des armées, on ne pou- » voit plus les mouvoir. Tout ſe ré- » duit donc à dire que Joſué s'empara, » ſur les Amorrhéens, de deux éten-

Tom. I. plan gén. p. 83.

» dards qui avoient pour ſymboles le
» Soleil & la Lune ; c'eſt ainſi qu'il les
» *arrêta*.

» Qui ne ſait, d'ailleurs, que l'allé- Tom. I.
» gorie a toujours été la ſource & la génie all.
» baſe des inſtructions données à tous p. 5.
» les anciens Peuples, Chaldéens, Egyp- P. 142.
» tiens, Chinois, Indiens, Perſes, Cel-
» tes, Grecs, Phéniciens, Hébreux;
» que ces derniers ont fait un uſage
» très-fréquent de l'allégorie, que leur
» Hiſtoire & les diſcours de leurs Pro-
» phetes ſont ſouvent inintelligibles, ſi P. 83.
» l'on n'a pas recours à l'allégorie; que
» leurs livres ſacrés ſont remplis d'al-
» légories de la plus grande beauté;
» que la plupart des perſonnages, qu'on
» regardoit comme hiſtoriques, n'ont
» qu'une exiſtence allégorique ; que
» toutes les Fêtes payennes, qui ſont
» de la plus haute antiquité, toutes
» relatives à l'Agriculture, ont ſervi
» de modele aux Fêtes chrétiennes; T. VIII.
» que ces Fêtes chrétiennes ſont aux vue gén.
» payennes, ce que l'allégorie eſt à la p. 35. 36.

» lettre, ce que le moral eſt au phy-
» ſique; qu'en effet, le ſoleil de juſ-
» tice a ſuivi les révolutions du ſoleil
» phyſique, roi de la nature, & a brillé
» une de ſes révolutions complettes?

T. VIII. p. 207. » Auſſi dans les Contrées devenues » chrétiennes, a-t-on ſubſtitué aux noms » & aux figures des Dieux du Paga- » niſme, des ſymboles chrétiens. » L'Annonciation de Jeſus-Chriſt, » de la nouvelle la plus importante » pour la vie céleſte, a remplacé » celle des moiſſons, la plus intéreſ- » ſante pour la vie d'ici-bas. Saint » Pierre & ſes clefs ouvrant le monde » céleſte, a remplacé Janus qui, avec » ſes clefs, marquoit l'ouverture de » l'année phyſique. A Paris, Sainte » Genevieve a remplacé Iſis. Ces Di- » vinités patrones ont toujours été » choiſies par leur analogie avec les » occupations ou avec la nature des » ſociétés qui les adoptoient. Ce lan- » gage ſymbolique eſt tellement dans » la raiſon, qu'il s'eſt tranſmis juſqu'à

» nous. Saint *Crespin*, *mot* qui indique
» *les souliers*, est le Saint des Cordon-
» niers. Saint *Clair*, qui indique *la*
» *clarté*, est celui des yeux foibles.
» Tout nom, en effet, doit être rela-
» tif à l'objet auquel on l'applique. Ce
» qui prouve avec quelle sagesse les
» noms symboliques furent choisis, &
» l'influence prodigieuse qu'ils ont eu
» sur les idées & sur les usages.

» Enfin, pourquoi s'arrêter aux mys- T. VIII.
» teres, pourquoi disputer sur les mys- p. 577 & 579.
» teres ? La religion établie sur l'or-
» dre n'est pas disputante : tout n'est-
» il pas pour nous, à nos pieds, sur
» nos têtes, un ensemble de mysteres
» aussi inconcevables que l'Incarnation,
» l'Eucharistie, la Trinité ; Puissance,
» Amour, Intelligence, séparées &
» réunies pour créer, sauver, éclairer
» les hommes, & pour les *ramener à*
» *jamais dans le sein de l'eternelle puis-*
» *sance, amour & intelligence.*

C'est ainsi que M. Gebelin, non T. VIII.
comme Théologien, mais comme p. 100.

Critique qui ne craint pas de soumettre tout au raisonnement, ramene tous les phénomenes de l'Histoire des Hébreux à l'Histoire du Monde primitif; » de sorte que l'Histoire de ce » peuple tiendra un des premiers rangs » parmi les Peuples de la haute anti- » quité, d'autant plus que jamais parmi » les Hébreux, les traditions anciennes » & respectables ne se sont altérées, » qu'ils les ont, au contraire, conser- » vées dans leur pureté & ne les ont » jamais associées avec une mythologie » corrompue & dénaturée ».

Tom. I. génie all. p. 146.

Rien n'empéche donc de regarder la révélation comme un renouvellement du grand ordre; les Prédicateurs de la révélation, comme des Missionaires du grand ordre; les monuments qui renferment la révélation, comme des dépôts précieux, relatifs au grand ordre. Il résulte donc de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que, dans le Monde primitif, l'ordre & le besoin ont été la cause de tout, la clef de tout, & la seule route du

vrai bonheur. Il n'en a pas été de même du Monde moderne, qui s'eſt perdu par ſa déſobéiſſance au grand ordre.

II.

Monde moderne.

M. Gebelin fixe cette malheureuſe époque environ à l'an 800 avant notre Ere. « Le ſignal de la » déſobéiſſance fut donné par Nabu- » codonoſor, roi des Chaldéens. Ce » prince, poſſédé de la manie des con- » quêtes & le premier des conquérants, » voulut régner ſeul ſur la terre & ſur » les mers. A ſon exemple & par ſes » ordres, les ſujets de ſon empire pré- » féreront la vie vagabonde à la vie » ſédentaire & agricole. Les Labou- » reurs, devenus ſoldats, abandonnerent » les terreins les plus riches & les plus » fertiles de l'Aſie. La culture fut » moins proſpere, moins ſoutenue. Le » produit net, ſource de la proſpérité » des Etats, diſparut. Les premiers pas

T. VIII. p. 66.

» contre l'ordre amenerent les plus » grands désordres. Le siecle entier fut » corrompu.

Tom. I. allég. ori. p. 85. » A la suite des Chaldéens, d'autres » Nations pillerent leurs voisins. L'am- » bition, la soif insensée de tout en- » vahir, la fureur de donner des fers » au reste des mortels, d'être seul li- » bre, seul maître, s'emparerent de » tous les esprits, séduisirent les plus » grands Monarques, firent perdre de » vue la véritable gloire, la vraie route » du bonheur. On méprisa l'Agricul- » ture, si respectée dans le Monde pri- » mitif. Avec elle, l'âge d'or s'évanouit; » bientôt il n'en resta plus qu'un foible » souvenir, qu'on prit ensuite pour un » rêve.

T. VIII. p. 16. » De-là tant de Nations effacées de » dessus la face de la terre, tant de » Peuples qu'on ne connoît plus, ou

P. 59. » dont on ne connoît que les noms. » Attentifs à l'ordre, ils avoient été » heureux ; la violation de leur de- » voir amena leur ruine. Ils se préci-

» piterent avec fureur les uns ſur les » autres. Les Chaldéens furent anéantis » par les Perſes; ceux-ci par les Grecs; » les Grecs par les Romains, qui le » furent à leur tour par une foule de » Nations cruelles & barbares.

» De cette dévaſtation générale, on » vit naître l'Etat Sauvage, effet na- » turel des invaſions & des dépréda- » tions. Les hommes obligés de ſe re- » tirer dans les forêts, dans les de- » ſerts, devenus chaſſeurs, pêcheurs, » vagabonds, perdirent toutes les con- » noiſſances primitives, toute idée » des Arts & des Sciences. Ils oublie- » rent tout juſqu'à l'écriture, cet art » primitif inventé dès la premiere ori- » gine, & ſi néceſſaire aux ſociétés agri- » coles pour aſſurer & maintenir les » propriétés.

T. III. diſc. prél. p. 11.

» Bientôt l'homme ne connut plus » ſes droits, ſes devoirs, les moyens » de les remplir. La nature fut aban- » donnée. Le grand ordre établi pour » diriger l'eſpece humaine dans le

T. VIII. p. 571.

Tom. I. plan gén. p. 69. » choix des moyens les plus propres » à pourvoir à ses besoins, fut absolument négligé. Les Instructions primitives furent oubliées. L'ignorance » amena la brutalité ; la fausse science » réduisit l'oppression en systême. On » ne vit plus sur la terre cette *harmonie* qui avoit fait le bonheur & la » gloire du Monde primitif, ni cette » *unité* de conduite par laquelle le grand » ordre s'étoit fait connoître d'une maniere si avantageuse pour le genre » humain. Il n'y eut plus ni paix, ni » union, ni fraternité parmi les hommes. Tout s'altéra. Toute l'antiquité » tomba dans un chaos effroyable. » Tous les livres anciens furent fermés & inintelligibles. Personne n'en » eut la clef, personne ne put les entendre.

T. VIII. p.570.576. » Et qu'on n'imagine pas que ces » désordres affreux aient été peu répandus, aient duré peu de tems sur » notre *malheureuse planette.* Ils ont » inondé toute la face de la terre. Encore » aujourd'hui

» aujourd'hui, ſous combien de préju- » gés terribles l'humanité ne gémit-elle » pas? Ne voyons-nous pas tous les » jours les Souverains, qui devroient » tous former une ſociété de freres » & d'amis, ſe faire une guerre » cruelle, ſe diſpenſer de toutes les » formalités preſcrites par la nature, » ſe battre avec de l'argent & non » avec des hommes, étouffer le génie, » enlever aux Savants la liberté d'é- » crire ſur toute matiere, de mettre » leurs idées au jour, les forcer au » ſilence, dans la crainte qu'ils auroient, » ou de ne pas être entendus, ou de » paſſer pour novateurs? T. IX. diſc. prél. p. 212.

» Dans quel Etat de l'Europe, » voit-on les Chefs eux-mêmes inſtruire » leurs Sujets, éclairer la maſſe entiere » de le Société, les habitants des cam- » pagnes, ceux des villes; diſtribuer » par-tout les leçons de la nature, » baſe eſſentielle de la vraie morale & » de la ſaine politique? A quoi peu- » vent ſervir, en effet, les différentes T. VIII. p. 572.

» instructions qu'on donne aux Peu-
» ples ? L'instruction *religieuse*, il est
» vrai, les civilise, bannit les vices
» brutaux, fonde les hautes espéran-
» ces. L'instruction *civile* accoutume
» les hommes au frein des loix. L'ins-
» truction *sociale* domicilie les Ci-
» toyens, établit des annales, excite
» l'émulation. L'instruction *domestique*
» perfectionne les arts, guide l'imita-
» tion, dirige l'industrie. Mais tous ces
» objets ne demeurent-ils point sujets
» aux variations, aux abus ? Ces ins-
» tructions ne livrent-elles pas tôt ou
» tard les sociétés à des catastrophes
» déplorables & souvent à l'absolue
» destruction ; parce que dans ces sor-
» tes d'instructions l'homme charnel ou
» physique n'est jamais associé à l'hom-
» me moral, & qu'il n'appartient qu'à
» la science économique d'éclairer les
» hommes sur la nature de leur inté-
» rêt?

Tom. I. plan gén. p. 85. » Aussi, quel contraste affligeant
» n'apperçoit-on pas entre les généra-

» tions primitives & les générations
» modernes! Tandis que celles-là ne
» s'occupoient que de l'avenir, qu'elles
» préparoient des ressources immenses
» pour leurs descendants, qu'elles
» laissoient à leur postérité ses hérita-
» ges dans le meilleur état, on voit
» celles-ci ne leur laisser souvent que
» des ruines, des friches & des dettes,
» ne s'occuper que du présent & con-
» sommer tout ce qui doit perpétuer
» la source des richesses. Spectacle dou-
» loureux, ajoute M. Gebelin ! mais
» auquel nous ne nous arrêterons qu'au-
» tant qu'il faudra pour faire sentir la
» nécessité du remede.

» De plus, quelle est la Nation dans T. VIII. vue gén. p. 59.
» l'Europe qui ne soit enivrée du pré-
» jugé exclusif de sa propre excellen-
» ce, qui ne se séquestre, qui ne s'i-
» sole, qui ne soit occupée que d'elle
» seule? Chaque Peuple ne voit que
» lui, ne perfectionne que lui, se prive
» sans cesse du secours & de l'appui
» qu'il auroit trouvé dans les autres,

» Non, remarque M. Gebelin, aucun
» Empire de la terre ne pourra être
» tout ce qu'il peut être, tandis que la
» terre sera couverte de peuplades
» barbares & sauvages. Ce sont ces
» fautes que vous expiez par les mal-
» heurs qui fondent de toute part sur
» vous, Indiens, Persans, Africains,
» malheurs dont on ne voit pas la
» fin.

Ibid. » N'est-ce pas encore par un perver-
» tissement affreux de l'ordre, qu'on a
» presque toujours mis & qu'on met
» encore au rang des Grands-Hommes,
» ceux qui n'étoient que de grands
» scélérats, ou de grands insensés, qui
» ne voyoient pas qu'en forçant tous
» les moyens, ils ne brilloient que
» d'une gloire passagere, & que cette
» fausse gloire entraîneroit la ruine en-
» tiere d'un Empire qu'ils s'imaginoient
» illustrer & agrandir? &, en effet, c'est
» dans ces fausses idées de grandeur,
» que les Etats ont toujours trouvé
» leur tombeau.

» N'eſt-il pas, de plus, évident que » les Empires déclinent néceſſairement, » lorſqu'ils fondent les campagnes dans » les villes, & les villes dans une ca- » pitale vaſte & immenſe; que la vraie » grandeur d'un Empire eſt d'être grand » & puiſſant, non dans un point, mais » par-tout, d'être tout force, tout » nerf, tout ordre; que les Romains » déclinerent dès que l'Univers fut » dans Rome; que les Babyloniens s'a- » néantirent dès que Babylone étonna les » Peuples par ſa fauſſe grandeur, & » que ſi Conſtantinople n'eut pas exiſ- » té, l'Empire d'Orient ſubſiſteroit en- » core plein de force & d'éclat?

» Enfin, eſt-il un préjugé plus vain & » plus pernicieux que celui par lequel » on imagine que la proſpérité des Etats » eſt irrévocablement aſſujettie aux vi- » ciſſitudes humaines? Tandis qu'il eſt » évident que, comme le ſoleil luit de » tout tems en obéiſſant toujours à la » même loi, de même les Empires ſub- » ſiſteroient à jamais, s'ils ne s'écar-

T. VIII. vue gén. p. 17. 58. 93.

» toient jamais de cet ordre éternel &
» immuable, qui ſeul peut les mainte-
» nir & ſur lequel ſeul ils doivent ſe
» régler, & qu'il n'y a qu'une ſeule
» cauſe qui faſſe à jamais la proſpérité
» des Nations; ſavoir, l'obſervation de
» leur devoir, leur attention à la voix
» de l'ordre, leur docilité à ſes leçons;
» une ſeule, qui puiſſe amener leur
» ruine, qui eſt la violation de ces
» devoirs, le pervertiſſement des cau-
» ſes auxquelles le Monde primitif dût
» ſon élévation & ſa proſpérité ».

Mais des détails ultérieurs nous méneroient trop loin. Il eſt impoſſible, peut-être même dangereux de faire l'enumération de tous les abus, de tous les préjugés, de tous les déſordres qui dégradent l'eſpece humaine dans l'époque dont il eſt ici queſtion & qui la rendent miſérable : heureuſement, M. Gebelin nous annonce pour le monde actuel un retour prochain vers l'obéiſſance au grand ordre, &, par une ſuite néceſſaire, vers la vraie route du bonheur;

III.

Monde actuel.

« Oui, remarque M. Gebelin, tout » fait espérer une heureuse révolution. » Elle se prépare même depuis long- » tems. Dès le milieu du quinzieme » siecle, l'Europe, cette belle partie » du monde, se réveilla, comme à l'ins- » tant, de sa profonde léthargie. A ce » moment, une forte impulsion vers la » lumiere devint le partage de tous » les bons esprits. On se livra d'abord » aux objets d'érudition. C'étoit le ber- » ceau, l'enfance de l'esprit humain; » car, avant de penser, il falloit rassem- » bler des faits. Peu après, les objets » qui dépendent de l'imagination, vin- » rent embellir la scene. Nous eumes » de grands Orateurs, de grands Poé- » tes, de grands Artistes. Ce fut l'ado- » lescence de l'esprit. Les Beaux-Arts » amenerent à leur suite des travaux » plus sérieux; on parcourut l'étendue » immense des mathématiques; on dé-

Lett. à ses souscr. p. 14.

P. 15.

» fricha les diverses branches de la
» philosophie. C'étoient les occupations
» de l'âge mûr.

P. 16. » Depuis cette époque, les esprits
» se sont singulierement perfectionnés;
» ils ont fait des progrès très-rapides.
» Le siecle actuel, celui dans lequel
» nous vivons, est un siecle extraor-
» dinaire, fort supérieur à ceux qui l'ont
» précédé. Aucun art, aucune science
» qu'on n'ait enrichie, sur-tout depuis
» vingt à trente ans. La doctrine de
» l'amour universel, du bien général,
» du support mutuel, a été éclaircie.
» L'inutilité des guerres, leur fâcheux
» effet, la haine & le mépris pour les
» Conquérants, la barbarie des loix
» criminelles & pénales, la nécessité de
» réformer la jurisprudence, ont été
» démontrées. Les droits & les devoirs
» des Princes & des Sujets, les vrais
» principes de l'économie politique, ont
» été dictés & fixés; les Sciences natu-
» relles, la Chymie, la Physique, l'Elec-
» tricité, la réproduction des êtres, ont

» été, ou renouvellées, ou prodigieuse-
» ment perfectionnées. Les Sciences
» surnaturelles, ces Sciences qui se rap-
» portent au monde des esprits, ont été
» cultivées avec ardeur. Il existe sur
» ces Sciences des ouvrages singuliers,
» d'autant plus dignes d'être examinés
» par des têtes vraiment philosophi-
» ques & impartiales, qu'ils nous rap-
» prochent infiniment de l'antiquité.
» Qu'on ajoute à cette masse de gran-
» des découvertes, nos travaux en-
» trepris pour faciliter l'étude des
» Langues, pour les lier entr'elles,
» pour remonter à l'origine des con-
» noissances humaines, à leur premier
» principe, pour rétablir dans tout leur
» lustre les tems primitifs; ne sera-t-il
» pas évident que notre siecle est le
» siecle des découvertes & des lumieres?

» N'avons-nous pas vu paroître dans
» le même siecle & de nos jours ce
» systême admirable qui tend au même
» but que le nôtre, qui s'unit avec le
» nôtre comme *deux moitiés en un*

T. VIII, vue gén. p. 60. &c.

» *tout*; ſyſtême, dont cependant la baſe
» ne fut jettée que vingt ans après
» l'époque de nos plus opiniâtres tra-
» vaux, qui ſeul peut ſauver les Na-
» tions, & qui circule dans l'univers
» avec un ſuccès plus ou moins fa-
T. VIII. » vorable? Car, il n'eſt pas poſſible de
p. 581. » le diſſimuler: ces chercheurs de vé-
» rités, ces hérauts de l'ordre, ces
» philoſophes pleins de ſens & de rai-
» ſon, *ces compagnons de voyage* avec
» leſquels nous nous ſommes rencon-
» trés à la fontaine de vérité, & qui
» prennent un chemin plus court que
» le nôtre, ont été méconnus parce
» qu'il faut du tems pour que la vé-
» rité triomphe des ténebres, de l'er-
» reur, des préjugés. Mais tôt ou tard
» elle ſe fera jour. Les Chefs des Peu-
» ples ſeront étonnés de n'avoir pas
» été plutôt frappés de ſon aſpect; ils
» gémiront d'avoir été trop longtems
» ſourds à ſa voix, ils regretteront ce
» tems comme un tems malheureuſe-
» ment perdu.

» Que dirai-je de l'Encyclopédie, » cet ouvrage immortel de notre ſie- » cle, ce tableau des connoiſſances » humaines, ſuſceptible d'additions & » d'améliorations continuelles à meſure » que les connoiſſances s'agrandiront, » que plus de lumiere éclairera l'Eu- » rope? Que n'aurois-je point encore » à dire de la découverte importante » de ce ſavant Médecin d'Allemagne, » qui, d'après une théorie ſublime, une » pratique ſalutaire, maîtriſe l'agent » univerſel dont la nature ſe ſert pour » donner la vie, pour la conſerver, » pour lier tous les êtres de l'Univers? » Peut-on ne pas être ſurpris de la » rapidité avec laquelle les découver- » tes de tout genre ſe ſuccedent; des » ſciences nouvelles ſortent comme de » deſſous terre; l'eſprit de l'homme » ſemble acquérir des forces de géant » pour arracher à la nature ſa lumiere » & ſes ſecrets.

Lett. à ſes ſouſcrip. p. 16 & 17.

» A la vue de tant de phénomenes » extraordinaires, d'une exploſion ſi

T. VIII. vue gén. p. 69.

» ſubite, d'une fermentation ſi géné-
» rale, ne ſommes-nous pas en droit
» de penſer que nous touchons au mo-
» ment de la grande *révolution*, que
» le rétabliſſement du grand ordre eſt
» réſervé à notre ſiecle? Déjà le Ciel
» dans ſes profondes deſtinées fait naî-
» tre une nouvelle race. Déjà l'Europe
» ſe laſſe de querelles, de diſputes,
» de carnages. Déjà les amis de la vé-
» rité & du bien font retentir de toutes
» parts la voix de l'ordre & du bon-
» heur qui en eſt la ſuite. Déjà, s'il eſt
» permis à un mortel de percer l'obſ-
» curité profonde de l'avenir, la Grece
» eſt prête de ſortir des langes qui l'en-
« ſerrent; ſon joug ſera briſé; le feu
» de ſon génie ſe rallumera. Il ſortira
» de ſon ſein une foule de grands
» Hommes qui nous rappelleront ceux
» qu'elle a perdus depuis ſi longtems.
» De nouveaux Lycées, de nouveaux
» Muſées deviendront ſon ornement &
» ſa gloire. Ils ſauront ſans doute
» quelque gré au Chef d'un Muſée

T. IX. diſc. prél. p. 4.

» occidental, de leur avoir rendu plus » aisée l'étude de leur langue, d'avoir » éclairci les origines de la Grece, dans » un tems où les traces en étoient » presque entierement effacées.

» Que faut-il d'ailleurs au genre » humain pour le déterminer à rentrer » dans la route du bonheur? Ne con- » noît-il pas les récompenses destinées » à ceux qui observent les loix de l'or- » dre, les punitions réservées à ceux » qui les violent? Ne sait-il pas que » cette vie est une carriere de travail » toujours récompensé par ses fruits, » un passage pour arriver à la vie uni- » verselle & à la réintégration dans le » sein du grand Auteur, source de » tout ordre & de toute rémunération? » Peut-il ignorer que les habitants du » premier monde ont été punis par » les eaux du déluge pour n'avoir pas » rempli leur devoir, pour avoir violé » ces loix éternelles, sans lesquelles » nulle société ne peut subsister; que » la famille de Noé fut, au contraire,

Tom. I, gen. all. p. 146.

T. VIII, p. 580.

» réservée d'une maniere merveilleuse
» par des moyens très-naturels, parce
» que seule elle étoit capable de réparer
» les pertes de l'ancien monde, par sa
» profonde connoissance de l'ordre?

» Enfin, n'avons-nous pas lieu d'es-
» pérer, ajoute M. Gebelin, que notre
» travail ne restera pas sans récom-
» pense? Notre but a été de faire con-
» noître aux hommes la vraie route du
» bonheur, de leur apprendre qu'elle
» ne se trouve que dans l'obéissance
» au grand ordre. Peut-on se refuser
» à un systême qui, par le moyen d'*un*
» *seul principe*, démontre toutes les ori-
» gines, développe toutes les Antiqui-
» tés allégoriques, explique toutes les
» Antiquités historiques, ramene tou-
» tes les Langues à une seule Langue,
» trace la route unique qui mene au
» bonheur, fait connoître l'Histoire du
» Monde primitif, du Monde moderne,
» du Monde actuel, & met sous nos
» yeux de la maniere la plus évidente
» les justes & pressants motifs que nous

» avons d'espérer le retour prochain
» du grand ordre dans toutes les par-
» ties de l'Univers? Certes, si un pareil
» systême n'emporte pas tous les suffra-
» ges, n'entraîne pas tous les esprits,
» qu'on attende donc que la vérité
» elle-même descende du Ciel, pour en
» *confirmer* ou pour en *rectifier la doc-*
» *trine* ».

Tom. I. plan gén. p. 95.

Ce n'est pas néanmoins que M. Gebelin croie que la grande révolution doive s'opérer très-prochainement. Non; son zele pour le bonheur du genre humain, sa confiance dans la certitude de son systême, ne l'aveuglent pas jusqu'à ce point; il est au contraire persuadé que les heureux effets de tant de pronostics favorables, ne pourront être recueillis que *par notre postérité*, que par *la génération qui arrive*.
» Nous aurons bu, dit-il, l'amertume
» jusqu'au fond de la coupe, nous au-
» rons dévoré l'aigre & le verjus; ceux
» qui nous suivront n'auront que des
» roses à cueillir; ils n'auront qu'à

Lett. à ses sousc. p. 42.

» jouir. Nous, nous ne pouvons eſpé-
» rer que du ſoulagement dans nos
» maux invétérés. *La génération qui*
» *arrive* n'aura qu'à maintenir ſa ſanté ;
» elle ne vivra pas éternellement ; mais
» elle parviendra à l'âge le plus avancé
» qui ſoit donné aux mortels, ſans être
» arrêtée en chemin par des maladies im-
» prévues.

Laiſſons à nos neveux, puiſque la choſe les regarde, le ſoin de prononcer pour ou contre l'accompliſſement de cette ſinguliere prophétie. Voyons en attendant, comment, & par quels degrés M. Gebelin eſt parvenu à la découverte de ſon ſyſtême.

HISTOIRE

De M. Gebelin & de ſa découverte.

T. VIII. diſc. prél. p. 3.

» M. Court de Gebelin nous apprend
» ce qui l'a conduit à cette découverte,
» les avantages qu'il a eus à cet égard,
» & comment des malheurs ſont de-
» venus

» venus la ſource de ſes connoiſſances,
» & les ont dégagées de cette roideur
» qui n'eſt que trop l'apanage de ceux
» qui n'ont pas été éprouvés comme
» les cailloux dans les torrens ».

Il dit donc qu'il eſt fils unique du ſieur *Court*, Miniſtre Proteſtant dans les provinces méridionales du Royaume ; « que ſon pere, obli-
» gé d'abandonner ſes biens & de
» ſortir de France, au renouvelle-
» ment des loix pénales portées
» contre les Proteſtants, lors de la
» majorité de Louis XV, emmena ſon
» fils avec lui, le dévoua à l'étude,
» jugea qu'il pourroit faire de grands
» progrès dans les ſciences ſpéculatives,
» & prononça, quoiqu'il eût à peine
» huit ans, que cet enfant reculeroit
» un jour *les bornes des connoiſſances*
» *humaines* ».

T. VIII. vue gén. p. 5. 6. & 7.

Cet *excellent pere* s'y prit de maniere à faire de ſon fils, « un prodige; il fut
» ſon premier maître, & malgré la déli-
» cateſſe d'un enfant, dont la ſanté étoit

Lett. à ſes ſouſcript. p. 7. 8.

» très-languiſſante, & qui dès cet âge » étoit menacé d'obſtructions, il voulut que cet enfant, qui pouvoit à » peine bégayer, embraſſât l'univerſalité » des connoiſſances humaines. Il lui fit » étudier le Latin, le Grec, l'Anglois, » l'Hébreu, &c. l'Hiſtoire ancienne & » moderne, ſacrée, eccléſiaſtique, nationale; la Géographie, la Chronologie, les Voyages, les Antiquités, la » Théologie, les Belles-Lettres, la » Mythologie, toutes les Religions du » monde, pour connoître en quoi elles » s'accordent, juſqu'à quel point elles » ſont la vérité. Il lui fit en même-tems » acquérir des notions plus ou moins » étendues des Mathématiques, de l'Aſtronomie, de la Phyſique, du Droit, » &c. Il voulut ſur-tout qu'il poſſedât » cette heureuſe & ſage philoſophie, » qui ſait ſuſpendre ſon jugement » ſur tout, pour mettre tout au creuſet de la raiſon, & analyſant tout, » aller chercher la vérité au fond du » puits. Il lui fit de plus apprendre à

T. VIII. vue gén. p. 8. 9.

« écrire, copier des Dictionnaires en-
» tiers, étudier le dessin; & afin qu'il
» eût dans un corps sain un jugement
» sain, il lui faisoit faire des exercices
» modérés, le menoit à la campagne; il
» le lia avec de Grands-Hommes, M. le
» Comte de la Lippe, M. de Chesaux,
» M. le Marquis de Mirabeau; car
» l'ami des hommes *pouvoit-il ne pas*
» *avoir de l'amitié pour l'auteur du*
» *Monde primitif* ?

» Parvenu à l'âge où l'on prend un P. 10. 11.
» état, le jeune Court revient sur ses 12.
» études, afin de les perfectionner par
» lui-même, & de parvenir à la solu-
» tion d'une foule de difficultés sur
» l'*antiquité & sur l'origine de tout*; car,
» après avoir examiné tout ce qu'on
» avoit dit & écrit sur ces objets, il
» avoit vu qu'on ne savoit pas un mot
» sur l'origine des langues, des socié-
» tés, des peuples; qu'on déraisonnoit
» sur l'étymologie; que toutes les Gram-
» maires n'étoient qu'imperfections;
» qu'on ne se doutoit pas même de

» l'origine de la parole & de l'écri-
» ture ; du rapport intime des lan-
» gues de l'Occident avec celles de
» l'Orient, de la vraie maniere de lire
» celles-ci & d'étudier les autres. Il
» avoit pareillement vu que la plupart
» des anciens monuments étoient muets,
» parce qu'on ne ſavoit pas les interro-
» ger, & que l'antiquité n'étoit que rui-
» nes & décombres ; qu'on changeoit
» l'Hiſtoire en Fables, & la Fable en
» Hiſtoire ; que les explications de
» la mythologie étoient preſque tou-
» jours contraires au ſens commun, &
» n'offroient qu'un chaos ; qu'on s'atta-
» choit à des traditionsqui ne menoient
» à rien, tandis qu'on ne faiſoit nulle
» attention à des faits ou à des procé-
» dés importants ; que la vérité même
» reſtoit confondue avec une foule
« d'erreurs & d'illuſions, entre leſquel-
» les il étoit impoſſible de la démêler,
» *ſans des principes antérieurs & cer-*
» *tains* ; qu'il reſtoit cependant aſſez
» de monuments relatifs aux grands

» intérêts des hommes ; qu'ainſi c'é-
» toient les hommes qui avoient man-
» qué aux monuments, & non les mo-
» numents aux hommes ; que, par con-
» ſéquent, on avoit tout à eſpérer avec
» de l'adreſſe, de la conſtance & du
» courage.

» Perſuadé que tous ceux qui avant P. 13.
» lui s'étoient exercés ſur les antiquités
» & ſur les origines, avoient toujours
» poſé des principes erronés, M. Ge-
» belin, également convaincu de la poſ-
» ſibilité de faire mieux, prit d'abord
» le parti d'abandonner les Savants &
» leurs principes, de ſoutenir toujours
» la contradictoire des propoſitions
» qu'ils avoient priſes pour baſe de leurs
» recherches. Ce chemin, dit-il, étoit
» d'autant plus ſûr, que nous avions
» raſſemblé une plus grande maſſe de
» connoiſſances, que nous embraſſions
» un champ infiniment plus vaſte, un
» beaucoup plus grand nombre de
» langues, beaucoup plus de vues, une
» critique plus ſévere ; en ſorte que

» nos conſéquences devoient être plus
» lumineuſes, plus fermes ; & que, non
» content de les examiner en ſimple
» érudit, comme on avoit toujours
» fait, nous étions en état, au moyen
» d'une bonne philoſophie analytique,
» de les ſoumettre au creuſet de la
» raiſon & du bon ſens ».

P. 23. Après avoir mis à l'écart les Savants, leurs explications, & leurs principes erronés, » M. Gebelin comprit
» qu'il falloit auſſi mettre de côté les
» monuments anciens, parce que, dit-
» il, les monuments ſeuls ſont de mau-
» vais guides ; ils peuvent être des
» conſéquences, mais non des princi-
» pes, ils montrent ce que les hommes
» des premiers ſiecles ont fait ; mais ils
» ne nous éclairent pas ſur les motifs
» qui les portoient à le faire. D'ailleurs
» à peine la vie la plus longue ſuffiroit-
» elle pour faire le dénombrement de
» ces monumens. En travaillant à de-
» viner l'antiquité par les monuments
» ſeuls, on ne fait que remuer un amas

» de décombres & les rejetter alterna-
» tivement les uns ſur les autres. En un
« mot, faute d'un lien commun, ces ma-
» tériaux innombrables reſtent muets,
» épars, iſolés ».

Il ne fut donc plus queſtion que de découvrir ce lien commun, ſeul capable d'applanir les difficultés & de diſſiper les ténebres qui enveloppent l'antiquité. Pour découvrir ce lien, « il falloit abſolument re-
» monter à un principe certain & in-
» variable qui fût antérieur à tous les
» monuments, qui les emmenât tous,
» qui ſervît à les lier & à les expliquer
» tous ». P. 24. 100.

La recherche de ce grand principe, devint l'unique objet de ſes méditations. « Après y avoir ſérieuſement
» penſé, il ſoupçonna d'abord qu'en
» conſidérant les reſtes de l'antiquité,
» tous les monuments anciens, comme
» les effets d'une cauſe premiere, & en
» cherchant cette cauſe *dans la na-*
» *ture*, qui eſt & qui ſera toujours le Tom. I. plan gén. p. 3.

» guide unique dans l'appréciation des
» ouvrages humains, il ne feroit pas
» impoffible de retrouver le fentier
» qui a conduit les premieres généra-
» tions jufqu'à nous, & qui peut
» nous faire remonter jufqu'à elles.

« Ce premier pas, remarque M.
» Gebelin, dirigea le fecond. Nous
» fentîmes, que pour réunir tous les
» anneaux de cette immenfe chaîne, il
» falloit faifir dans la nature un prin-
» cipe inhérent à toute l'efpece hu-
» maine, & dont les effets ou les
» conféquences fuffent néceffairement
» les mêmes pour tous les tems, pour
» tous les climats, pour tous les
» peuples.

» Nous crûmes enfin reconnoître ce
» *principe* auffi *fécond* que *folide*, dans
» les befoins inféparables de notre
» conftitution individuelle, & dans les
» moyens de les fatisfaire, que la
» Providence a placés avec profufion
» *dans nous & autour de nous.*

T. VIII. vue gén. p. 24. » Auffi-tôt nos yeux furent ouverts,

» le chaos disparut, les erreurs céde-
» rent forcément à l'ordre, à la clar-
» té, à l'intérêt; nous vîmes claire-
» ment qu'en effet dans l'espece hu-
» maine, tout se réduit au besoin &
» aux moyens de le satisfaire; que
» tout est né du besoin & de l'ordre
» naturel, du grand ordre, qui seul
» peut nous indiquer les moyens les
» plus propres à pourvoir au besoin;
» que par l'ordre & le besoin tou-
» jours pressant, toujours renais-
» sant, l'homme fut conduit à tous les
» arts & à toutes les connoissances,
» qu'il y fut conduit naturellement,
» sans effort, sans tâtonnement, par
» la route la plus prompte & la plus
» sûre; qu'enfin avec l'ordre & le besoin,
» nous avions non-seulement un prin-
» cipe antérieur à tous les monuments,
» qui les a tous amenés, qui les expli-
» que tous, qui les lie tous; mais en-
» core la clef de tout, l'origine de
» tout, le développement de tout ce
» qui existe dans l'espece humaine.

P. 23.

« Alors la lumiere la plus vive se
» répandit sur tous les objets de nos
» recherches. Toutes les illusions dans
» lesquelles les Savants étoient tom-
» bés sur l'antiquité, tous les faux
» principes qu'ils s'étoient faits sur les
» origines, toutes ces opinions bisarres,
» que chaque mot étoit l'effet du ha-
» sard, qu'il n'existoit pas de langue
» primitive, que la parole & la gram-
» maire n'étoient que le résultat de la
» convention & du caprice, que, vou-
» loir en rendre raison, c'étoit un déli-
» re, une extravagance; que la Fable
» n'étoit qu'une altération de l'Histoire,
» que les Arts de premier besoin n'a-
» voient été découverts qu'après les
» efforts réitérés, les essais les plus pé-
» nibles & très-imparfaits de plusieurs
» milliers de siecles, comme si l'homme
» avoit commencé par être un vrai
» sauvage dans toute l'étendue du ter-
» me: tous ces préjugés, toutes ces
» extravagances se dissiperent, tous les
» doutes furent éclaircis.

» Alors les monumens qui nous ref- Tom. I. plan. gén. p. 2.
» tent de l'antiquité, quelque multi-
» pliés qu'ils puiffent être, hiérogly-
» phes, alphabets, infcriptions, manuf-
» crits, bas-reliefs, monnoies, pierres
» gravées, &c. ne furent plus pour
» nous que les témoins inféparables des
» befoins de l'humanité & des moyens
» employés pour les remplir; ces mo-
» numents, tous enfants de l'ordre & du
» befoin, fe clafferent d'eux-mêmes, P. 6.
» parce que la nature de chaque objet
» en détermine la place par fes rap-
» ports avec nos befoins; plus ces be-
» foins font preffans, plus les objets
» qui s'y rapportent furent placés au-
» devant du tableau. Ils s'expliquerent
» les uns par les autres; les monumens
» allégoriques fe féparerent d'eux-mê-
» mes des monumens hiftoriques. L'hif-
» toire fut dégagée de la Fable, les
» faits furent juftifiés ou démentis,
» d'après des principes démontrés.
» L'état primitif & l'Hiftoire ancienne
» furent parfaitement connus.

Tom. I. plan gén. p. 93.

» Mais ce qui, dans cette importante » découverte, fut une récompenſe, » beaucoup plus douce à notre cœur, » ce qui prouve qu'aucune portion du » ſavoir & de la littérature n'eſt inutile, » c'eſt qu'en ramenant tout à l'ordre » & au beſoin, nous nous apperçûmes » que ce principe auſſi *fécond que ſo-* » *lide*, ſe rapportoit au bonheur du » genre humain; qu'en ſoumettant tout » à l'ordre naturel & au beſoin, nous » tracions la vraie route du bonheur, » nous élevions ſur une baſe immuable » la proſpérité des Etats; de ſorte qu'à » la faveur de ce grand principe, les » nations ne ſeroient plus expoſées à » être effacées de deſſus la terre; cha- » que génération ſuccédant ſans trou- » ble & ſans orage à toutes celles » qui la précéderent, jouiroit paiſible- » ment du fruit de leurs travaux & de » leurs découvertes, & ajouteroit ſans » ceſſe à la maſſe de ſes lumieres & de » ſa ſageſſe ».

Tom. I. plan gén. p. 7.

Pénétré de l'importance de ſa dé-

couverte, de l'avantage que les Savants devoient en retirer pour l'étude des langues, pour la parfaite intelligence des origines & des antiquités, & convaincu ſur-tout de ſon influence immenſe ſur le bonheur de l'humanité entiere, M. Gebelin ne crut pas devoir différer d'en faire part aux hommes, *ſes amis & ſes freres.* « En gardant le ſilence, il » auroit craint de ſe rendre coupable *en-* » *vers le grand ordre.* Il prit donc le » parti d'annoncer ſon grand principe » ſous ce titre : *Le Monde primitif,* » *analyſé & comparé avec le Monde* » *moderne*, ou *Recherches ſur les* » *Antiquités du monde.*

» Tout étonna, dit M. Gebelin, » dans cette annonce ; la grandeur de » l'entrepriſe, le giganteſque des pro- » meſſes, les difficultés terribles qu'on » ſentoit qu'il falloit avoir ſurmontées, » l'ignorance des moyens qu'on pou- » voit avoir employés. Cette annonce » ſubite, à laquelle rien n'avoit pré- » paré, ce n'étoit pas une entrepriſe T. VIII. vue gén. p. 3. 4.

» de Rois, ce n'étoit point le résultat » des travaux d'une société littéraire, » nombreuse & savante ; c'étoit un » simple particulier, inconnu, qui an- » nonçoit des découvertes regardées » comme impossibles, faites dans le » silence d'un cabinet bien étroit, bien » peu riche, & qui offroit au public de » lui en faire part, s'il vouloit y con- » tribuer par une souscription modique. » Nous prîmes dans notre annonce un » ton ferme, parce que nous étions » persuadé de la bonté, de la vérité, » de la certitude de nos découvertes, » dont l'ensemble seul pouvoit faire la » démonstration. Aussi, ne les annon- » çâmes-nous que lorsque nous fûmes » bien sûr d'avoir trouvé le vrai, & » nous ne pouvions en douter par la » vive lumiere qui en résultoit ».

T. VIII. disc. prél. p. 15. 16.

En effet, tout le monde parut s'intéresser au succès de M. Gebelin. A peine eut-il fait son annonce qu'il eut une foule de souscripteurs de tout rang & de tout état. On vint de toutes

parts à ſon ſecours. « L'Académie
» Françoiſe lui décerna deux fois le
» legs de M. le Comte de Valbelle.
» Il obtint des graces qu'il regardoit
» comme une approbation flatteuſe
» qu'on donnoit à ſes travaux ».

On le mit au nombre de ceux qui travaillent à un Dictionnaire des Sciences & Arts, diſtribué par matieres ; « on
» lui aſſigna celles qui ſe rapportent à
» la nature de ſes recherches, ſavoir,
» les Antiquités, la Chronologie, les
» Médailles, les Inſcriptions, la Divina-
» tion & ſes diverſes branches, l'Ex-
» plication des fables ou de la mytho-
» logie, l'Étymologie relative à ces
» objets, &c. « Une ſociété nombreuſe
» d'amateurs des ſciences, lettres & arts
» l'honora de la qualité de ſon Directeur.
» Il fut membre de diverſes Académies
» & Préſident honoraire perpétuel du
» Muſée de Paris. Il eut de plus dans
» la Capitale, dans toute la France, &
» même dans les pays étrangers, un
» grand nombre d'excellens amis, de

» partiſans & d'admirateurs. On le voit encore plus de cinquante fois cité avec éloge dans l'Hiſtoire intéreſſante & curieuſe de l'aſtronomie ancienne. Pluſieurs Ecrivains conviennent qu'il a interprété un grand nombre de traits de la fable d'une maniere très-ingénieuſe.

Tom. I. plan. gén. p. 7.

Il eſt vrai qu'aucun de ces Savans n'a pris la peine de remonter au premier principe de ce Philoſophe, *à l'ordre & au beſoin, cauſe de tout*, principe néanmoins ſans lequel il eſt impoſſible de rien comprendre au Monde primitif, parce qu'il en eſt la clef. » M. Gebelin » en eſt ſi perſuadé qu'il compare le be- » ſoin au centre, duquel tout part, & » le grand ordre au cercle qui renferme » tout ſans exception. Tout ce qui exiſ- » te, dit-il, ne préſente plus que des » rayons partant d'un même centre, & » renfermés dans un cercle qui les lie » tous, qui les caſe tous, & qui indique » non ſeulement les rapports, mais la » raiſon & le motif de tous ».

Malgré ces ſuccès, le Monde primi-

tif,

tif, quoiqu'imprimé avec privilége & avec approbation, a trouvé des Censeurs qui l'ont jugé avec beaucoup de sévérité, & qui ne me paroissent cependant pas avoir été plus au fait, ni du systême, ni du principe sur lequel il porte. Dès 1773, le premier volume fut attaqué dans le Journal des Savans. L'Auteur repoussa vivement cette attaque par une lettre du 15 Juin 1774, inserée à la fin de son premier volume. Depuis cette époque, on a dit & répété dans une multitude d'écrits, que le Monde primitif étoit *un Ouvrage repoussant*, *rempli de fatras*, *d'inutilités*, *de conjectures frivoles*, *de systêmes imaginaires*, &c. On l'a comparé *à la clef* des choses cachées depuis le commencement du monde, par Guillaume Postel. On a prétendu que l'idée de M. Gebelin ressembloit beaucoup à la métempsycose de Pythagore, perfectionnée par la Philosophie moderne, telle qu'elle est exposée dans un écrit, imprimé en 1771, dont l'Auteur, en proposant des embe-

Ann. Litt. 1784. N° 8. Lett. 13. p. 181.

lissemens pour Paris, proposoit aussi *de purifier la Religion, de raser la Sorbonne, & d'anéantir l'enfer des Chrétiens.*

Notre intention n'est pas de prononcer sur des jugemens si opposés. Ce qui est de fait c'est que M. Gebelin est l'inventeur d'un systême qu'on peut appeller le systême du grand ordre; que ce systême, qui, de son aveu, *ne fait qu'un tout* avec celui des Philosophes économistes, est néanmoins infiniment plus vaste, plus lié, plus suivi, plus fécond. Il n'est appuyé comme nous l'avons dit, que sur un seul principe, sur l'obéissance au grand ordre, vraie route du bonheur.

S'il est vrai que le célebre Descartes ait prétendu faire un monde semblable au nôtre avec de la matiere & du mouvement, *da materiam, da motum, & mundum efficiam huic nostro simillimum,* on peut assurer que l'entreprise de M. Gebelin est pour le moins égale à celle de Descartes; car avec l'ordre physique

& le besoin physique, ou ce qui revient au même, avec l'obéissance au grand ordre, il forme un monde moral, civil, religieux, agriculteur, économiste, commerçant, parfaitement instruit des arts & des sciences, riche, heureux, vivant dans l'abondance, dans la plus parfaite sécurité, dans l'innocence, dans la joie, dans la paix, jusqu'à ce qu'enfin après une longue suite d'années heu-
» reuses, paisibles, exemptes de toute
» maladie, de toute infirmité, chaque
» génération de l'espece humaine *ar-* T. VIII.
» *rive* successivement *à la vie universelle* p. 580.
» *& à la réintegration dans le sein du*
» *grand Auteur, source de tout ordre*
» *& de toute remunération*; & dans le cas où ce monde si heureux, si parfait, viendra, par quelqu'événement imprévu, à se dépraver, à se rendre malheureux, M. Gebelin se flatte de le ressusciter, de le rappeller à la vie par la seule obéissance au grand ordre, sans avoir besoin de l'intervention d'aucune autre cause, quelle qu'elle puisse être.

Il s'en faut bien cependant, que le Philosophe du grand ordre ait joui lui-même du bonheur qu'il annonçoit avec tant d'assurance au genre humain. Après avoir fait paroître son neuvieme volume en 1782, il s'apperçut que sa santé se dérangeoit. « On » lui conseilla d'avoir recours *au Mag-* » *nétisme animal* ; il le fit. *Il s'imbiba* » de toutes parts, il s'impreigna à » longs traits de l'air vivifiant de ce » prétendu fluide universel ». Il se crut guéri, se hâta d'annoncer par une Lettre du 31 Juillet 1783, à ses Souscripteurs, sa parfaite guérison, & profita de cette occasion pour faire l'éloge le plus pompeux, & du remede, & du Médecin. Mais hélas ! cette joie fut de courte durée. On fut très-étonné d'apprendre le 10 Mai 1784, que l'Auteur du Monde primitif, âgé de soixante ans, venoit de terminer ses jours, sous les yeux & dans les bras du grand distributeur de la médecine universelle.

Lett. à ses sousc. p. 42.

M. Court de Gebelin étoit né à

Nismes, en 1725 : son Pere devenu Pasteur à Lausane après sa sortie de France, lui destinoit sa place. On assure que ce Philosophe peu fortuné, est mort chargé de dettes, que son corps a été d'abord inhumé dans le cimetiere des Protestants, à Paris ; qu'il en a été retiré ensuite, avec la permission du Gouvernement, & transporté, le 2 Juillet, à Franconville dans la maison de campagne d'un homme de lettres, qui se propose de lui élever un mausolée, semblable à celui qui couvre les cendres de Jean-Jacques, dans les jardins d'Ermenonville.

Voy. l'élog. de M. Gebel. par M. le Comte d'Albon.

Je finis par quelques observations générales sur ces deux systêmes, dont on vient de lire l'analyse exacte & raisonnée.





CONCLUSION.

IL résulte de ces Analyses que le Citoyen de Genève & M. Gebelin, sont l'un & l'autre des Philosophes systématiques, qu'ils ont chacun un systême composé de principes, de preuves & & de conséquences ; que le premier peut être regardé comme le Philosophe de la nature, & le second comme le Philosophe du *grand ordre*. On a donc eu tort d'avancer que Jean-Jacques n'a ni *principes ni doctrine*, qu'il se *contredit perpétuellement*, & que M. Gebelin n'est qu'un antiquaire dont l'ouvrage est rempli de *fatras*, *de chimeres*, de *conjectures frivoles & d'inutilités*.

Mon intention n'est pas d'examiner la vérité ou la fausseté de leurs principes, de prononcer sur la foiblesse ou la solidité de leurs preuves : je me propose uniquement de faire le paral-

lele des deux ſyſtêmes & de leurs auteurs, & de fixer quel rang on peut leur donner parmi les Philoſophes anciens & modernes.

Il paroît d'abord que le Philoſophe du grand ordre & celui de la nature ont le même but, ſuivent le même guide, tiennent le même langage ſur la *perfectibilité* de l'homme, ſur le bonheur du monde primitif qu'ils appellent l'*âge d'or*, ſur la corruption & la miſere du monde moderne, & ſur la néceſſité d'une révolution, d'une réforme générale dans le monde actuel.

Mais il eſt aiſé de s'appercevoir que ſi ſur tous ces points ils s'expriment de la même maniere, il s'en faut bien qu'ils penſent de même.

1° Par *la nature*, guide unique de l'un & de l'autre, M. Gebelin entend *la nature phyſique*, *l'ordre phyſique qui regne dans la nature*, *le grand ordre harmonique établi pour diriger l'eſpece humaine dans le choix des*

moyens les plus propres à pourvoir à ſes beſoins. Le Citoyen de Genève entend par la même expreſſion, *la conſcience, le ſens moral, ce ſentiment exquis du vrai, du beau, du juſte, qui ſouvent dément dans le fond du cœur la raiſon elle-même.* De ſorte qu'en rejettant l'un & l'autre, *la raiſon*, ou l'ordre métaphyſique, le premier s'en tient uniquement à l'ordre phyſique, tandis que le ſecond s'appuie de plus ſur l'ordre moral, & en fait la baſe principale de toutes ſes ſpéculations.

T. XII. p. 653.

2° Il en eſt de même de la *perfectibilité*, principe fondamental dans les deux ſyſtêmes. L'un & l'autre font ſortir les hommes, des mains du Créateur, *purement perfectibles*, ſans aucun exercice de leurs facultés ; ils prétendent l'un & l'autre que ces facultés ne ſont qu'*en puiſſance* : mais dans le ſyſtême de M. Gebelin, les facultés ſe réduiſent au pur inſtinct, ſemblable à l'inſtinct des bêtes. Il admet pour perfectionner cet inſtinct,

1° un *principe inhérent* à l'espece humaine, savoir, *le besoin*, qui seul peut mettre l'instinct en activité; 2° *un modele extérieur* destiné pour le diriger, & ce modele est *le grand ordre*; au lieu que, suivant le Philosophe Genevois, l'homme est composé d'un corps & d'une ame spirituelle, immortelle, essentiellement distinguée de la matiere; ses facultés sont spirituelles & intellectuelles; mais l'homme n'a aucun principe intérieur capable de les perfectionner; ses facultés ne peuvent être développées qu'à force de tems, *par des circonstances, des hasards, des événemens qui ne devoient naturellement arriver que de loin en loin, & après des intervalles immenses.*

3° Les hommes primitifs de Jean-Jacques naissent *bons & heureux*, parce qu'ils sortent des mains de la nature, ignorans & stupides; & c'est précisément dans cette *stupidité* qu'il fait consister le bonheur du monde primitif: il en conclut qu'ils seront bons & heu-

reux, tant qu'ils resteront dans cet état, & qu'ils ne se perfectionneront pas. Ceux de M. Gebelin au contraire ne deviennent bons & heureux qu'autant qu'ils se perfectionnent, que leur instinct se développe par le moyen *de l'ordre & du besoin*, par leur soumission *au grand ordre*. Ainsi l'un nous dit : pour être heureux, *ne vous perfectionnez-pas*, & l'autre ne cesse de nous repeter : si vous voulez être heureux, *perfectionnez-vous*.

4° Ils conviennent également que le monde moderne est malheureux & corrompu ; mais, selon Jean-Jacques, c'est la société, ce sont les institutions sociales, qui ont dépravé l'espece humaine & qui l'ont rendue malheureuse ; dans le systême de M. Gebelin, c'est par la société & les institutions sociales, par les arts & les sciences, suite naturelle de l'obéissance au grand ordre, que l'instinct s'est élevé au-dessus de son état primitif, que le genre humain est entré dans la route du bonheur, & est

parvenu au plus haut degré de gloire & de ſplendeur; les dépravations & les malheurs du monde moderne, il les attribue à l'abandon de l'ordre, à la fuite de toute ſociété, aux déprédations & invaſions occaſionnées par les conquérans, & prétend que ces déprédations ſont la ſeule cauſe des maux de l'humanité.

D'où il réſulte que ſur la route du bonheur, ces deux Philoſophes affirment exactement le oui & le non, le pour & le contre. Cette route, ſelon le Philoſophe de la nature, aboutit à la ſtupidité d'un Orang-outan, ou à l'ignorance d'un Sauvage, tout au plus & en dernier reſſort, à l'auſtérité agreſte & preſque féroce d'un Spartiate. Le terme de cette route, telle qu'elle eſt tracée par le Philoſophe du grand ordre, eſt la plus grande activité, l'agriculture, le produit net, le commerce, la navigation, l'abondance, le plaiſir & la joie.

C'eſt ainſi que Jean-Jacques &

M. Gebelin, l'un avec ſon éloquence, l'autre avec ſon érudition, ſous prétexte de nous montrer la vraie route du bonheur, aſpirent à la gloire d'être les *réformateurs* du genre humain, d'opérer dans l'univers une *révolution totale*; ſe flattent de détruire tous nos préjugés, de diſſiper toutes nos erreurs, de ramener ſur la terre le bonheur, l'innocence & la paix, de former une nouvelle race d'hommes, bons, heureux & parfaits, & de rétablir parmi nous *un nouvel âge d'or.*

Une pareille entrepriſe paroît au premier coup d'œil fort ſinguliere; elle n'a cependant rien qui doive ſurprendre, ſi l'on fait attention qu'il s'agit ici de deux hommes nés, nourris, élevés dans le ſein de la *réforme*, qui, dès la plus tendre enfance, n'ont entendu parler que *de réforme*, qui ſe croyent autoriſés par les principes de leur ſecte *à réformer* les premiers *réformateurs*, & qui ſe perſuadent avoir aſſez d'eſprit, de ſcience, de talents, d'imagination &

de génie, pour attirer les peuples toujours avides de nouveautés, & pour se faire, à l'exemple de leur prédécesseur, chefs de parti.

Ce qui doit le plus étonner, c'est de voir ces deux réformateurs se proposer le même but, & prendre néanmoins pour arriver à ce but, une route non-seulement divergente, mais absolument opposée. L'opposition est en effet si réelle & si marquée, que M. Gebelin, dont les écrits sont postérieurs à ceux de Jean-Jacques, ne craint pas de mettre au rang *des erreurs, des opinions bisares, des faux principes*, la plupart des articles sur lesquels le Philosophe de la nature insiste le plus. Comment est-il possible d'avancer, dit M. Gebelin, « que les arts du premier besoin » n'ont été découverts, qu'après les efforts réitérés de plusieurs milliers de » siecles; que l'homme a végété pendant » long-tems, abandonné à lui-même, » sans ressource, sans génie, sans esprit » inventif, manquant de tout; que les

T. VIII. vue gén. p. 24.

Tom. I. plan gén. p. 79.

» connoiſſances de l'homme & tout ce
» qu'il doit à ſon induſtrie, n'ont paru
» qu'après une ſuite immenſe de ſiecles,
» paſſés dans l'obſcurité, dans l'inaction,
» dans l'ignorance, dans la privation de
» toute aiſance & de toute commodité;
T. VIII. p. 569. » que les hommes n'ont été éclairés que
» par des haſards foibles & à de grandes
» diſtances les uns des autres; qu'enfin,
» *les enfans ne doivent rien à leurs pa-*
» *rens*, &c.

Voyons maintenant quel rang on peut aſſigner à ces deux ſyſtêmes, parmi les différentes ſpéculations de ce genre, imaginées par les Philoſophes anciens & modernes; il faut pour cet effet reprendre les choſes de plus haut.

Lorſqu'on a ſecoué le joug de toute autorité, & que l'homme a tout ramené à ſon eſprit particulier, je ne vois pour lui que trois ſyſtêmes philoſophiques, auxquels il puiſſe s'arrêter, & ſur le choix deſquels il ait à ſe déterminer; ſavoir, le pyrrhoniſme univerſel, le matérialiſme abſolu, & le déiſ-

me. Le pyrrhonien ou le ſceptique doute de tout ſans exception. Le matérialiſte n'admet que la matiere, la ſuppoſe éternelle & néceſſaire, en forme l'univers que nous habitons, ou par le moyen d'un haſard fortuit qu'il n'entend pas, ou par l'effet d'une fatalité, d'une néceſſité aveugle qu'il comprend encore moins. Le déiſte rejette toute révélation ſurnaturelle, tout ordre ſurnaturel, ſoit parce que jamais il n'en a entendu parler, ſoit parce qu'inſtruit de ce que les Chrétiens diſent de la révélation, dont ils ſont les dépoſitaires, ou il ne la croit pas fondée, ou il la croit peu conforme aux lumieres de ſa raiſon. Mais du reſte le vrai déiſte, attentif aux idées éternelles & immuables qu'il trouve en lui-même, touché de la beauté, de l'harmonie, de la noble ſimplicité qui regne dans l'univers moral dont il eſt membre, frappé du ſpectacle admirable que lui préſente le monde phyſique & tous les êtres qui le compoſent, reconnoît & adore un être ſuprême, une

caufe intelligente, libre, toute-puiſſante & bienfaiſante : il admet avec cette premiere cauſe les vérités fondamentales qui ſont la baſe de la morale, de la ſociété, des gouvernements divers établis parmi les hommes, & ſe conduit, du moins autant que la foibleſſe humaine peut le lui permettre, conformément à ces grands principes.

Telle étoit, ſelon toutes les apparences, la philoſophie des anciens ſages, des Solon, des Ariſtide, des Licurgue, des Numa, des Confucius, des Socrate, des Platon, des Cicéron, & de tant d'autres qui nous ont laiſſé ſur les points les plus capitaux de la morale, des écrits profondément penſés & dignes de l'immortalité. Ces grands hommes trouvoient en eux-mêmes le développement de ces principes admirables de légiſlation, de politique, de morale & de ſageſſe ; à moins qu'on n'aime mieux ſuppoſer qu'ils étoient aidés, ou par les traditions primitives dont ces ſages avoient conſervé le ſouvenir,

ou

ou par la lecture de nos livres ſacrés, qui pouvoient bien ne leur être pas inconnus.

Quoi qu'il en ſoit, revenons à nos deux Philoſophes. Ils ne ſont à coup ſûr ni pyrrhoniens ni ſceptiques : ils parlent du ton le plus dogmatique & le plus affirmatif ſur leurs principes, ſur les conſéquences qu'ils en tirent, ſur l'enſemble de leurs ſyſtêmes; en un mot, ſur tout ce qu'ils *prennent pour la vérité*.

Ils ne ſont pas non plus partiſans du matérialiſme univerſel ; rien n'eſt plus oppoſé à la doctrine du Philoſophe de la nature. « Dans tous ſes écrits il s'éleve contre ces *Philoſophiſtes*, ſoi-diſant interprêtes de la nature, qui ſont, dit-il, dans l'engouement de l'athéiſme, qui prêchent & propagent avec toute l'ardeur des plus zelés Miſſionnaires, le *matérialiſme*. » Quant au Philoſophe du grand ordre, quoiqu'il n'admette que matiere dans l'eſpece humaine, au moins pour les

Tom. VI. p. 427. 432.

premiers moments de ſon exiſtence, nous aimons à nous perſuader qu'il reconnoît un Dieu créateur, ſpirituel, intelligent, tout-puiſſant; tant parce qu'il parle ſouvent de l'Etre ſuprême, de ſa providence, de ſes ſoins paternels pour le bonheur du genre humain, que parce qu'il déclare poſitivement, que
T. VII. *ſa miſſion* eſt de relever les hommes
p. 81. du *matérialiſme* & de les retirer du vague ténébreux du *ſcepticiſme*.

Puiſqu'ils ne ſont ni Pyrrhoniens ni Athées, & que d'ailleurs ils rejettent l'un & l'autre toute révélation ſurnaturelle & ſes ſuites, il faudroit, en conſéquence, les placer parmi les Philoſophes Déiſtes; mais l'oracle de ces derniers, le maître qu'ils écoutent par préférence, eſt la *raiſon*. Or, Jean-Jacques ne veut point *de la raiſon* pour guide, parce que, dit-il, *elle nous égare preſque toujours*. Il s'en tient à la conſcience, au ſens moral. M. Gebelin de ſon côté ne conſulte & ne ſuit que la nature phyſique & le grand

ordre qui préside à la nature. Ils ne reconnoissent donc ni l'un ni l'autre le même maître que les Déistes, ils ne sont pas de la même école, puisqu'ils ne sont ni ne veulent être disciples *de la raison*; on ne peut donc leur assigner de places parmi les Déistes, à moins qu'on ne distingue trois classes de Déistes, à raison de la différence des maîtres ou guides qu'ils font profession de suivre. La premiere classe seroit celle des *Déistes Rationalistes* ou Métaphysiciens. La seconde comprendroit les sectateurs de Jean-Jacques & porteroit le nom de *Déistes Moraux*. A la tête de la troisieme seroit M. Gebelin, sous la dénomination de *Déistes Physiciens*, *Economistes*, ou *Philosophes du grand ordre* : de sorte qu'à la suite du Pyrrhonisme & du Matérialisme, viendroit d'abord *le Déisme Physique* de M. Gebelin qui ne reconnoît rien de spirituel dans l'espece humaine; ensuite *le Déisme Moral* de Jean-Jacques qui rejette l'autorité de la raison & ne s'ap-

puie que ſur le ſens moral ou la conſcience; enfin le *Deiſme Métaphyſique*, qui, ſans renoncer à l'ordre phyſique & à l'ordre moral, admet de plus l'ordre métaphyſique, fondé ſur les lumieres de la raiſon, ſur les idées primitives, eſſentielles & immuables des êtres.

Cela poſé, il n'eſt pas difficile d'expliquer, 1° comment dans les Ecrits de ces trois dernieres claſſes de Philoſophes, on trouve quelquefois des vérités fondamentales, traitées d'une maniere intéreſſante. La raiſon en eſt ſimple; ils n'écoutent pas, il eſt vrai, la révélation ſurnaturelle, en quoi ils ont tort, puiſqu'ils ſe privent par-là du guide le plus ſûr que la bonté divine ait pu donner à l'homme pour l'aider à ſe conduire; mais comme ils reſpectent en tout ou en partie les autres moyens que Dieu nous a ménagés, il n'eſt pas étonnant qu'en méditant profondément ſur les leçons de ces différents maîtres, ils les développent dans

leurs ouvrages avec le plus grand ſuccès.

2° On voit auſſi pourquoi la troiſieme claſſe, celle des *Deiſtes Métaphyſiciens*, a ſur ce point un grand avantage ſur les deux autres. En adoptant la *raiſon* pour ſe guider dans ſes recherches, elle ne donne l'excluſion ni à l'ordre moral, ni à l'ordre phyſique; à l'exception de l'ordre ſurnaturel, elle embraſſe tous les autres. Elle peut donc, dans ſes ſpéculations, ſe livrer avec une égale ardeur à l'étude des idées primitives qui nous éclairent, à la contemplation du ſens moral qui nous affecte, au ſpectacle de la nature qui nous enchante : de-là, cette variété, cette ſublimité, cette profondeur qu'on admire dans les écrits d'un Platon, d'un Cicéron, & des autres anciens Philoſophes. Jean-Jacques s'en tenant au ſens moral & à la nature, s'eſt privé d'une des plus belles & des plus grandes reſſources de l'eſprit humain. Auſſi, malgré le feu de ſon ima-

gination, la force de ſon éloquence, ne remarque-t-on, dans ſes ouvrages, rien de grand, rien de ſublime, rien qui caractériſe le vrai génie. Son imagination peint, ſon cœur parle; mais la raiſon, le génie ne diſent mot. Que penſer, à plus forte raiſon, de M. Gebelin, qui, dans le ſpectacle de la nature, ſpectacle ſi beau, ſi grand, ſi magnifique, ne voit qu'un moyen de ſatisfaire *le beſoin*, de ſe procurer le boire, le manger? Quel reſſort, quelle énergie, une vue auſſi meſquine peut-elle donner à l'ame?

3° Il n'eſt pas moins certain que ſi ces Philoſophes s'étoient renfermés dans les ſpéculations que leur fourniſſoit la vue des trois différents ordres métaphyſique, moral & phyſique, la lecture de leurs Ouvrages auroit pu être utile; elle auroit fait ſur nous la même impreſſion que celle des dialogues de Platon, des œuvres morales de Plutarque & de Cicéron, des écrits de Pline le naturaliſte: mais la plupart

des Philoſophes modernes ſe ſont permis de faire des excurſions contre l'ordre ſurnaturel qui n'étoit pas de leur reſſort, ſur lequel l'intelligence humaine n'a point de priſe, & qui ne peut être connu que par la voie d'autorité, d'enſeignement & de tradition.

Les uns emploient contre la révélation le ridicule & le ſarcaſme. « Ces » vains & futiles déclamateurs, dit » Jean-Jacques, ſourient dédaigneuſe» ment à ces vieux mots de Patrie & » de Religion, & conſacrent leurs ta» lents & leur philoſophie à détruire » & *avilir* tout ce qu'il y a de ſacré par» mi les hommes. » Il adreſſe ſpécialement ce reproche à Voltaire. Voici ſes expreſſions » : l'Auteur du Dictionnaire philoſophique eſt preſque tou» jours de mauvaiſe foi dans les extraits » de l'Ecriture. Il raiſonne ſouvent fort » mal, & l'air de *ridicule & de mé» pris* qu'il jette ſur des ſentiments » reſpectés des hommes, rejailliſſant ſur

Diſc. de 1750. p. 36.

T. XII. p. 429.

« les hommes même, me paroît un » outrage fait à la Société ». D'autres se croient plus raisonnables parce qu'ils opposent à la révélation des raisonnements captieux, revêtus de tous les agréments du style. Aveugles, qui ne s'apperçoivent pas qu'on ne détruit point des faits par des arguments; que les vérités historiques sont d'un ordre entierement différent des autres vérités; que la révélation, par laquelle l'homme est instruit de ce qu'il a plu à la Divinité de faire & de dire, n'a aucune proportion, aucun rapport avec les choses que la nature, le sens moral, & la raison peuvent nous apprendre. Enfin parmi ces Philosophes il en est qui, non contents de détruire, veulent
T. XI. *édifier*. Jean-Jacques & M. Gebelin
p. 102. sont de ce nombre. Leur manie est de substituer à la révélation un systême qu'ils croient plus avantageux à l'espece humaine. Ils se glorifient d'une si noble entreprise. Elle les éleve, si l'on veut les en croire, au-dessus des au-

tres

tres Philoſophes. Ecoutez Jean-Jacques : « dans ce ſiecle où la philoſophie » ne fait que *détruire*, ſeul j'édifie avec » ſolidité. Je montre aux hommes la » route du vrai bonheur ». M. Gebelin n'eſt gueres moins énergique. « En » rendant raiſon par le moyen de l'or- » dre & du beſoin de tout ce qui exiſ- » te, je conſtruis un édifice brillant de » ſageſſe & de lumiere, digne des » hommes qui l'éleverent, de la nature » qui y préſida, & de la puiſſance in- » finie qui créa cet univers pour le » bonheur de ceux qui devoient l'ha- » biter ».

Tom. I. plan gén, p. 90.

La prudence auroit exigé que ces grands conſtructeurs, avant de donner leur plan, euſſent ſérieuſement examiné, 1° ſi ce plan eſt auſſi ſolide qu'ils le penſent ; 2° ſi l'on ne s'expoſeroit pas en l'adoptant à une révolution beaucoup plus à craindre que les maux réels ou imaginaires auxquels ils ſe propoſent de remédier ; 3° ſi ce plan diſcuté, adopté, exécuté ne feroit pas

réellement aux individus, à la ſocié té, à l'humanité entiere, plus de mal que de bien. Mais comme mon intention n'eſt point d'entrer dans ces détails, qu'il me ſuffiſe d'avoir mis ſous les yeux du Lecteur les Analyſes exactes des Ouvrages de Jean-Jacques & de M. Gebelin, en lui laiſſant la liberté de porter ſur ces ſyſtêmes le jugement qu'il croira le plus raiſonnable.

FIN.







